
LES
ETOILES
PAR

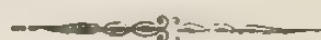
LES

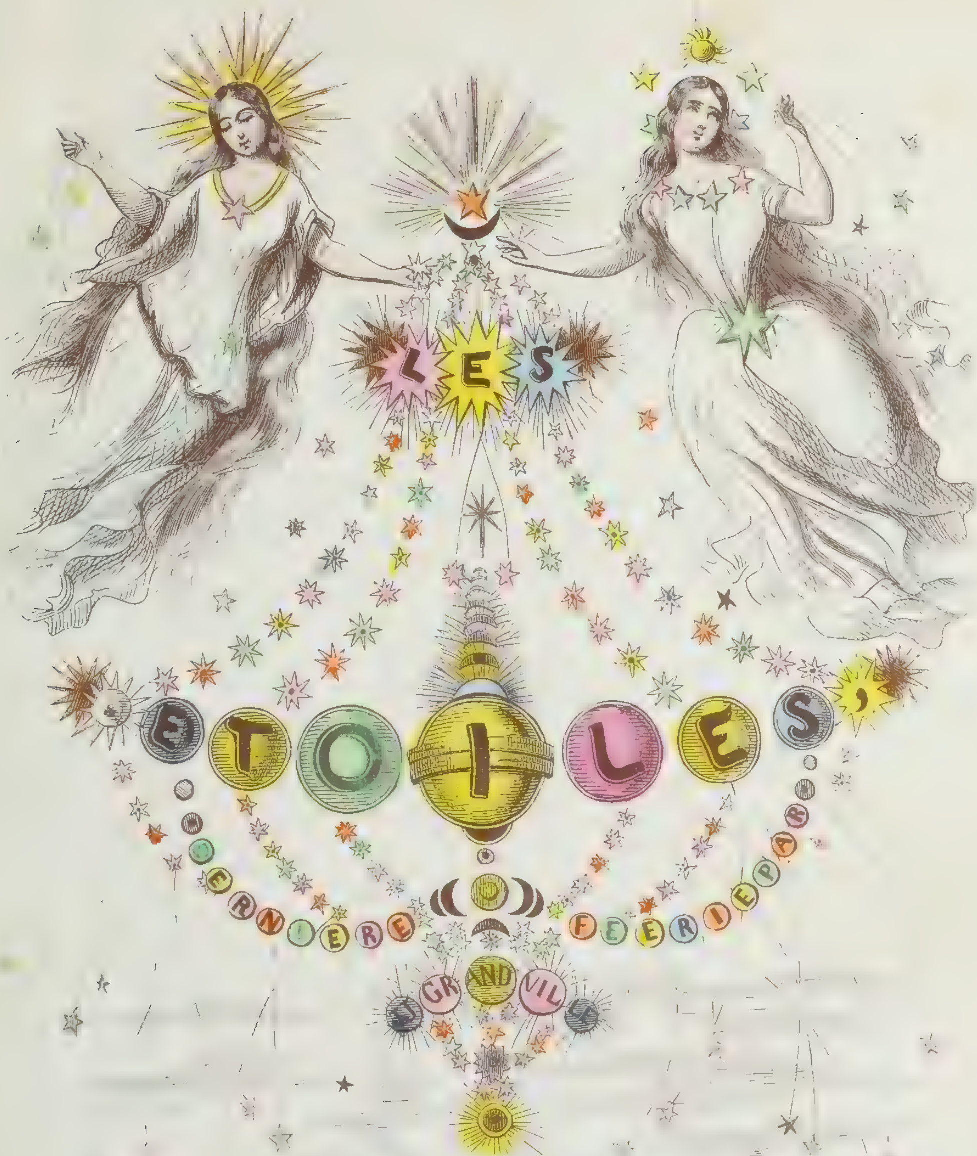
ÉTOILES.



PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 36.





texte par Mery
ASTRONOMIE DES DAMES PAR LE Cte Fœlix
Gl de Gonet, edit.

LES

ÉTOILES

DERNIÈRE FÉERIE

PAR

J.-J. GRANDVILLE

TEXTE PAR

MÉRY

ASTRONOMIE DES DAMES PAR LE Cte FOELIX.



PARIS

G. DE GONET, ÉDITEUR, RUE DES BEAUX-ARTS, 6

MARTINON, LIBRAIRE, RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, 4

A LEIPZIG

CHEZ CHARLES TWIETMEYER

J.-J. GRANDVILLE.



Afin de rendre hommage au mérite d'un de ses enfants les plus éminents, la ville de Nancy a mis au concours *l'Éloge de Grandville*, cet artiste si ingénieux, si original, que la mort a frappé naguère, alors que de longs jours encore semblaient lui être promis.

L'intention est louable, et nous l'approuvons complétement; mais nous ne venons pas ici nous mettre sur les rangs pour disputer le prix proposé, d'abord parce que notre cadre est trop restreint pour que nous puissions donner à une telle œuvre toute l'étendue qu'elle comporte, ensuite parce que, de l'éloge au portrait, il y a toujours une distance incommensurable.

Nous ne voulons pas dire de mal de l'éloge, mais nous trouvons que la vérité vaut mieux.

L'écrivain qui fait l'*histoire* d'un homme célèbre a le droit de tout dire; celui qui fait l'*éloge* de ce même personnage est fatalement condamné à ne voir les choses que du beau côté : obligé de se tenir sur le ton du lyrisme, la médaille pour

lui n'a point de revers, et il est bien difficile, sinon impossible, que la vérité se fasse jour à travers les nuages de ses phrases louangeuses.

Que les villes honorent la mémoire de leurs enfants illustres en mettant au concours l'histoire de leur vie, c'est à coup sûr une des plus nobles récompenses qu'elles puissent décerner, puisqu'il en résulte pour l'homme d'élite qui a mérité cette distinction une grande renommée toujours, et l'immortalité quelquefois. Et puis étendre le nombre des admirateurs d'un homme éminent, c'est encourager ceux qui entrent dans la carrière.

Donc la ville de Nancy a fait sagement, et il est fort regrettable que cette méthode n'ait pas été généralement adoptée depuis longtemps; car, s'il en avait été ainsi, l'histoire du plus grand nombre de nos hommes célèbres ne serait pas à faire.

Il est vrai que le programme dit *Éloge* et non *Histoire*; mais nous rendons hommage à l'intention : en pareil cas, la lettre tue et l'esprit vivifie.

Vers 1821, à cette époque de doute, d'oscillations et de tâtonnements, un jeune homme à peine âgé de dix-sept ans arriva à Paris : sans fortune, sans appui, sans protection d'aucune sorte, il venait essayer son talent naissant sur cette vaste scène du monde artistique, si bruyante et si agitée.

Ce jeune homme, c'était Jean-Ignace-Isidore Gérard; c'était cet artiste ingénieux, spirituel, caustique, élégant, original, gracieux, qui devait être si populaire quelques années plus tard sous le pseudonyme de J.-J. Grandville, et qui maintenant était perdu dans la foule des médiocrités dont les ateliers des maîtres étaient encombrés.

Fils d'un peintre en miniature, Grandville naquit en 1804, à Nancy, la patrie de Callot. Son enfance fut calme, méditative; ce fut avec une sorte de passion qu'il se livra, bien jeune encore, à l'étude du dessin, sous la direction de son père, et ses progrès furent d'autant plus rapides, que l'esprit d'observation, dont il était doué au plus haut degré, lui faisait examiner les choses sous tous les aspects, et le portait à chercher des points d'affinité entre les objets les plus dissemblables.

Avec de telles dispositions, Grandville n'eût pu que difficilement se résoudre à embrasser la paisible profession de son père; il était dès lors convaincu que le domaine de l'art est infini, et les travaux du miniaturiste n'offraient point d'aliment à l'inspiration dont il ressentait les premières influences. C'était avec transport que ses regards se tournaient vers Paris, objet de toutes ses aspirations de poëte et d'artiste. En vain son père lui rappelait qu'*il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe*, le jeune homme n'avait plus d'autre rêve, ne faisait plus d'autre vœu que de voir Paris.

Il fallut bien céder à ce désir si vif, à cette volonté que n'intimidait aucun obstacle : on réunit à grand'peine une centaine d'écus, un trousseau modeste, et, muni de ce léger viatique, le jeune artiste, riche d'espérances et d'illusions, s'élança vers la capitale, où, ainsi que nous l'avons dit, il arriva au commencement de 1821.

L'intention de Grandville était alors de continuer ses études : il fut successivement admis dans les ateliers de plusieurs maîtres; mais il lui fallut bientôt songer aux moyens de vivre : ses cent écus étaient épuisés, et il n'était encore qu'un des élèves les plus obscurs d'Hippolyte Lecomte. En outre, il n'avait pas tardé à reconnaître l'inutilité de ses efforts pour prendre rang dans une école quelconque; la nature éminemment originale de son talent le poussait vers l'inconnu : il ne pouvait être élève que de lui-même. Il quitta donc le pinceau, abandonna les ateliers; donnant carrière à son imagination, activée, fécondée par cette observation fine, pénétrante, et par cette originalité instinctive, innée, qui seule eût suffi à faire la réputation d'un artiste, il put bientôt, grâce aux perfectionnements, récents en France, de la lithographie, publier ses premiers essais, et l'on vit successivement paraître : *les Tribulations de la petite propriété*, *les Plaisirs de tout âge*, *la Sibylle des salons*. On admira surtout cette expression concise qui, dans un seul trait de physionomie, dans le plus petit détail de cos-

tume, suffisait au jeune et spirituel dessinateur pour peindre tout un caractère, une manière d'être ou une profession.

Le nom de Grandville devint promptement populaire; sa réputation s'agrandit rapidement par la publication des *Métamorphoses du jour,* cette suite de dessins d'une si charmante originalité, qui annonce une fécondité inépuisable. Quel spirituel frondeur a jamais peint les vices, les travers, les ridicules, les passions, les mœurs d'une époque avec plus de finesse, de verve, de vérité qu'ils ne le sont dans ces nombreuses compositions, dont les personnages, hommes par le corps, animaux par la physionomie, sont autant de types d'une incontestable perfection?

Un critique sévère, M. Théophile Gautier, a dit de Grandville : « Nature à la fois craintive et audacieuse, hardie dans la pensée, timide dans l'exécution, il a voulu faire parler au crayon le langage de la plume, et il n'a offert que des rébus difficiles à déchiffrer. Grandville a perdu, à ce jeu, beaucoup de talent, d'esprit et de patience. Que de peines il a prises pour culotter convenablement un crocodile, pour cravater un pélican, coiffer une girafe, et faire tenir un archet à un hanneton mélomane! Car toutes ces extravagances, Grandville ne les entendait pas à la façon des songes drôlatiques de Rabelais, des tentations de son compatriote Callot, ou des caprices de Goya; il voulait, dans ce monde de son invention, une clarté prosaïque, une netteté bour-

geoise : il n'escamotait aucune difficulté. Un dessinateur du Jardin des Plantes n'aurait rien trouvé à redire aux tarses de ses insectes, aux dents de ses quadrupèdes, aux pennes de ses oiseaux. »

Il y a du vrai dans cette appréciation sévère et quelque peu hostile : Grandville tenait surtout à la pureté de la ligne; aussi était-il grand admirateur de Ingres, il admirait presque en fanatique le trait arrêté et caractéristique de Daumier, et l'inimitable talent de Gavarni n'était apprécié par lui que médiocrement, parce qu'il n'admettait pas que l'on pût faire quelque chose de supportable d'un premier jet. Aussi ses ouvrages n'étaient-ils jamais terminés à son gré : il en jetait d'abord les premiers traits sur quelque chiffon de papier, comme une esquisse éphémère; puis il s'éprenait de ces premières formes, et les retouchait sans cesse et avec amour. Il n'est aucun de ses dessins, même en apparence les plus frivoles et les plus rapidement improvisés, qu'il n'ait médité et travaillé avec la volonté tenace d'atteindre toute la perfection que le sujet comportait, et plus d'une fois il fallut avoir recours à quelque subterfuge pour les faire sortir de ses mains. Il avait le sentiment du beau, qu'il définissait ainsi : l'harmonie de la forme et de la couleur, ce qui n'empêchait pas que, par une inconséquence bizarre, il fût toujours prêt à sacrifier la couleur à la ligne.

Il est vrai, comme l'a dit M. Théophile Gautier, que

Grandville a voulu faire parler au crayon le langage de la plume. Qu'il ait *dépensé à ce jeu beaucoup de talent, d'esprit et de patience*, cela est incontestable; mais il n'y a rien perdu, et les gens de goût y ont gagné des compositions d'une pureté de dessin irréprochable. Et ne dites pas qu'il n'a offert que *des rébus difficiles à déchiffrer,* car la popularité seule de l'artiste donne à cette assertion le plus vigoureux et le plus irréfutable démenti. Bien loin d'être *des rébus difficiles à déchiffrer,* les Métamorphoses du jour semblent avoir résolu le problème de la langue universelle. Il n'est personne qui ne lise couramment, à la première vue, dans ce livre si ingénieux et si plaisant; et dans ce genre, Grandville, qui n'avait pas eu de modèles, n'a pas encore trouvé de rivaux.

Grandville était donc un artiste hors ligne; c'était un maître, le maître du genre qu'il avait créé. Il fut dès lors recherché par les directeurs de journaux illustrés, et il concourut puissamment au succès de la *Caricature,* du *Charivari* et de plusieurs autres journaux du même genre. Ses dessins se répandirent dans le monde entier, et se vendirent à des prix presque fabuleux. C'est que toujours il demeurait unique; c'était toujours, et à un degré de plus en plus élevé, cette critique incisive, cette causticité de bon goût, ce trait sarcastique, imprévu, et jaillissant tout à coup de ce crayon spirituel et inimitable.

Les éditeurs de beaux livres vinrent à leur tour demander des illustrations à cet habile métamorphoseur. Une sympathie naturelle, a dit un de ses biographes, une sorte d'analogie dans la direction de l'esprit, le rapprochaient de La Fontaine. Les nombreux dessins qu'il a faits pour interpréter les fables de ce grand poëte semblent devoir être impérissables comme elles. Il a de même illustré Florian, les chansons de Béranger, les célèbres romans de Swift et de De Foë, *Gulliver* et *Robinson*, et l'un des romans modernes les plus remarquables, *Jérôme Paturot*. Enfin stimulé, tourmenté par son infatigable imagination, et désolé de ne pouvoir trouver sous la plume le trait qui jaillissait si facilement de son crayon, il en vint à composer des livres en estampes, entre autres les *Scènes de la vie privée des Animaux*, les *Cent Proverbes*, les *Petites Misères de la vie*, *Un Autre Monde*, et plus tard les *Fleurs animées*, cette œuvre empreinte d'une poésie à la fois si douce, si gracieuse et si élevée. C'est bien certainement lui qui est l'auteur de ces livres : le texte, quelque mérite qu'il ait quelquefois, n'y est évidemment qu'un accessoire. Grandville, ici, n'a pas interprété la pensée de l'écrivain; c'est ce dernier, au contraire, qui a dû tenter de s'identifier à l'artiste, afin de reproduire la pensée si délicieusement formulée par son crayon. Les *Fleurs animées* sont la pensée de Grandville; elles furent son œuvre de prédilection, œuvre à l'exécution de laquelle il mit tout ce qu'il y avait en lui d'originalité poétique et gracieuse,

de finesse d'esprit et d'observation, et de cette perspicacité prodigieuse qui lui faisait entrevoir des affinités jusqu'alors ignorées de tous et découvrir des mondes nouveaux. Il avait quarante-deux ans lorsqu'il mit la dernière main à ce charmant ouvrage; il était à l'apogée de son talent, et sa réputation semblait n'avoir plus à s'étendre; elle s'agrandit pourtant par cette publication, rien n'étant fini sur cette terre, ainsi que le disait lui-même cet homme d'élite qui avait au plus haut degré le sentiment de la perfectibilité indéfinie.

Grandville avait à peine terminé cette flore humaine qui témoigne de son génie créateur, que déjà il songeait à d'autres merveilles. « Voici trop longtemps que je me tiens les yeux baissés vers la terre, disait-il à sa femme, je veux maintenant les lever au ciel. »

Et ce jour-là même il commençait à esquisser les *Etoiles animées*, dernière production de cette imagination incandescente qui ne connaissait point le repos.

Cependant, au milieu de tous ses travaux, Grandville se sentait parfois saisi d'un irrésistible désir de revenir à la peinture. On possède de lui des miniatures et des essais à l'huile remarquables. Mais la médiocrité de sa fortune, les devoirs de la famille, la verve elle-même lui interdisaient l'application longue et patiente qu'il aurait voulu donner à l'exécution d'un tableau. Il restait attaché, du reste, à l'art

élevé par la science, la pureté, la correction scrupuleuse du dessin, autant que par la conscience et l'habileté réfléchie de ses compositions.

« Ce n'est pas à la première vue et d'une seule fois, a dit un juste appréciateur du talent de Grandville, qu'en feuilletant ses œuvres on peut saisir et comprendre tout ce que cette intelligence laborieuse savait rassembler, en un cadre étroit, d'intentions fines et spirituelles se rapportant toutes à une unité rigoureuse, toutes à la pensée principale, pour l'animer, l'éclairer et la développer jusque dans ses nuances les plus délicates et les plus subtiles. Condenser le plus possible d'observation et de critique de la vie contemporaine dans le moindre espace, exprimer beaucoup avec un très-petit nombre de lignes, telle était son étude assidue, sa règle, on peut dire son ambition. Ce n'est rien exagérer que de le considérer comme un des artistes les plus concis et les plus expressifs de notre temps.

» Dès ses commencements, il avait donné plaisamment des preuves remarquables de cette rare aptitude à découvrir, à fixer les signes essentiellement caractéristiques des individualités, des passions, des habitudes, dans plusieurs suites de croquis intitulés les *Cannes*, les *Parapluies*, les *Cols*, les *Pipes*, les *Chapeaux*, les *Boissons*. Plus tard, parvenu à plus de maturité, et, si l'on veut, à plus de distinction dans son art, il s'appliquait sérieusement à personnifier toute vertu,

tout vice, tout sentiment, toute pensée morale dans les plus petits êtres de la création, dans des insectes, dans des fleurs et dans les formes mêmes des corps inanimés. On trouve sous ce rapport d'incroyables efforts de cette pénétration extrême, singulière, presque mystique dans l'*Autre Monde* et dans les *Fleurs animées*. Cherchant, creusant toujours, comme un mineur intellectuel, il ne tendait à rien moins, de toutes les forces de sa pensée, qu'à faire jaillir la vie de toute chose, à tirer de toute surface l'intelligence cachée qui meut la matière, à animer, à humaniser, pour ainsi dire, tous les objets de la création et de l'univers visible.

» Ses amis s'étaient inquiétés plus d'une fois de cette direction de son esprit; plus d'une fois ils l'ont retenu sur cette pente où l'attirait une curiosité invincible : ils redoutaient pour sa réputation, pour son bonheur, cet entraînement, cette tension trop abstraite de la pensée. On se concertait pour le ramener à des compositions plus positives, plus près de la réalité des mœurs actuelles, plus accessibles à l'intelligence de tous. Il y avait des jours où il se rendait gaiement à ces avis. Il caressait le désir d'illustrer complétement Molière, le génie qu'il aimait le plus après celui de La Fontaine. Il avait ébauché une série d'études très-curieuses, très-dramatiques sur les physionomies humaines pendant la nuit et le sommeil : les mystères de certaines existences, les secrètes antipathies des époux, les angoisses,

les révoltes, les nullités soigneusement dissimulées pendant le jour, sont révélés tour à tour énergiquement ou comiquement dans l'expression presque insensible de ces figures qui reposent sur l'oreiller. Il avait encore entrepris une sorte de métamorphose, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, de renversement des professions; entre autres scènes charmantes de cette série, nous nous rappelons un jeune médecin amoureux, assis près d'une belle convalescente, laquelle, pâle, émue, demi-souriante, découvre dans ses yeux tout à coup le mal qui le consume, et semble lui dire : « C'est vous, maintenant, qui êtes le malade; et le médecin, ce sera moi. »

» Combien d'autres projets naissaient chaque jour dans cet esprit ingénieux! « On ne me connaît pas encore, disait-il dans les rares moments où son enthousiasme l'emportait sur les scrupules et les défiances ordinaires de sa modestie; que je vive, et l'on verra! »

Quel mal subit a donc anéanti de si légitimes espérances? — Un mal terrible, qui frappe au cœur les hommes les plus heureusement doués. Ce mal, c'est le chagrin. La cause de cette douleur poignante que Grandville ne put vaincre, la voici : au mois de janvier 1847, une maladie rapide comme la foudre lui avait enlevé en quelques heures un fils de quatre ans qu'il adorait, seul enfant qui lui fût resté de son premier mariage. En 1842, il avait perdu sa première

femme, la compagne des années les plus difficiles de sa vie. Peu auparavant, ses deux premiers enfants étaient morts tous deux à l'âge de quatre ans, comme le troisième et comme lui subitement.

Ces coups affreux, frappés à intervalles rapprochés avec une persévérance si fatale et avec des rapports si étranges, avaient ébranlé le courage de l'artiste, et pour ainsi dire effrayé sa raison. La tendresse, le dévouement de sa seconde femme, l'amour d'un enfant né de ce nouveau mariage, n'ont pas eu la puissance de le sauver d'un désespoir silencieux qui chaque jour creusait un abîme plus profond dans son cœur. Si ces grandes infortunes, près desquelles les autres sont si peu de chose, ont pour effet de troubler chez tous les hommes les sources de la vie, elles sont surtout mortelles pour ceux qui, comme Grandville, étrangers aux agitations et aux plaisirs du monde, sans aucune activité extérieure, voués à un travail sédentaire, enfermés dans le silence de l'atelier, ne peuvent et ne veulent demander de distractions, d'encouragements, d'éléments de bonheur qu'aux affections et aux espérances de la vie domestique.

Au commencement de mars 1847, Grandville fut atteint d'une esquinancie qui semblait être sans gravité. Les médecins n'avaient aucune inquiétude, et ils ne doutaient pas que le mal ne cédât promptement à leurs soins. Mais lui ne s'y

trompait point, et, faisant allusion aux dessins dont il s'occupait alors, il disait en souriant tristement à un de ses amis : « Croyez-moi, mon cher Guiaud, je le sens, bientôt je pourrai étudier de plus près mes étoiles. »

Ce pressentiment, que rien ne semblait alors ni justifier ni expliquer, avait toute la force d'une conviction. En vain on lui opposait, avec l'accent de la sincérité, avec la confiance la plus absolue, qu'il n'était atteint d'aucun mal physique sérieux. Il voyait venir la mort; il l'annonçait, il l'affirmait d'une voix ferme et résolue à l'incrédulité de ses amis et à celle des médecins. Il ne se montra ni faible ni inquiet à l'approche de cette heure suprême, qu'il désirait peut-être. Toute sa vie il avait aimé et recherché les entretiens sérieux. Pendant ses derniers jours, il interrogea plusieurs fois ses amis sur leurs espérances, sur leur foi. Il embrassait avec ardeur les solutions les plus nobles, les plus consolantes de la philosophie. Ceux qui n'ont pu l'apprécier que par ses œuvres ne sauront jamais tout ce qu'il y avait dans cette intelligence distinguée, dans ce cœur excellent, de fortes réflexions, de dignes et hautes pensées, d'ardentes aspirations vers la vérité.

Cependant aucune aggravation ne se manifestait dans son état physique, lorsque tout à coup apparurent les symptômes d'une affection mentale qui fit naître les plus vives inquiétudes; le mal fit des progrès rapides que rien ne put arrêter,

et le délire, d'abord doux et triste, prit bientôt un caractère tel, qu'il fallut enlever le malade à sa famille pour le transporter à la maison de santé de Vanves, où, après une agonie terrible, qui dura trois jours et trois nuits, l'infortuné rendit le dernier soupir, le 17 mars 1847.

Ses dépouilles mortelles furent, ainsi qu'il en avait témoigné le désir, déposées à Saint-Mandé, près les cercueils de sa première femme et de ses trois enfants.

C'est une tâche douloureuse que le récit de la mort prématurée de cet artiste éminent, si heureusement doué des qualités les plus précieuses; l'âme s'attriste, le cœur se serre à la seule pensée du mal auquel il a succombé, alors que l'avenir semblait lui promettre encore tant de jours heureux, tant de succès brillants et de nobles jouissances.

M. Théophile Gautier, dans l'article nécrologique dont nous avons cité un fragment, prétend que, longtemps avant sa mort, Grandville avait *dit son dernier mot.* Que n'a-t-il vu, comme nous, les cartons de cet ingénieux auteur, d'où débordent les croquis, les ébauches de toutes sortes! Il y a certainement là plus d'inspirations à mettre en lumière qu'il n'en faudrait pour occuper la vie entière de plusieurs artistes, et assez de dessins avancés ou terminés pour que tous les cabinets célèbres d'amateurs puissent prétendre à en posséder quelques-uns. Bien loin d'avoir dit son dernier

mot et d'être sur le point de décroître, tout semble prouver que son prodigieux talent devait grandir encore, et LES ÉTOILES, dernière féerie tombée de son crayon presque sur le bord de la tombe, et à laquelle nous attachons cette notice bien incomplète, resteront pour témoigner que, au moment suprême, la brillante imagination qui les enfanta n'avait rien perdu de son éclat et de sa puissance.





J. J. GRANDVILLE

LES ÉTOILES.

PREMIÈRE PARTIE.

VIVRE AUX ÉTOILES.

Il y a eu, dans l'antiquité, une secte charmante, la secte des Péripatéticiens, vrais philosophes qui dormaient le jour et veillaient la nuit : ils avaient sur le soleil une idée fixe ; ils le regardaient comme un astre ennuyeux, égoïste et espion ; un astre qui se mêlait des affaires de tout le monde, mettait ses rayons partout, rendait les villes bruyantes, les campagnes inhabitables, les promenades désertes, et obligeait les hommes à s'occuper continuellement de lui. On

accusait en outre le soleil d'être le père de toutes les maladies, de tous les fléaux, de tous les insectes, de toutes les folies humaines ; ses prétendus bienfaits n'étaient que des piéges.

Ceux qui se fiaient à lui et aspiraient sa chaleur gagnaient une pleurésie, tombaient sous l'apoplexie foudroyante ou perdaient la raison.

Les Péripatéticiens se brouillèrent donc avec le soleil, et l'exilèrent à perpétuité de leur horizon grec. Ils ne sortaient de chez eux qu'au lever des premières étoiles, et se réunissaient sur les rochers des promontoires, sur les môles de leurs ports, sur le sable argenté de leurs rivages ; ils s'entretenaient de la nature des choses, des fonctions de l'âme de la destinée des hommes, des mystères de la création. Pendant que les rhéteurs et les sages chauffaient leurs disputes, en plein midi, au Portique, au Lycée ou à l'ombre ardente des platanes d'Académus, les Péripatéticiens savouraient l'élixir des pavots de Morphée, dans des alcôves ténébreuses comme les grottes cimmériennes, où se cache le palais du Sommeil. Ils ne confiaient qu'aux étoiles les secrets de leur philosophie et les mystérieuses confidences de leurs entretiens.

Cette noble secte a disparu ; à peine en retrouve-t-on encore quelques débris dans les parcs et les rues de Londres, au milieu des nuits de l'été.

Grâce à la tolérance de la police anglaise, des ombres péripatéticiennes errent sous les arbres de Saint-James, sur les dalles extérieures de l'abbaye voisine, autour de la statue équestre de Leicester et le long des trottoirs des ponts. Le gaz, les étoiles, la liberté protégent ces promenades nocturnes et conseillent des entretiens silencieux qui ne peuvent réveiller en sursaut les citoyens amis du sommeil.

Chez nous, à Paris, les réglements de police s'opposent à toute manifestation péripatéticienne.

Les Parisiens sont obligés par les lois de préférer le soleil aux étoiles, le jour à la nuit. M. Arago seul a le droit de veiller sur le sommet de l'Observatoire, et de se promener à la clarté de la *Grande-Ourse* et d'Orion.

Minuit sonné, le préfet nous condamne tous au sommeil et à la réclusion domestique ; il est défendu aux citoyens d'étudier l'astronomie et la philosophie chaldéenne sur la ligne des boulevards. On mulcte d'une forte amende le théâtre ou le café qui ne ferme pas ses portes au douzième coup de minuit.

C'est le couvre-feu du moyen âge retardé de trois heures depuis 89, mais c'est toujours le couvre-feu.

Au lieu de frapper d'une amende ou de conduire au corps de garde voisin ceux qui aiment mieux les étoiles que

le soleil, une police bien avisée devrait au contraire donner aux citoyens noctambules, aux philosophes phallènes, aux péripatéticiens de la République française une large prime d'encouragement.

Ces amis de la nuit veilleraient à la sûreté des rues, à la libre circulation des bourgeois attardés, aux escalades des balcons, aux premières étincelles d'un incendie, enfin à tous les accidents imprévus que les ténèbres, la solitude et l'absence des surveillants peuvent faire naître, dans cette capitale, où la parcimonie de la municipalité s'obstine à ne pas créer des *policemen* nocturnes à l'exemple de nos voisins.

Quelques traces de la secte péripatéticienne se trouvent pourtant encore sur les terrasses de nos résidences d'été.

Le château du comte de Saverny, si gracieusement bâti sur les hauteurs de Ville-d'Avray, rassemble dans la belle saison quelques chauds partisans des étoiles et de la fraîcheur.

Là, il est convenu que le jour commence à neuf heures du soir, et dure toute la nuit.

C'est une importation italienne, dont on est redevable à des artistes ultramontains qui propagent la mode de la sieste, et chantent avec les grillons, pour se taire avant l'alouette.

La société du comte de Saverny est passée, hommes et femmes, à l'état péripatéticien.

Elle trouve qu'un seul soleil est insuffisant pour récréer la vue, et trop chaud pour la rafraîchir : elle aime mieux compter par millions les soleils tranquilles de la nuit et les étoiles doubles que Humboldt a découvertes, et qui ne sont autre chose que deux soleils jumeaux cloués côte à côte sur le même pan du ciel.

Aux heures de réunion, une rosée lumineuse s'épanche du firmament, et donne à l'immense paysage de Ville-d'Avray une teinte qu'aucun pinceau n'a jamais reproduite, parce qu'aucune palette n'inventera jamais les couleurs et les nuances de la nuit. Il n'y a que l'éclat bourgeois du jour qui se laisse saisir par le premier broyeur de rouge et de vert.

Dieu seul peut ajouter à son musée éternel ce tableau divin dont le ciel est un lambris d'étoiles, dont la terre est une masse confuse de forêts sombres, de plaines infinies, de collines douces, de hautes cimes d'arbres, de villas recueillies, d'étangs couronnés de peupliers.

Le 24 juin 1847, comme le jour commençait à se faire au château de Saverny, c'est-à-dire à neuf heures du soir, toute la société, assise en cercle, admirait la *voie lactée* qui se déployait sur le firmament comme un arc-en-ciel d'opale. — Les croyances des peuples sont sujettes à de grandes variations, dit M. de Saverny ; on disait aux hommes, il y

a deux mille ans : voyez-vous au ciel cette zone blanche et brumeuse?

C'est une goutte de lait de la déesse Junon.

— Et les hommes le croyaient, dit l'amiral H***, qui venait faire son *quart* sur la terrasse du château.

— Les hommes trouvaient alors cette explication fort raisonnable.

Le jeune monde avait une imagination d'enfant, poursuivit M. de Saverny ; il ne croyait qu'au merveilleux, et il ne savait pas, ce monde étourdi, que la réalité, cette fois, était plus merveilleuse que la fable.

— Cela me remet en souvenir, dit l'amiral, une curieuse séance astronomique, à laquelle j'ai assisté, en 1827, à l'observatoire de la ville du Cap.

— Le meilleur observatoire de l'univers, dit un jeune savant de la société, M. Octave de Nizier.

— Le meilleur, sans contredit, continua l'amiral : par sa position au cap de Bonne-Espérance, d'abord, et ensuite par la puissance de ses instruments astronomiques.

C'est là que j'ai observé la *voie lactée*, la goutte de lait de Junon, à l'aide du télescope d'Herschell.

On peut aligner après le chiffre 1 autant de zéros que la plume peut en arrondir, et on ne donnera pas le total additionnel des étoiles amoncelées sur cette zone brumeuse du ciel. Il y a une chose qui épuise l'arithmétique, c'est l'infini.

— Cela fait peur comme un grand danger, dit madame Geneviève de Simian, avec un mouvement convulsif; on frissonne en regardant cette goutte de lait, qui est une collection infinie de soleils.

— Infinie, poursuivit l'amiral; car avec le télescope d'Herschell, on découvre, dans des profondeurs obscures, d'autres voies lactées, qui, à coup sûr, ne sont pas les dernières.

Dieu n'a jamais écrit le mot *fin* au dernier chapitre de son ouvrage.

Après les étoiles, viennent d'autres étoiles; impossible d'admettre qu'il y ait un coin dans l'espace où l'œil n'en rencontrerait plus, si nous pouvions voyager un milliard d'années sur un chemin de fer aérien.

Toujours des soleils, toujours des mondes, toujours des rayons. Cette voie lactée est la signature de l'infini.

— Voilà des mots qui brisent la raison! dit Octave de Nizier.

— Nous ne sommes pas assez forts pour porter ce fardeau de l'infini sur notre tête! dit l'amiral.

— Quant à moi, dit M. de Saverny, j'ai fermé le livre de *Cosmos* de M. de Humboldt, de peur de devenir fou.

— Voici un livre qu'il est impossible de fermer, dit madame de Simian en montrant le ciel.

— Oui, poursuivit l'amiral, mais nous devons nous contenter d'effleurer la première page de ce livre, et de nous arrêter à la préface pour ménager notre raison. Depuis notre enfance, nous sommes familiarisés avec tous ces petits astres que nous regardons comme des voisins, et qui ne nous effrayent pas trop.

Ce sont d'anciennes connaissances, que nous saluons tous les soirs, et qui semblent nous rendre notre salut dans une traînée phosphorescente de rayons.

Les planètes, surtout, ont une physionomie douce qui nous attache sans ébranler notre cerveau; elles sont nos sœurs; elles suivent le même chemin que nous suivons, et nous les regardons amicalement, comme les passagers d'un vaisseau suivent d'un œil sympathique les navires de leur pavillon qui voguent sur l'Océan vers le même port.

Voilà une planète, par exemple, qui est très-populaire sur notre globe : la planète de Vénus; elle fait les plus

louables efforts pour remplacer la lune, et nous éclairer, dans les nuits ténébreuses ; elle a tout l'éclat d'une grande étoile fixe, aussi l'a-t-on nommée l'*étoile du Berger*.

Tous les regards se portèrent sur cette planète, qui, dans la merveilleuse nuit du 24 juin, est plus radieuse que de coutume, par *la grâce de saint Jean*, disent les pâtres du Midi.

— Sait-on pourquoi cette planète a le privilége d'être plus brillante qu'une autre? demanda madame de Simian.

— Madame, dit Octave de Nizier, Fontenelle a déjà répondu à votre question : la planète de Vénus nous paraît belle de loin, parce qu'elle est fort laide de près.

— Et qui l'a vue de près? poursuivit la jeune femme.

— Personne, à coup sûr, madame, excepté pourtant la physique.

Or, il est démontré en physique, nous dit toujours Fontenelle, que la lumière est composée de globules ignés qui rebondissent sur les aspérités solides, et se perdent dans les surfaces molles ou liquides.

Vénus doit donc son éblouissant éclat à la matière dont elle est formée ; c'est un énorme faisceau de montagnes arides

et nues qui reflètent la lumière du soleil avec une vigueur de granit. Voilà ce qui est aussi incontestable que si nous l'eussions vu de près comme le clocher du village voisin.

— Eh bien! dit madame de Simian, je suis désolée de cette explication, quoiqu'elle me paraisse juste, et je retire mes sympathies à Vénus.

Voilà encore un joli tour que me joue la science.

Elle nous ôte nos illusions les plus chères. Sommes-nous en extase devant une garniture de diamants, la science nous dit que ces diamants ne sont que de vilains charbons déguisés; admirons-nous l'étoile de Vénus, la science nous dit d'abord que ce n'est pas une étoile; elle destitue Vénus; elle en fait une planète, et de chute en chute, cette déesse de la nuit n'est plus à la fin qu'une grosse pierre grise qui n'a pas une seule branche de myrte pour s'abriter du soleil.

Décidément, je vais porter mes hommages à la planète de M. Leverrier.

— Oh! celle-là, madame, a un avantage considérable sur ses sœurs : elle se cache, elle ne se montre jamais; on la devine; c'est la violette du système planétaire.

Si les bergers n'avaient que des étoiles comme celle-là, ils n'y verraient pas clair à minuit.

-- Vous qui avez l'honneur d'être savant, demanda la jeune femme, vous devez savoir l'origine de cette dénomination : l'*étoile du Berger ?*

— Madame, en ma qualité de savant, j'ignore à peu près tout. La science ne sert qu'à vous faire hasarder des conjectures plus ou moins heureuses.

Ainsi, dans le cas présent, voici ce que je puis hasarder, en guise de réponse à votre gracieuse curiosité.

Vous savez, madame, que les premiers astronomes furent des bergers chaldéens. Cela se conçoit.

Les peuples pasteurs ont été en perpétuelle communication avec les astres de la nuit. Les étoiles étaient les meubles de leurs maisons.

Quand la science de l'astronomie passa des campagnes aux villes, les bergers s'en occupèrent beaucoup moins. Toutefois, il leur était impossible de détacher leurs regards du ciel, pendant les longues veilles de leur métier nocturne. Ce qui n'était plus pour eux une étude devint un spectacle, une distraction.

A quoi peuvent s'intéresser des pasteurs assis en rase campagne, lorsque les loups leur donnent des loisirs? Il faut bien regarder en haut, quand à ses pieds on ne voit rien.

Le berger, isolé au centre de son pâturage, visite donc le ciel, et cherche dans cette voûte immense une étoile de prédilection, un point radieux entre tous, avec lequel il puisse échanger des regards.

Il ne voit d'abord que des rayons confus, des astres qui semblent s'évanouir dès qu'on les fixe, des nébulosités lumineuses, un ensemble éblouissant, mais rien dans ce magnifique chaos qui attire spécialement les yeux, et les raménera quand ils s'en écarteront.

Tout à coup, à l'horizon, l'étoile de Vénus se lève et fait pâlir les constellations voisines. Dès ce moment, elle absorbe l'attention, comme une belle duchesse qui entrerait dans un bal de villageoises.

Il n'y a plus que Vénus au firmament divin.

Elle éclipse les mille et vingt-deux étoiles que les antiques astronomes ont comptées du haut du mont Ararat.

Vénus devient le soleil de la nuit.

Les troupeaux réjouis courent aux fontaines; les béliers bondissent, les chèvres se suspendent aux pointes des rocs; les loups ravisseurs s'éloignent comme des bandits surpris par l'aurore.

Qui opère ces prodiges nocturnes? L'étoile du Berger.

— Voilà, dit madame de Simian, une explication qui peut bien être adoptée, en attendant une meilleure....

— Voici la meilleure attendue, poursuivit le jeune savant Octave ; toutefois, je vous ferai observer que mes deux explications, la bonne et la meilleure, n'en forment qu'une seule au fond.

— Nous allons voir, dit la société en chœur.

— Il y avait autrefois, continua Octave, un jeune berger nommé Adonis qui cherchait une amante parmi les étoiles dans les loisirs nocturnes que lui laissait son troupeau, dont la garde était confiée au dieu Pan....

— C'est l'histoire fabuleuse des amours de Vénus et d'Adonis que vous allez nous conter, interrompit madame de Simian.

— Vous l'avez deviné, madame....

— Nous l'avons apprise au couvent, monsieur Octave, et nous n'avons pas encore eu le temps de l'oublier.

— Alors, madame, poursuivit Octave, vous me permettrez de vous conter une autre histoire, qui n'est pas fabuleuse, qui n'a rien de commun avec le berger Adonis et Vénus, et qui pourtant est intitulée l'Étoile du Berger.

— A la bonne heure! dit la société, en rétrécissant le cercle autour du jeune conteur.

— Ceci, madame, dit Octave, sera la troisième explication de l'origine de l'étoile du Berger.

Octave regarda pieusement la planète de Vénus, comme pour lui demander le rayon inspirateur, et il conta ce qui suit.



L'ÉTOILE DU BERGER.

L'ÉTOILE DU BERGER.



Sur les bords de l'Arno, entre Ponto-d'Era et Empoli, deux charmants villages, on rencontre un couvent de Franciscains, qui s'ombrage d'un bois d'aliziers, et derrière ce couvent, sur une hauteur, une villa délicieuse, nommée la *villa Amorosa*. C'est là que le poëte Dante, irrité contre les guerres civiles des Florentins et des Pisans, leur adressa un magnifique discours, et ramena ces deux peuples à des sentiments de paix et d'union.

Le comte Ferretti, le maître de *villa Amorosa*, avait une fille qui avait perdu son nom de baptême, dans son surnom de *Carina* que sa mère lui avait donné. Carina était la plus belle fleur de cette corbeille embaumée qu'on nomme Florence; elle avait tout ce qu'il y a de mieux au monde : seize ans, la grâce, la beauté, l'esprit. Son père gardait ce trésor

avec des yeux d'avare, et ne permettait pas qu'aucun souffle mondain le ternît.

Ce pauvre père avait d'ailleurs de trop bonnes raisons pour agir ainsi. La jeune Carina descendait d'une famille qui était frappée d'un étrange malheur héréditaire.

Depuis deux siècles, toutes les femmes de cette famille mouraient la première année de leur mariage, et la comtesse Ferretti avait été la dernière victime de cette mystérieuse fatalité.

Le comte Ferretti avait donc décidé en lui-même que sa fille ne prendrait jamais un mari; et, lorsque sa faiblesse de père semblait vouloir ébranler cette résolution, il allait reprendre toute son énergie devant les archives de marbre funèbre du *Campo-Santo*, de *Santa-Maria-Novella*, où la mort garde soigneusement les dates et les noms, pour les montrer à la vie, qui parfois les a oubliés.

Le 24 juin 1692, la ville de Pise était en fête, selon son vieil usage, en l'honneur de saint Jean. Toute la noblesse toscane s'y montrait avec ses bannières, ses écus armoriés, ses clients, ses pages. On dansait au palais de Philippe Strozzi, dont les jardins s'ouvrent sur la rive droite de l'Arno.

Le comte Ferretti avait amené sa fille chez Strozzi, et

tout étourdi par le tumulte de la fête, il s'était relâché de sa surveillance habituelle, comme un avare égare une fois dans sa vie la clef de son coffre-fort.

La belle Carina, exaltée jusqu'au délire, comme toute jeune fille qui fait son entrée dans le monde des plaisirs, dansait, avec le jeune Memmo d'Arrigi, sur la pelouse qui s'étendait jusqu'à l'Arno.

Le bal, chassé des galeries où la chaleur était étouffante, venait de s'établir en plein air à la lueur des constellations de la plus courte et de la plus radieuse des nuits.

Memmo d'Arrigi était un artiste du plus haut mérite; architecte, peintre, statuaire, il s'exerçait dans tous les genres, et promettait un successeur à Buonarotti. Le pape Innocent XII, voulant inaugurer son règne par quelques grandes œuvres d'art, avait envoyé à Florence Memmo d'Arrigi, avec la mission de prendre un dessin détaillé du merveilleux campanile de Giotto pour faire élever une copie exacte de ce monument, à Rome, entre Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure. Memmo s'occupait donc de ce travail; mais comme tous les artistes de son âge, il aimait à remplacer l'étude par le plaisir lorsque l'occasion se présentait.

Il avait tout ce qu'il faut pour séduire à première vue;

son visage ressemblait à un beau modèle de Van-Dyck; sa taille souple portait avec une gracieuse aisance le pourpoint de soie noire; ses cheveux noirs, taillés à la manière des premiers peintres florentins, laissaient à découvert un front superbe, où rayonnait le génie des beaux-arts.

Cette nuit conseillait toutes les hardiesses de la parole; Pise retentissait d'hymnes de fête; les rives de l'Arno s'illuminaient de flammes folles; les barques passaient avec les mélodies des sérénades; le pont de marbre tressaillait sous un immense concert d'instruments et de voix. La sagesse ne trouvait aucun asile pour s'y réfugier jusqu'à l'aurore.

Carina écoutait pour la première fois des paroles de tendresse, modulées par un beau jeune homme, dans cette langue italienne qui a été inventée pour la musique, la poésie et l'amour, cette trinité de la terre qui ne forme qu'une seule passion.

La jeune fille inclinait son oreille vers les lèvres harmonieuses de son danseur, et ses yeux levés au ciel regardaient fixement l'étoile de Vénus, le plus beau flambeau de cette fête de nuit. Il y avait, dans cette double volupté des oreilles et des yeux, une alliance si intime, que désormais l'une ne pouvait plus se séparer de l'autre dans le souvenir de Carina.

Un seul instant le regard de la jeune fille se détacha de

l'étoile et tomba sur les groupes du jardin de Strozzi. Ce coup d'œil suffit pour distinguer le comte Ferretti, qui cherchait sa fille, sans doute, car tous ses mouvements avaient une singulière agitation.

Au même moment, Memmo achevait son œuvre de séduction avec ses paroles : — Vous n'avez qu'une rivale de beauté dans cette bienheureuse nuit, et cette rivale n'appartient pas à la terre; elle ne brille qu'au firmament : c'est l'étoile que vous avez honorée de vos regards.

L'arrivée du comte Ferretti ferma la bouche de Memmo.

Le père examina brusquement de la tête aux pieds le jeune artiste, et le jugea dangereux comme le démon tentateur : il prit la main de sa fille sans prononcer une parole, traversa le jardin, les galeries, le vestibule, et, oubliant de dire adieu à Strozzi, il rentra dans son palais de la *place des Chevaliers*. Là, il fit venir auprès de lui la bonne Gesualda, nourrice de sa fille, et lui dit d'un ton mystérieux : — Conduisez Carina tout de suite à sa chambre haute; récitez avec elle la prière à sainte Marie-des-Fleurs, la patronne du Dôme de Florence, et ne la quittez que lorsqu'elle s'endormira.

— Bonne mère! — dit Gesualda en joignant ses mains, — est-il arrivé quelque malheur à ma gentille maîtresse?

— Oui et non, — dit le comte d'un air mystérieux qui fit ouvrir des yeux démesurés à la nourrice.

Et s'adressant ensuite à sa fille, qui, par contenance, décousait les dentelles de ses manchettes et de son corsage dans un coin de la salle :

— Carina, dit-il, vous avez entendu les bruits du monde pour la première et la dernière fois. J'ai fait un vœu pour vous à Notre-Dame de San-Miniato, vous le savez. Les pompes et les œuvres du monde vous sont interdites; vous avez prononcé un serment au berceau, par ma bouche, vous le tiendrez. Ce soir, à cause de la *luminara* du grand saint Jean, j'ai voulu vous donner un peu de liberté. Faites que ma bienveillance paternelle n'ait pas lieu de se repentir. Retirez-vous, mon enfant, et soyez avec la paix de Dieu.

La jeune fille s'inclina respectueusement, baisa la main de son père, et suivit sa nourrice avec un air de touchante résignation.

Memmo d'Arrigi n'avait vu qu'un instant sa danseuse, mais il y a des instants qui résument des siècles; la blessure avait pénétré au fond du cœur : c'était la mort ou la vie.

Carina était, aux yeux de l'artiste, plus belle que la première madone, exposée à la chapelle des Rucellaï; plus

belle que cette vierge de Lucca-Robbia, qui a inspiré Raphaël; plus belle qu'un ange de Fiesole. Il était impossible de l'oublier, car on retrouvait ce type divin dans les saints musées de tous les cloîtres, de toutes les églises, de tous les cimetières toscans. Chaque peintre de l'école primitive avait deviné la beauté de Carina, ou l'avait copiée dans une vision du troisième ciel. Le jeune artiste, en voyant partir le comte Ferretti et sa fille, éprouva un affreux serrement de cœur; la vie lui échappait, et, pour la ressaisir, il suivit dans l'ombre la robe blanche de Carina, et, ménageant ses pas avec prudence, il arriva, sans être aperçu, sur la place des Chevaliers, au moment où la porte du palais Ferretti s'ouvrait pour se refermer tout de suite. L'ange avait disparu.

L'espoir restait.

Memmo connaissait la demeure de Carina.

Cette place des Chevaliers offre, dans son enceinte circulaire, une réunion imposante de palais dont l'architecture annonce l'opulence et la haute noblesse des maîtres. La jeune fille était donc de naissance illustre, mais il n'y avait pas lieu de se décourager. Le talent marchait l'égal de la noblesse à cette époque, et Memmo, protégé par le pape Innocent XII, Memmo, ambassadeur des arts à Florence, se croyait aussi noble que les Strozzi, dont les armes sont ornées de trois croissants d'or.

C'est ainsi que raisonnait l'artiste, en se promenant au clair des étoiles sur la place des Chevaliers. Il ne se doutait pas qu'un œil scrutateur se fixait sur lui.

Le comte, qui, en sa qualité de Florentin et de lecteur de Boccace, connaissait toutes les ruses de la stratégie amoureuse, ne s'était pas endormi sur l'oreiller de l'imprudence; il veillait derrière une persienne de son balcon, et il reconnut tout de suite le formidable démon du bal de Strozzi, méditant peut-être l'escalade de son palais. A cette vue, le noble seigneur mit la main sur la garde de son épée, et fit quelques pas vers l'escalier, avec l'intention de traiter cet amoureux en maraude comme un bandit des Abruzzes ou des Apennins; mais une réflexion sage corrigea la folie de ce premier mouvement.

Il resta, posé en sentinelle vigilante, à son balcon, et, aux premières lueurs de l'aube, il vit Memmo lancer un regard d'adieu au palais Ferretti, et s'enfoncer, à droite, dans les rues sombres qui conduisent au *Campo-Santo.*

Le comte allongea le bras dans cette direction, et agita sa main en signe de menace; pantomime qui signifiait l'une de ces deux choses :

— Je te tuerai comme un Gibelin, — ou bien — Tu ne la reverras plus.

Memmo courut, toute la nuit, dans les carrefours déserts; il s'arrêta devant les quatre monuments qui épuiseront l'admiration des siècles : le Dôme, le Baptistère, le Campanile, le *Campo-Santo;* il regarda longtemps ces merveilles, et ne les admira pas. La merveille qu'il avait vue au jardin Strozzi passait toujours devant ses yeux, en éclipsant tout.

Le jour, qui arrive si vite le 24 juin, fut accueilli par Memmo comme un ami consolateur. L'artiste donna un dernier regard au dernier astre qui s'évanouissait dans les blancheurs de l'aube; c'était l'étoile de Vénus.

Quand le soleil éclaira la cime du Campanile, Memmo reprit lentement, et par des rues détournées, le chemin de la place des Chevaliers, avec l'espérance de voir luire à quelque fenêtre un astre plus radieux que le soleil de l'été.

Memmo ne vit rien. Toutes les fenêtres restèrent closes. Le palais était silencieux comme un tombeau. A midi, cette façade obstinément muette annonçait que les maîtres avaient disparu.

L'accès en était interdit même aux quêteurs des ordres mendiants, même aux pèlerins qui faisaient leur pieuse étape de Pise à Florence, pour gagner Poggi-Bonzi et la crête des Apennins.

— Ton père, disait la nourrice à Carina, ne veut pas te tenir ainsi enfermée trop longtemps dans cette maison. Ainsi,

ma fille, ne te chagrine pas trop. En ce moment, tu es exposée à des dangers que tu ignores; mais Notre-Dame de San-Miniato veille sur toi, et quand ces dangers auront été éloignés par son intercession, tu reverras encore les villes. Ton père doit nous conduire à Rome, et te montrer toutes les belles et saintes choses du palais des papes, pour te dédommager des jours ennuyeux que tu passeras dans cette maison.

Après quelques heures d'observation extérieure, il est très-facile de reconnaître qu'une maison est inhabitée. Memmo douta longtemps, mais il fallut se rendre à l'évidence. Le comte et sa fille étaient partis avant le lever du soleil, ce qui semblait annoncer une fuite plutôt qu'un départ.

Les renseignements que recueillit Memmo dans la journée lui apprirent que le comte Ferretti habitait, à Florence, un palais dans le bourg *de tous les Saints.* En quelques heures, un bon cheval emporta le jeune artiste à la Herse, où brillent sur leur écusson les *tourteaux* des Médicis.

A Florence, on lui indiqua tout de suite la demeure du comte Ferretti. Encore un palais désert, encore un désespoir.

La réflexion pourtant vint en aide à Memmo. On était dans une saison où la noblesse toscane quitte la ville pour la

campagne. Il s'agissait donc de découvrir la résidence d'été du comte Ferretti. Rien ne parut d'abord plus facile. La villa Ferretti s'élevait de l'autre côté de l'Arno sur la colline où la villa Strozzi se voile, encore de nos jours, d'un massif de pins et de cyprès.

Il fallait attendre la nuit pour tenter les hasards de cette nouvelle exploration; elle ne fut pas plus heureuse. A la clarté des étoiles, Memmo reconnut sur la grille de la villa les armes des Ferretti, trois *hasts de sable* sur *un champ d'argent.*

Oh! cette fois, Memmo crut avoir découvert une triste vérité; il se rappela tout à coup la mine farouche du comte Ferretti, à sa brusque apparition au bal, et il conclut, à bout de conjectures, que le fier gentilhomme, redoutant quelque malheur pour sa fille et quelque mésalliance forcée, avait voulu soustraire à tous les yeux cette étoile de beauté, qui n'avait lui qu'un instant au bal de Strozzi, dans la plus radieuse des nuits de l'été italien.

Memmo attendit donc ce que le hasard pouvait lui fournir en révélations imprévues les jours suivants; car le hasard est toujours obligé de donner quelque chose à ceux qui comptent sur ses faveurs.

Un jour le jeune artiste, sortant du palais Riccardi, vit passer trois cavaliers dans *Via Larga*, et reconnut tout de

suite, malgré son costume campagnard, le comte Ferretti, suivi de deux domestiques.

En examinant les pieds des chevaux, il fit une conjecture assez raisonnable : ces animaux arrivaient indubitablement du val d'Arno et de la route d'Empoli, car ils avaient piétiné sur une poussière jaunâtre et humide que les carrières d'argile étrusque prodiguent à ce vallon. Le comte Ferretti, selon une probabilité très-admissible, possédait une autre résidence d'été, une retraite mystérieuse, sur ces collines vertes et charmantes qui bordent l'Arno, de Florence à Ponto-d'Era, et où s'épanouissent tant de villas aériennes comme des corbeilles de fleurs.

Plein de cette idée, qui produisait chez lui l'effet d'une inspiration, Memmo chercha un expédient pour découvrir l'asile où le despotisme paternel avait relégué une fille coupable du crime de beauté.

Un soir, au tomber du jour, notre jeune artiste était assis sur la pierre du Dante, *sasso di Dante*, devant le Dôme d'Arnolphe, cette merveille d'architecture qui désespérait Michel-Ange partant pour bâtir Saint-Pierre du Vatican, et qui lui faisait dire : Je vais te bâtir *une sœur qui sera plus grande, mais qui ne sera pas plus belle !*

Du Dôme, il porta ses regards et contempla le Campanile,

ce chef-d'œuvre de grandeur, de grâce et d'élégance, que Giotto sculpta comme une aspiration sublime vers le ciel.

Quel travail et quel génie! se disait-il en lui-même; Giotto, un berger des bords de l'Arno, un mendiant destiné à conduire un troupeau toute sa vie, et qui trahit, par hasard, son talent aux yeux de Cimabue, et troque sa houlette contre le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur!

Par une filiation naturelle d'idées dérivant de cette première réflexion, il arriva promptement à un étrange projet.

Le lendemain, au lever des premières étoiles, Memmo traversait le village d'Empoli, sous un costume qui l'aurait rendu méconnaissable à son meilleur ami.

Un feutre gris et plat couvrait ses boucles de cheveux noirs; un sayon de poil de chèvre enveloppait son corps jusqu'aux genoux, et une lourde chaussure de montagnard, dont la semelle était garnie de clous, dérobait l'élégance aristocratique de ses pieds.

Aux premières berges verdoyantes de l'Arno, il trouva sans peine ce qu'il cherchait, un pâtre menant à travers les bruyères quelques maigres brebis.

Aujourd'hui encore, le voyageur des Apennins rencontre fréquemment ces pauvres bergers dont toute la fortune er-

rante consiste en cinq ou six chèvres s'abreuvant aux réservoirs de la pluie, et se nourrissant de l'herbe des rochers fendus.

Les pièces d'argent que Memmo fit briller aux yeux du pâtre de l'Arno donnèrent au marché proposé une prompte conclusion.

Memmo se vit soudainement élevé à la noble et première profession de son maître Giotto.

L'artiste envoyé de Rome pour imiter le Campanile commençait donc par imiter le berger créateur de ce monument.

Armé de sa houlette, il chassa son petit troupeau, d'abord rebelle, vers la première villa de l'Arno, et pendant que ses chèvres broutaient le serpolet et le cytise, il fit de mystérieuses évolutions autour de la maison de campagne, interrogeant de l'œil toutes les fenêtres qui s'ouvraient sur la zone céleste où scintillait l'*étoile de Vénus*.

Son raisonnement lui paraissait merveilleux de justesse. Il m'est prouvé, disait-il, que j'ai fait quelque impression sur la belle Carina; le père a indubitablement fait la même remarque. Aussi, pour la soustraire aux dangers que fait courir à une jeune fille une première émotion amoureuse dans une nuit de bal et d'ivresse, ce stupide comte Ferretti

a claquemuré sa fille dans quelque nid de vautour, sur les crêtes du val d'Arno. Or, la pauvre fille ne s'accommode pas de cette réclusion, elle s'irrite et s'enflamme de plus en plus, et à coup sûr, aux heures qui lui rappellent son dernier instant de liberté, aux heures de rêverie nocturne, elle doit regarder au ciel la seule chose de ce bal que son père n'a pu lui enlever, l'étoile de Vénus. Si je me trompe dans ces conjectures si raisonnables, eh bien! j'aurai du moins le bonheur d'avoir suivi dans ce val, de pâturage en pâturage, les traces de mon maître Giotto, et je me trouverai ensuite beaucoup plus digne de copier son chef-d'œuvre et d'accomplir la mission que le Saint-Père m'a donnée au Vatican.

Cela pensé, Memmo rôda autour de plusieurs villas du vallon, et les trouva toutes profondément endormies et fermées, sur toute la hauteur des façades, comme des couvents à l'approche des Sarrasins.

Lorsque les dernières étoiles pâlissaient dans les éclaircies de l'aube, Memmo conduisait son maigre troupeau dans quelque grotte, où il le laissait jusqu'au soir. Ainsi devait faire Giotto, disait-il, quand il vivait de la vie que je mène, et que le soleil éclairant le sable d'argent ou l'argile du val d'Arno, ce pauvre pâtre florentin traçait, sur ces pages offertes par la nature, les premières ébauches naïves de son art!

C'est dans *villa Amorosa*, secrètement achetée par le comte Ferretti, que la jeune fille avait été enfermée sous la garde d'une nourrice dévote et de quelques serviteurs.

La plus stricte surveillance défendait la *villa* comme une place forte; la jeune Carina permettait à sa nourrice de dire toute sorte de paroles sages, mais elle ne discutait point avec elle. A quoi servent les discussions quand deux interlocuteurs ne parlent pas la même langue et ne se comprennent pas? Carina était encore plus sage que sa nourrice en se taisant.

Une nuit du mois d'août, la chaleur était si étouffante que la nourrice ouvrit les fenêtres de la chambre à coucher pour donner de l'air, et elle s'endormit sur un fauteuil. Carina s'avança pieds nus vers le balcon, et prit une position qui lui permettait de voir le magnifique tableau de la campagne et du ciel.

Une clarté douce tombait des étoiles sur le val d'Arno et les collines de Ponto-d'Era et d'Empoli; on n'entendait d'autre bruit que le murmure du fleuve et des cloches des couvents qui sonnaient les *Matines*. La jeune fille leva les yeux, et distingua cette radieuse étoile qui luisait sur le jardin Strozzi, et qui semblait lui rendre en ce moment, avec sa rosée de rayons, les émotions de ce premier bal du 24 juin.

Un léger tintement de sonnettes arracha la jeune fille à sa contemplation et fit descendre ses regards des hauteurs du ciel aux crêtes des collines de l'Arno : ce qu'elle vit alors lui produisit l'effet d'un rêve.

Un petit troupeau s'était avancé à très-peu de distance de la villa, et le pâtre, assis sur un tertre de gazon, dans une pose de mystérieuse immobilité, tenait son regard fixé sur la fenêtre de Carina.

En plein jour, même sous son déguisement, le pâtre aurait été reconnu du premier coup par la jeune fille ; mais la nuit la plus lumineuse étant toujours la nuit, Carina ne vit dans ce pâtre qu'un malheureux enfant des Apennins, gagnant sa vie avec un troupeau. Cependant son œil ne pouvait se détacher de cette scène agreste, si commune dans ce pays et à cette époque, et bientôt, par un de ces effets d'optique nocturne qui ressemblent à des illusions, elle crut que les regards du berger se tournaient de temps en temps vers le point du ciel où scintillait l'étoile de Vénus.

Ce qui était doute devint certitude.

Après une longue tenue d'immobilité, le visage du berger se tournait successivement vers deux directions, l'étoile et la fenêtre. Il y avait même dans ce double mouvement quelque chose d'affecté, qui porta un trouble inconnu dans le

cœur de Carina. Elle rougit même de se trouver ainsi exposée, en négligé de nuit, aux yeux de ce pâtre équivoque, et elle se retira en tremblant, au moment où sa nourrice Gesualda se réveillait.

La jeune fille acheva sa nuit dans des pensées qui devinrent des conjectures, à la faveur d'une brûlante insomnie prolongée jusqu'au matin.

Vers le milieu de ce jour-là, le comte Ferretti, qui avait chassé le cerf dans l'épaisse forêt qu'on trouve entre Livourne et Pise, s'en revenait à villa Amorosa, pour voir sa chère enfant recluse.

Il laissa son cheval à la métairie de l'Arno, et gravit à pied la colline en suivant un sentier qui adoucissait, par mille détours, les aspérités de sa pente.

Arrivé au point culminant, où s'élargissait un plateau de terre argileuse, le comte aperçut un pâtre incliné sur le sol, et traçant des figures avec un soin minutieux, comme un peintre dans son atelier. Quoique le comte ne ménageât point en marchant le bruit de ses indiscrètes bottines de chasseur, notre berger ne daigna pas se détourner de son travail pour voir le visiteur importun, ce qui permet au narrateur de croire qu'il y avait au fond de cette scène une ruse d'amour préparée habilement.



L'ÉTOILE DU BERGER.

Le comte arriva ainsi jusque sur les talons du pâtre, et il vit ce que Cimabué seul avait vu une fois dans les collines du val d'Arno. Artiste comme toute la noble race de cette belle époque florentine, le comte tressaillit de joie et se crut Cimabué II.

Le pâtre terminait en ce moment sur sa toile d'argile une vaste esquisse, où la perspective était mieux observée que dans le dessin primitif du pâtre Giotto, ce qui porta au comble l'enthousiasme de Ferretti, plus heureux avec cette découverte que Cimabué Ier. Sur le premier plan quelques chèvres, animaux inventeurs du caprice, prenaient toutes sortes de poses fantasques, mais admirablement étudiées, et sur le fond du tableau on distinguait les cinq dômes de l'église d'Arnolphe et Brunoleschi, la tour du Palais-vieux et le Campanile de Giotto.

Le comte ne maîtrisa plus son admiration. — Salut au digne fils de Giotto ! — dit-il en se découvrant avec respect, car la fierté du gentilhomme s'effaçait devant le génie du berger artiste.

Memmo, car c'était lui, fit un mouvement brusque, plein de naturel, laissa tomber le stylet de buis qui lui servait de crayon, et écartant avec ses mains sur ses tempes, les boucles de cheveux, il regarda d'un œil effaré le comte florentin.

— Voilà donc votre atelier? jeune artiste, dit Ferretti; mais vraiment ce serait une honte, si les Riccardi, les Pitti, les Strozzi n'accordaient pas l'hospitalité au fils de Giotto, dans leurs palais et leurs villas.

Memmo se leva, salua le comte, et baissa les yeux avec une modestie charmante.

— Où est ta demeure? dit le comte.

— Je n'ai point de demeures, répondit Memmo ; j'ai des asiles.

— Qui te nourrit?

Memmo éleva un doigt vers le ciel.

— Qui t'aime?

Memmo secoua la tête mélancoliquement.

— Quel est ton nom?

— Taddeo.

— Pauvre enfant! — ajouta le comte, en examinant en détail le costume dévasté de Memmo, il a l'air bien malheureux!...

Écoute, Taddeo, tu as soif et faim, sans doute; viens réparer tes forces à ma villa, celle que tu vois de ce côté.

Viens, c'est le comte Ferretti qui t'offre l'hospitalité.

Le pâtre fit éclater une joie véritable, qui ressemblait à une explosion de reconnaissance pour un seigneur si hospitalier.

Le chemin à faire était court. Le comte introduisit Memmo dans sa villa, et donna ordre de le servir comme un fils de la maison.

La belle Carina entendit sous ses pieds un bruit inaccoutumé dans cette retraite silencieuse, et comme la voix de son père dominait ce tumulte intérieur, elle descendit aux salles basses, et rencontrant son père, elle l'embrassa et lui demanda timidement ce qu'il y avait de nouveau chez lui.

Ma chère fille — lui dit le comte, encore tout ému de sa découverte — notre Florence est toujours le pays des grands artistes ; seulement ils ne naissent pas toujours dans les hautes classes. Je vais te montrer le fils de Giotto assis à la table hospitalière des Ferretti.

Le comte prit sa fille par la main et la conduisit dans une salle où Memmo était servi comme un hôte illustre par le majordome de la villa.

L'artiste se retourna, et ses yeux rencontrèrent le visage de la jeune fille.

Carina poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de son père. Du premier coup d'œil elle avait reconnu Memmo.

Ce fut pour le comte un trait de lumière; la fierté du gentilhomme l'emporta sur l'amour paternel; il laissa tomber sa fille, et repoussant d'un bras vigoureux Memmo, qui se précipitait au secours de Carina évanouie : — Misérable! s'écria-t-il, tu ne sortiras pas d'ici vivant!

Et son geste brusque ordonna aux domestiques de se retirer.

Il ferma la porte de la salle, et sans donner un regard à sa fille, il dit à Memmo, en arrachant deux longues épées d'un faisceau d'armes attaché au mur : — Veux-tu te défendre en gentilhomme, ou te laisser tuer comme un bandit?

— Je veux épouser votre fille — dit Memmo avec une voix pleine de douceur.

Le comte mit la pointe de son épée sur la poitrine nue de Memmo.

L'artiste inclina sa tête sur l'épaule droite, laissa tomber mollement ses bras dans toute leur longueur, et attendit le

coup mortel sans faire un mouvement de défense, sans donner un signe d'effroi.

Cette noble contenance frappa le comte Ferretti.

En ce moment un long soupir s'exhala de la poitrine de Carina étendue aux pieds de son père.

— Secours et grâce pour elle !

S'écria Memmo d'un ton déchirant.

— Et puis, tuez-moi !

Le cœur paternel reprit soudainement ses droits.

Une larme mouilla les paupières de Ferretti ; la main qui tenait l'épée s'ouvrit généreusement, et releva la jeune fille en laissant tomber l'arme.

— Oh ! ne craignez rien, dit Memmo ; je ne cherche pas à fuir.

Remettez une seconde fois sur ma poitrine la pointe de votre épée, et je vous épargnerai un meurtre en m'élançant moi-même au-devant du coup mortel.

C'est moi qui me tuerai avec votre fer.

Le père de Carina me sera toujours sacré ; je ne me défendrai pas.

Le comte regardait fixement Memmo, et soulevant sa fille dans ses bras, il s'asseyait sur un fauteuil et la plaçait sur ses genoux.

La vie rentrait au cœur de la pauvre recluse, et un léger incarnat colorait ses joues, que le fard de la mort venait de couvrir.

Memmo contemplait ce groupe et pleurait.

— Il y a des circonstances solennelles, dit le comte, où la noblesse du cœur se révèle en un instant.

Jeune homme, vous avez un sang héroïque dans les veines, et tout ce que vous venez de faire de grand efface tout ce que vous avez fait de bas....

Ne m'interrompez point, jeune homme.... Vous êtes celui du bal de Strozzi; je vous reconnais bien maintenant; vous êtes l'envoyé du souverain pontife Innocent III; vous êtes Memmo d'Arrigi....

Signe affirmatif de Memmo.

— Eh bien! poursuivit le comte, vous avez la noblesse du talent et la noblesse de la naissance; vous êtes donc plus noble qu'un Ferretti; je vous donne ma fille, et je prie la Madone de la chapelle des Bucellaï, la sainte Vierge

de Cimabué, afin que ma fille unique échappe à cette loi fatale qui tue toutes les jeunes épouses de notre maison.

Memmo se précipita aux pieds du comte et embrassa ses genoux.

La jeune fille ouvrait lentement les yeux, et voyait, comme dans un heureux songe, la main du comte dans la main de Memmo.

Une page de plus n'ajouterait rien à cette histoire.

Cependant, il faut dire que le mariage fut célébré à Santa-Maria-Novella, devant la première Madone italienne, dans la chapelle des Bucellaï, et l'artiste Memmo fit un vœu au pied de l'autel.

L'année suivante Memmo eut un enfant, et la mère survécut à ses couches : bien plus, elle sembla prendre dans cette épreuve fatale une nouvelle force, une nouvelle vie.

Le vœu de Memmo fut accompli : l'artiste orna de fresques pieuses le cloître de Santa-Maria-Novella, et son dernier tableau représente encore aujourd'hui un pâtre endormi sur les collines de l'Arno, et dont le visage est éclairé par les rayons du plus brillant des astres, l'ÉTOILE DU BERGER.

Après cette histoire, le narrateur fut invité à profiter de

la dernière heure de la nuit pour donner une sœur à l'*étoile du Berger*.

— C'est la *Belle étoile*, dit-il, et il raconta ce qui suit.



LA BELLE ÉTOILE.

LA BELLE ÉTOILE.



Un soir de juillet — l'année ne fait rien à l'affaire — une heure après le coucher du soleil, un soldat passait sur le pont de Joigny, et il s'arrêta devant un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui déposait sur le parapet un orgue de Barbarie, en essuyant la sueur qui ruisselait de son front.

— C'est bien lourd ce que tu portes là, mon ami, dit-il; heureusement nous sommes arrivés.

— Arrivés! — dit le joueur d'orgue, en prenant haleine, les poings appuyés sur les hanches — c'est bon à dire pour vous, si votre régiment est à Joigny; mais mon régiment est beaucoup plus loin....

— Et où vas-tu donc?

— A Paris.

— Alors, dit le soldat, nous ferons route ensemble; je vais à Paris aussi, moi.

— Faites-vous étape à Joigny, camarade?

— Ma foi! non; je laisse Joigny à droite, et je profiterai de la fraîcheur pour avancer mon chemin. J'aime mieux dormir le jour, dans cette saison, et cheminer la nuit.

— C'est juste; c'est ce que je fais toujours, moi, camarade.

— En ce cas, mon ami, je te servirai d'escorte; c'est mon métier. En Afrique nous escortons les musiciens, comme toi, parce que les Arabes les enlèvent pour leur faire jouer des airs.

— Et ils les payent bien ou mal?

— Ils ne les payent pas du tout. Ce sont des Arabes.

— Ah! c'est juste.... Merci, camarade, j'accepte votre escorte.... Je ne crois pas cependant qu'il y ait du danger ici. Les paysans de l'Yonne et de la Marne n'enlèvent pas les musiciens.

— Oui, on n'est pas artiste ici comme en Afrique.

— Pourquoi donc, camarade?

— Parce qu'ici nous sommes civilisés.

— Il est vrai qu'ici il faut tourner quinze heures par jour la manivelle de l'orgue pour gagner cinq sous.

— Juste ce que nous gagnons, nous, grenadiers.

— Mais vous ne tournez rien, vous autres?

— Rien ; mais sur les cinq sous que nous gagnons, on nous en retient quatre, et le cinquième on ne nous le donne pas.

— Voilà un drôle de compte! Le Juif errant serait ruiné si on le traitait comme ça.

— Bon! tu aimes à plaisanter; ça me va. Nous allons rire en route... En avant! Marche, mon musicien!

Les deux amis improvisés traversèrent le pont, longèrent le quai de l'Yonne, et gagnèrent les hauteurs qui dominent Joigny, sur la route de Sens.

— Il fait nuit maintenant, dit le soldat, passe-moi ton orgue, je te le porterai; ça te délassera un peu.

— Ce n'est pas de refus.

— Ça ne pèse pas plus qu'un havre-sac.

— Il n'y a que trois airs dedans.

— Alors je ne m'étonne pas s'il est si léger.... Et avec ces trois airs que joues-tu?

— L'ouverture de la *Muette*, le trio de la *Gazza*, et une romance....

— De qui la romance?

— De moi.

— Tu as fait une romance, toi?

— Et pourquoi pas?

— Au fait, c'est juste, puisque les autres en font.... Mon ami, comment t'appelles-tu?

— Michel, natif de Clermont.

— Et moi, j'ai oublié mon nom au berceau; mais on me surnomme Zéphirin.... Écoute-moi donc, Michel; dis-moi les paroles de ta romance....

— Elle n'a pas de paroles. J'ai commencé par la musique.

— N'en parlons plus.

Les jeunes soldats se ressemblent tous; Zéphirin ressemblait donc à tous les soldats. Il y avait pourtant dans ses yeux une expression d'intelligence peu commune, et que faisait davantage ressortir la couche noire du soleil africain. Michel ressemblait aussi à tous les joueurs d'orgue de la poétique Auvergne; mais son regard l'aurait fait distinguer

des autres musiciens, ses confrères. On a dit injustement le *style c'est l'homme ;* on devrait dire le *regard c'est l'homme.* Nous connaissons des écrivains qui ont écrit des idylles pour le public, et joué des tragédies dans leur maison.

Les heures avancées de la nuit inspirent une mélancolie douce aux organisations les plus joviales.

Nos deux piétons, après avoir échangé encore quelques paroles insignifiantes, s'étaient subitement condamnés au silence, et leurs yeux se fixaient plus souvent sur les étoiles du ciel que sur la poussière de la grande route.

On a beau être simple soldat ou simple mendiant, on a une pensée sous une enveloppe sociale quelconque, et on réfléchit.

A minuit, Zéphirin s'arrêta sur la lisière d'un bois, et, faisant le mouvement du soldat qui se délivre de son havre-sac, il déposa l'orgue sur le gazon, et dit à Michel :

— Ici, on couche ; halte !

— L'auberge est bien choisie, dit Michel ; on voit que vous vous y connaissez, Zéphirin, et que vous avez voyagé dans des endroits où il y a beaucoup d'auberges comme celles-ci.

— Les auberges du bon Dieu, je n'en connais pas d'au-

tres, Michel, mon ami; elles ont toutes la même enseigne : *A la Belle Étoile.*

— Zéphirin, cela vaut mieux que les enseignes : *Au grand Cerf*, ou *Aux deux Pigeons.*

— Au moins, ici, on n'est pas écorché vif. Le gazon est doux, n'est-ce pas ?

— C'est le matelas du bon Dieu.

— Il me vient une idée, Michel.

— Voyons ton idée, Zéphirin.

— Joue-moi ta romance.

— Vous n'y comprendrez rien, Zéphirin.

— Tu te trompes, Michel; j'y comprendrais même ce que tu n'y as pas mis.... Écoute.... Il y a sur notre tête un concert; toutes ces étoiles chantent.... et sans humilier ton amour-propre de musicien, je crois leur concert bien supérieur à ta romance.

Je n'entends pas les paroles de cette harmonie céleste; mais je comprends tout ce qu'elle me dit. Le cœur a des oreilles qui entendent tout, qui comprennent tout; Michel, regarde cette étoile, là, sur notre tête.... La vois-tu?

— Parfaitement.

— C'est l'étoile qui se lève la première.... En Afrique, elle paraît plus belle encore.

Une nuit, au bivouac, notre brave colonel Levaillant, qui sait beaucoup de choses, nous l'a montrée en nous disant son nom : c'est l'*épi de la Vierge*. Eh bien ! pour moi, cette étoile a l'air de chanter un solo dans le chœur, et j'écoute parfaitement tout ce qu'elle me dit. En musique, on ne fait les paroles que pour les sourds.

— Zéphirin, je te soupçonne d'être un gros savant déguisé en soldat.

— Je suis un imbécile, Michel, voilà tout ; mais j'ai passé trois ans en Afrique à la belle étoile ; et c'est une école qui en vaut une autre, mon brave Michel. Les étoiles nous apprennent tout.

Michel prit son orgue, et exécuta sa mélodie pour un seul auditeur. L'heure et le lieu donnaient à ce concerto un caractère touchant. Zéphirin remercia son camarade par un serrement de main, et comme un roi voluptueux qui s'endort sous des lambris étoilés au son d'une musique douce, il prit la position horizontale, et s'abandonna aux charmes du sommeil.

Les deux voyageurs se remirent en route aux premiers rayons du jour. Lorsque la chaleur devint excessive, ils

s'éloignèrent de la grande route, se choisirent une fraîche alcôve d'arbres, et firent une longue *sieste*, comme les plus épicuriens des Napolitains.

Deux repas d'une frugalité exemplaire leur avaient suffi pour réparer leurs forces et soutenir leurs pieds sur le chemin d'épines qui mène à Paris.

La nuit suivante, ils s'arrêtèrent encore à la même auberge, à l'enseigne de la *Belle-Étoile*, et comme ils avaient payé, pendant le jour, un large arriéré au sommeil, ce créancier inexorable, ils prolongèrent leur veillée jusqu'à minuit.

— As-tu de l'ambition, toi, Michel ? dit Zéphirin.

— Une ambition énorme.

— Et que désires-tu ?

— D'abord la richesse.

— Et après ?

— Après, rien... Zéphirin, quand j'aurai la richesse, tout le reste viendra ; et toi, Zéphirin, quel est ton genre d'ambition ?

— Moi, je m'ennuie d'être soldat, et je voudrais passer général à la première promotion.



LA BELLE ÉTOILE

— Aimes-tu ton métier, Zéphirin ?

— Oui, mais à condition d'être général ; et je le serai.

— Tu as consulté quelque sorcière ?

— Mieux qu'une sorcière. Je ne crois pas à ces vieilles femmes-là.... C'est une étoile qui m'a prédit mon destin ; la belle étoile dont nous parlions hier ; celle qui est au bout de mon doigt.

— Il paraît, Zéphirin, que ceux qui, comme nous, couchent par état dans la même auberge, ont les mêmes idées la nuit. Voyons maintenant tes idées, Zéphirin.

— Moi, quand je suis ainsi étendu sur le dos, les bras croisés, la face tournée au ciel, et que je regarde cette étoile, j'ai des visions extraordinaires.

Toutes les formes changent; je ne vois plus ce qu'on doit voir réellement; je vois autre chose.

Ainsi la prairie est un lac, le grand chemin est une rivière glacée, l'arbre est un géant, la colline est une vague de la mer. Nos yeux sont pleins de mensonges, et j'aime mieux ces mensonges que des vérités.

Quand je regarde cette belle étoile, insensiblement elle perd sa forme; elle grandit à vue d'œil et remplit le ciel d'un éclat de soleil. Et puis, Michel, ce n'est plus une

étoile, c'est une superbe femme, habillée comme une reine d'Orient, assise sur un trône de pierreries, et ses yeux d'escarboucles, en tombant sur la terre, ne s'arrêtent que sur moi.

Alors, je suis en extase; mon front brûle; mon intelligence s'élève; je tressaille de fierté en me voyant l'objet d'une si haute protection. Il n'y a plus d'obstacles dans ma carrière de soldat. Je puis arriver à tout. Le monde m'appartient.... Michel, ne te semble-t-il pas que je suis fou?

— Que dis-tu donc ? Toi, fou ! Tu es le plus raisonnable des hommes! Je suis logé à la même enseigne, et personne ne te comprend mieux que moi. Il est heureux de nous trouver réunis sur le même chemin, afin que nous puissions nous communiquer les mêmes idées.

Ce n'est pas une reine que je vois là haut, moi; je ne sais pas comment sont faites les reines : c'est une jeune fille de Clermont, belle comme l'aurore, et qui me jette toujours quelques petits sous, quand je joue de l'orgue sous son balcon. Il n'y a que ce beau visage que je connaisse dans le monde pauvre où je suis.

Eh bien! à force de regarder fixement cette étoile comme vous, Zéphirin, je vois cette jeune fille me sourire du haut du ciel, dans une voûte de rayons.

Elle me montre du doigt la richesse, et son regard semble me dire : Courage, tu seras riche un jour. En ce moment même, Zéphirin, mes yeux la suivent dans tous ses mouvements. Oh non! ce n'est pas une petite étoile que je pourrais cacher dans ma main, c'est une vision consolante, un être charmant que je connais, qui m'aime et me donnera ce qu'elle m'a promis.

Ainsi causaient nos deux modestes voyageurs dans les heures de repos.

Le hasard avait réuni, dans la poussière d'une grande route, deux natures intelligentes; les opulentes chaises de poste n'emportent pas toujours au galop une pareille association.

Michel et Zéphirin arrivèrent avec un certain déplaisir au terme de leur voyage.

Ils quittaient la vie nomade pour la vie stationnaire; l'air pur des champs pour l'air infecté des grandes villes; les voûtes des arbres pour les plafonds de maçonnerie; c'est-à-dire qu'ils perdaient tout et ne gagnaient rien. Il leur restait pourtant l'espoir, ce trésor qui est au fond de toutes les boîtes de Pandore, depuis le premier désespoir humain.

A Paris, ils se séparèrent pour se livrer, chacun de son côté, aux exercices de leur profession ambulante.

Zéphirin rejoignit son bataillon à la caserne de la Pépinière, et Michel loua une mansarde dans la ruelle Guérin-Boisseau, inconnue du soleil comme tant d'autres réceptacles numérotés de la bonne ville de Paris.

Le jour même de son arrivée, le jeune virtuose auvergnat promena sa musique à travers les carrefours, ramassant çà et là de rares petits sous qu'on lui donnait par charité et non par admiration.

Les mélodies sont peu goûtées par le public parisien; ses oreilles endurcies par le fracas perpétuel des roues, des chevaux, des omnibus, des crieurs, doivent être inaccessibles à la musique délicate. Aussi les compositeurs, pour plaire à ce public élevé dans l'harmonie des tremblements de terre, sont obligés de sacrifier de malheureux ténors sur l'autel du *si-bémol*, qui a déjà dévoré tant de victimes. Le *si-bémol* a remplacé l'arbre sanglant où les Gaulois immolaient des victimes humaines à Teutatès.

Michel résolut de changer de gamme pour augmenter ses pauvres recettes : il ne tira de son orgue que les sons les plus aigus et les plus violents; mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait jamais se mettre au diapason du *la*, que lui donnait une perpétuelle série d'omnibus, orchestre torrentiel chargé de dépaver les rues depuis l'aurore jusqu'à minuit.

J'ai mal choisi mon théâtre, se dit Michel; Paris est une

capitale où la province est en majorité : réfugions nos mélodies dans des quartiers bourgeois, recueillis, silencieux. Fuyons Paris dans Paris.

Pareil au naufragé qui explore l'intérieur d'une île déserte, pour y trouver son coin de prédilection, Michel se mit à la découverte de Paris.

Il salua avec attendrissement le quartier Beaujon, l'île Saint-Louis, le quai Valmy, la rue de l'Université, la Cité Trévise, la rue des Petits-Hôtels, l'avenue Percier, et beaucoup d'autres retraites inconnues des chevaux de brasseurs, et affranchies des lignes d'omnibus.

L'avenue Percier plaisait surtout à Michel ; il y avait des arbres, du silence et du gazon. Ce coin ressemblait à un souvenir de province. Le passant évite cette avenue comme un lieu peu sûr même à midi, et le sergent de ville ne l'a jamais ombragée de son chapeau.

Il y a dans cette zone agreste, et pourtant si voisine de la bruyante rue Saint-Lazare et de la Chaussée-d'Antin, il y a des jardins délicieux, et sur les murs de jolis kiosques demi-chinois, où nulle tête humaine ne se montre, à cause de l'absence perpétuelle des passants.

Ce sont les passants qui ont fait inventer les kiosques, ces asiles de l'ennui et de la curiosité.

Michel, qui faisait à Paris son noviciat de musicien ambulant, se plaçait sous un kiosque de l'avenue Percier, et prodiguait dans l'air le répertoire de ses mélodies. Aucune oreille ne se levait sur l'horizon.

Si le pauvre enfant se fût mis en frais d'exécution sur les ruines de Thèbes ou de Palmyre, il aurait vu, après un instant, surgir du milieu des ruines quelques têtes d'Arabes émerveillés; et, après le concert, il y aurait eu une bonne recette de dattes fraîches et de pastèques rouges, sans impôt de droit des pauvres; mais, au milieu de Paris, Michel n'aperçut devant lui que son ombre qui s'agitait sur un sable fin.

Toutefois, l'endroit choisi pour l'exécution était si charmant, que Michel y revenait toujours, comme pour se donner à lui-même une satisfaction égoïste, dégagée de l'intérêt vil.

Cet acharnement eut enfin sa récompense.

Un des kiosques remua ses feuillages en l'absence du vent; il venait donc de recevoir une créature humaine.

Le désert se peuplait.

Le musicien, pour fêter dignement cet auditeur présumé, choisit le plus beau morceau de son répertoire; il exécuta sa mélodie sans paroles, celle que Zéphirin aimait tant. A

l'expiration de la dernière ritournelle, deux têtes se montrèrent au balcon du kiosque, et quatre mains applaudirent le musicien.

Ce premier succès n'était qu'un prélude.

Un chiffon de papier blanc, arrondi en forme de pièce de cent sous, tomba aux pieds de Michel, dans le gazon de l'avenue Percier.

Une joyeuse ébullition de sang colora les joues de l'Auvergnat; sa main chercha son chapeau, et retomba sans l'avoir trouvé, tant l'émotion était grande; il essaya de combiner un remercîment avec quelques mots choisis, et ne put rien assortir.

Une idée bien naturelle le tira de cet embarras cruel.

— Recommençons ma mélodie, puisqu'elle plaît, se dit-il; et sans attendre le *bis*, il recommença.

Cette fois l'enthousiasme du kiosque fut encore plus ardent, et l'auditoire daigna ouvrir un colloque avec l'artiste de l'avenue Percier.

L'auditoire peu nombreux, mais choisi, se composait de deux personnes, un homme et une femme, jeunes tous deux, et tous deux d'apparence distinguée.

La femme paraissait vingt-cinq à vingt-six ans; elle avait de beaux cheveux blonds, une figure charmante, des yeux limpides et doux, un profil de camée antique, une bouche exquise de ciselure, des bras superbes; le reste du corps était caché par le mur du balcon, mais tout ce qui se voyait était suffisant pour compléter l'éloge de ce qui ne se voyait pas.

Le jeune homme s'accouda sur le mur, et dit avec un sourire bienveillant :

— Mon petit organiste, je ne connais pas le morceau que tu viens de jouer....

— Nous cherchons, madame et moi, le nom de l'auteur....

— Oh! vous ne le trouverez pas! interrompit Michel avec un franc éclat de rire auvergnat — c'est un auteur qui n'est pas connu.

— Prends garde! dit le jeune homme; tu t'avances beaucoup. Je connais tous les compositeurs....

— Excepté celui-là, monsieur, et la preuve, c'est que c'est moi qui suis l'auteur de ce morceau.

La jeune femme croisa ses jolies petites mains en signe d'étonnement, et s'écria :

— Comment, c'est lui !

— Oui, madame, c'est moi ! demandez à Zéphirin.

— Et qu'est-ce que Zéphirin ?

— On l'a fait caporal hier, parce qu'il lit et qu'il écrit aussi bien qu'un député.

— Ah ! nous voilà bien fixés sur Zéphirin ! dit le jeune homme en riant aux éclats.

L'auditoire parut se concerter quelques instants à voix basse, et une décision fut prise.

La porte du jardin s'ouvrit, et engagé par la plus douce des voix, Michel entra d'un pied hardi, comme un artiste qui a déposé sa timidité après un premier triomphe.

Michel fut introduit dans un salon de cottage, à peu près tout meublé par un vaste piano et des piles de partitions richement reliées.

Le jeune homme ouvrit le piano, s'assit, et demanda une troisième exécution de la mélodie de Michel.

— Je lui en donnerai pour ses cinq francs, se dit Michel, et il obéit.

L'œuvre eut encore plus de succès qu'aux deux autres fois.

— Je la tiens maintenant, ta mélodie, dit le jeune homme. Où donc as-tu appris la composition ?

— A la campagne, monsieur, avec des arbres, des fontaines, des oiseaux et des grillons.

— Ma foi ! mon petit ami, c'est un conservatoire comme un autre, et on n'y fait pas autant de bruit qu'au nôtre du faubourg Poissonnière.

— Madame, poursuivit le jeune homme en s'adressant à la plus belle moitié de l'auditoire :

Désirez-vous avoir des paroles sur cette mélodie ?

— C'est ce que je vous demande depuis un quart d'heure, monsieur le poëte.

Le poëte, puisque c'en était un, quitta le piano pour une table, et, après une laborieuse combinaison de notes et de syllabes superposées, il écrivit sur une feuille de musique le libretto suivant :

ÉPITHALAME SUR LE LAC.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La nuit sereine
Tombe des cieux
Suivons la reine
De ces beaux lieux.
Suivons l'épouse
Sur la pelouse
Où nous allons ;
L'épouse aimée,
Fleur embaumée
De nos vallons.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Cueille aux prairies,
Au pied des monts,
Les fleurs chéries
Que nous aimons ;
C'est ta couronne,
L'été la donne

Pour un instant :
A la chapelle
L'hymen t'appelle,
L'amour t'attend.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.



Epithalame sur le Lac.

PAROLES DE MÉRY,

MUSIQUE D'EMMANUEL BRICE.

Andante grazioso.

PIANO.

PP

PP

La nuit vient, l'é - toile é - tin - cel - le, L'air à la voile est plus lé - ger; At - ta - chons l'hu - mi - de na - cel - le

Aux ra - ci - nes de l'o - ran - ger.

Dolce.

La nuit se - rei - ne Tom - be des cieux — —

Fin.

PP

PP

— Suivons la rei - ne De ces beaux lieux. Suivons l'é -

PP

riten. *in tempo*

- pou-se Sur la pe - lou - se Où nous al - lons; — — — —

in tempo *riten.* *cresc.*

espressivo

— — — — L'é - pouse ai - - - mé — —

sempre P

mf

— e, Fleur em-bau - mé — — e,

F *dim.*

Fleur em - bau - mé — e De nos

val - lons.

P D. C. al segno

La nuit, etc.

rallentando

D. C. al segno

Andante grazioso.

PP

CHANT.

La nuit vient, l'é - toile é - tin - cel - le,

L'air à la voile est plus lé - ger. At - ta - chons l'hu -

8 Fin.

- mi - de na - cel - le Aux ra - ci - nes de l'o - ran - ger.

Dolce.

1er COUPLET.

La nuit se - rei - ne Tom - be des cieux, - -

Sui - vons la rei - ne De ces beaux lieux. Sui - vons l'é - pou - se Sur la pe -

ritenuto a tempo espressivo

- - lou - se Où nous al - lons; - - - - - - L'é - pou - se ai - -

F

- - mé - - e, Fleur em-bau-mé - e, Fleur em-bau-

dim. riten. 7 D.C. al segno

- - mé - - e, De nos - - - val-lons. La nuit,

Dolce.

2e COUPLET. Cueille aux prai - ri - es, Aux pieds des monts, - -

F

Les fleurs ché - ri - es Que nous ai - mons; C'est ta cou-ron-ne, L'é-té la

dim. p ritenuto a tempo espressivo

don-ne Pour un in - stant. - - - - - - - A la cha -

F

- - pel - - le L'hy-men t'ap-pel - le, L'hy - men t'ap-

dim. riten. 7 D.C. al segno

- - pel - - le, L'a - mour - - - t'at-tend. La nuit,

La poésie terminée, l'auteur dit au musicien : Savez-vous chanter ?

— Je ne chante que ma musique, dit Michel.

— C'est assez pour le moment ; essayez celle-ci, mon jeune maëstro.

Michel avait la voix dont tous les compositeurs sont doués, à l'exception de Rossini ; il chantait admirablement, mais avec une voix fausse et enrhumée à perpétuité. C'est pourtant à la suite de cette épreuve que Michel fut reconnu un jeune compositeur plein d'avenir.

— Michel, lui dit la jeune femme, dès ce moment je me charge de vous. Quittez votre orgue. Vous entrerez demain au Conservatoire avec des habits neufs ; vous y apprendrez ce qu'on appelle la *fugue* et le *contre-point ;* cela ne sert pas à grand'chose lorsqu'on a du génie, cela ne sert à rien du tout lorsqu'on n'en a pas ; mais il faut vous donner cette espèce d'instruction, parce que, sans cela, les ignorants douteraient de votre talent.

Michel allait se précipiter aux pieds de la jeune femme, mais il fut retenu par une main blanche qu'il baisa dévotement.

— Vous êtes, ajouta-t-elle, chez la comtesse Elizea, et vous trouverez chez elle votre maison. Travaillez, vous irez loin avec vos dispositions et mon appui.

Plusieurs années après cette rencontre de l'avenue Percier, on jouait sur le théâtre de la *Pergola* de Florence la première représentation d'*Assuero*, opéra sérieux. Le succès,

de scène en scène, s'élevait au fanatisme; au dernier acte, le duo d'Assuérus et d'Esther,

Nella guerra, nella pace,

excita des transports d'enthousiasme, et, à la chute du rideau, le maëstro comparut en personne devant la rampe, et reçut une ovation qui n'avait pas eu son égale depuis la première de *Rosmondo d'Inghilterra,* que Donizetti composa, en 1834, sur ce même théâtre, pour Persiani et Dupré.

Le nom du compositeur français Michel fut proclamé au milieu des applaudissements inépuisables de la noblesse et de la bourgeoisie toscane. Le grand-duc invita le jeune maëstro à dîner au palais Pitti; la célèbre madame Catalani le retint quinze jours à la *loggia* pour présider à ses concerts et à ses fêtes : la marquise di Bagno donna un bal en son honneur; la comtesse Furinola-Gentile lui envoya un piano, chef-d'œuvre de Broad; et le sculpteur Bartolini fit son buste en beau carrare, et le pria de l'accepter comme souvenir.

Michel, qui n'est autre que notre jeune Auvergnat, n'eut qu'une idée après son triomphe, celle d'apporter ses trophées aux pieds de sa bienfaitrice, la comtesse Elizea. Chargé d'or et de couronnes, suivi de bustes et de pianos d'honneur, il partit pour la France, et, débarqué à Marseille, il prit une

chaise de poste, et se lança de toute l'ardeur de quatre chevaux payés à double guide sur la route de Paris.

Il voyageait nuit et jour.

Une nuit, il fit arrêter sa chaise à la lisière d'un bois, sur la route de Sens.

Il mit pied à terre, et reconnut bientôt l'alcôve verte où il avait passé une nuit mémorable avec Zéphirin. Ce souvenir lui fit lever les yeux au ciel, et il reconnut son immuable et bonne étoile, qui semblait être descendue du firmament pour luire dans un kiosque de l'avenue Percier.

Si elle était remontée là-haut en mon absence! — se dit-il dans un moment de délire — si je ne la trouvais plus dans ce charmant cottage où ma fortune a commencé!

O ma belle étoile! ô céleste Elizea!

Et en poussant cette dernière exclamation avec la voix du cœur, il remonta en voiture et donna cinq francs au postillon. — Je désire qu'ils vous portent bonheur à vous aussi, lui dit-il.

Le postillon répondit en fouettant ses chevaux, avec cette furie bourguignonne qui veut supprimer les chemins de fer.

Malgré cette grande vitesse, il n'arriva à Paris que le

troisième jour à cinq heures du soir. L'heure n'était pas convenable; il descendit donc dans un hôtel de la rue Richelieu, s'habilla en citadin élégant sur les débris de son costume de voyageur, et descendit aux Frères-Provençaux pour y dîner, en renvoyant au lendemain sa visite à la comtesse Elizea.

Il prit place à côté d'une table, où dînait avec un appétit militaire un jeune officier décoré d'un ruban à la boutonnière et d'une blessure au visage. Dans le long entr'acte du service, Michel ne pouvait s'empêcher de regarder cette blessure en la poursuivant de cette réflexion : — A tout prendre, il vaut mieux être musicien que soldat. Il y a de la gloire dans les deux professions; mais dans la mienne, la blessure d'un sifflet ne laisse aucune trace sur le front.

A force de regarder la blessure, il regarda le visage, et comme il y a dans tous les repas un moment où le dîneur solitaire éprouve un besoin irrésistible de parler à son voisin : — On peut affirmer en vous voyant, dit Michel, que vous avez vu l'ennemi de près.

L'officier accueillit ce prologue d'entretien avec un de ces sourires charmants qui éclairent si bien les figures héroïques.

Ce sourire engagea Michel à continuer. Le colloque se noua bientôt, et de phrase en phrase, de confidence en con-

fidence, un double cri de joie sortit de ces deux poitrines de convives ; quatre bras se levèrent; Michel ! — Zéphirin !

Le salon des Frères-Provençaux est habitué à ces sortes de rencontres, comme tous les théâtres de drame, au boulévard; aussi, chacun continua de regarder son assiette, et ne donna qu'un regard oblique aux deux acteurs.

Les demandes et les réponses se croisaient avec la vivacité d'un dialogue de roman. On entendait dire à la fois :

— En Afrique, à l'affaire de Beni-Saleb !

— Un coup de sabre?

— D'yatagan.

— Professeur au conservatoire de Turin.

— Chef d'escadron.

— Un succès fou à la Pergola. Rossini m'a dit : Bravo! petit! c'est de la bonne école!

— On m'a fait un passe-droit, selon l'usage.

— Alors, maëstro, c'est de la vôtre, lui ai-je répondu.

— J'attends la première promotion. Le général Levasseur m'a donné un congé de trois mois.

— J'ai un libretto de Romani pour la *Scala*.

— Demain, le ministre me reçoit.

— Le sujet est *I Sibariti.*

— Heureusement, je connais le général Lahoussaye, qui a de l'influence....

— La scène se passe à Sybaris.

— Dans les bureaux....

— Entre Pæstum et Tarente....

— Boulevard des Capucines.

— Sur le bord de la mer.

Lorsque l'entretien se fut régularisé, Michel dit à Zéphirin : — Tu as fait ton chemin bien rapidement, il me semble.

— Eh! oui! mon petit Auvergnat!

— Tu as eu des protections, sans doute?

— Voici les protections que j'ai eues : 1° Une balle à la cuisse devant Constantine; 2° quatre chevaux tués sous moi; 3° un coup de pointe sous la mamelle gauche; 4° un coup d'yatagan sur la joue droite; 5° deux coups de griffe d'un lion, à une chasse au petit Atlas; 6° dix campagnes à la belle étoile, n'ayant d'autre domicile que la selle de mon cheval. Voilà mes protections.

— Il me semble pourtant que tu viens de me citer un général qui a de l'influence dans les promotions....

— Eh bien! oui.... Ça ne gâte jamais rien d'être protégé; surtout maintenant, parce que je demande le gros lot.

— Quel gros lot?

— Parbleu! les épaulettes de colonel!

— Ah!

— Comment! ah! cela t'étonne? Tu es bien devenu général dans la musique, toi!

— Moi, c'est différent, Zéphirin.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai eu des protections, mais pas dans le genre des tiennes.

— Je crois bien, Michel. Et dans quel genre?

— Le genre féminin.

— Les femmes t'ont protégé!

— Une femme, une, Zéphirin.

— Il y en a bien assez, si elle est bonne.

— La plus belle et la meilleure; je veux te présenter à cette protection.

— Je ne refuse pas.... Connaît-elle le ministre de la guerre ?

— C'est possible.... Nous le lui demanderons.... Je lui ai parlé de toi, il y a bien longtemps, à cette belle protectrice....

— De moi, Michel ?

— Eh ! oui, de toi.... Je ne t'ai jamais oublié.... L'autre nuit, encore, je songeais à toi sur la route de Sens.... Tu sais....

— Ah ! je crois bien que je sais !... En Afrique, mille fois, je me suis souvenu de cette nuit et de cette auberge à l'enseigne de la *Belle-Étoile*.... Il faut te dire qu'en Afrique cette étoile en question paraît quatre fois plus large que dans ce pays du nord. Elle m'a servi de veilleuse toutes les nuits.

— Buvons ce dernier verre de champagne à cette Belle-Étoile, et à sa sœur, la comtesse Elizea....

— C'est ta protectrice, Michel ?

— Oui.

— Il faut boire alors deux verres de champagne. Ne rendons pas les étoiles jalouses l'une de l'autre ; il y en aurait une qui nous porterait malheur.

L'entretien et le repas terminés, nos deux anciens amis se séparèrent, en s'assignant un rendez-vous pour le lendemain.

Michel revit la comtesse Elizea, qu'il retrouva dans le même éclat de fraîcheur et de beauté, dans sa maison de l'avenue Percier. Le jeune poëte venait de terminer le libretto d'un opéra en cinq actes, intitulé : *les Thermopyles*, et il le confia au maëstro Michel, pour le faire exécuter à Turin ; car Michel avait juré de laisser vivre les ténors jusqu'à soixante-dix ans, comme le célèbre Tacchinardi, dans toute la plénitude de leurs moyens, et ce serment l'empêchait de travailler pour les théâtres lyriques de Paris, où le goût français exige trop d'homicides *si-bémols.*

Michel présenta son ami à la comtesse Elizea, qui lui offrit ses bons offices dans l'affaire de la promotion ; ce qui fut accepté de grand cœur.

En sortant du cottage de l'avenue Percier, Zéphirin dit à Michel : — Voilà une femme que j'ai vue je ne sais où.... En Afrique, je crois....

— C'est impossible, Zéphirin ; la comtesse Elizea n'a jamais quitté Paris.

— Alors, Michel, je l'ai vue ailleurs ; j'en suis sûr.... C'est une beauté qui frappe, et il est impossible de l'oublier, quand on l'a vue une fois.... Où donc ai-je vu ce visage ?...

Zéphirin s'arrêta, inclina la tête, mit une main ouverte sur son front, et recueillit ses souvenirs.

— Voilà une chose qui me fera souvent penser, — dit-il en continuant sa marche ; — mais dis-moi, Michel, parlons plus sérieusement ; est-ce que ta protectrice connaît le ministre de la guerre ?

— Zéphirin, c'est la seconde fois que tu me fais cette question.

— Diable ! c'est qu'elle est intéressante ta réponse, si tu me fais celle que j'attends.

— Eh bien ! Zéphirin, mon ami ! à force de vivre en Afrique, tu ne connais pas la France ; il y a ici des usages sacrés : nous devons ces usages à la civilisation. Quand une jeune et belle femme demande quelque chose à un vieux ministre, elle réussit presque toujours.

— Et que donne-t-elle au vieux ministre ?

— Rien du tout, Zéphirin.

— Voilà un marché superbe !

— Le vieux ministre se contente d'un sourire.

— Il n'est pas très-exigeant.

— Zéphirin, le sourire d'une jolie femme prolonge la vie

d'un vieillard. Et que n'accorderait pas un ministre pour vivre trois mois de plus que ne vivaient les ministres constitutionnels ?

— Au fait, qu'est-ce que cela lui coûte de me nommer colonel à celui-ci ?

— Une signature.

— Et indéchiffrable encore, selon l'usage des hommes d'État ; c'est comme si on ne signait pas du tout.

— Et un charmant sourire paye cela.

— Tout bien réfléchi, Michel, c'est le ministre qui fait le meilleur marché.

— Oui, Zéphirin.

Cependant, Michel, pressé par ses engagements d'Italie, n'avait que peu de jours à perdre ou à gagner dans l'Eden de l'avenue de la rue Pépinière ; il promit à son ami d'employer les derniers moments de son séjour à la grande affaire de la promotion. Une lettre du directeur du conservatoire de Turin lui enjoignit, sur ces entrefaites, de venir reprendre son poste, sans retard d'un jour. — Oh ! je ne partirai pas, dit-il à son ami en entrant chez lui, tant que ton brevet de colonel ne sera pas signé. — Il est signé, le voilà ; embrasse ton colonel, mon petit joueur d'orgue ; le ministre me l'a expédié ce matin.

— Bravo ! Zéphirin ! te voilà colonel à trente deux ans !

— Eh ! je serai général à trente-six....

— Zéphirin, te souviens-tu de ton rêve d'ambition, dans cette nuit que nous passâmes à....

— Michel ! — s'écria le jeune colonel en ouvrant des yeux superbes, illuminés par les rayons du souvenir, — Michel, je l'ai trouvée ! je l'ai trouvée ! ! !

— Qui ?

— Un seul mot de toi m'a remis en mémoire mon ancienne vision.

— Explique-toi, Zéphirin.

— Je m'explique.... Souviens-toi de cette phrase.... Elle est restée là, mot à mot, dans ce front.... Je la reprends....

— Voyons la phrase.

— La voici... Écoute... *Ce n'est plus une étoile, c'est une superbe femme... Et ses yeux en tombant sur la terre ne s'arrêtent que sur moi... Je tressaille de fierté en me voyant l'objet d'une si haute protection : il n'y a plus d'obstacles dans ma carrière de soldat ; je puis arriver à tout.*

— Oui, oui, c'est juste ; tu m'as dit cela en propres termes, Zéphirin.

— La comtesse, notre protectrice, ressemble, comme deux diamants égaux, à cette vision de la *Belle-Etoile ;* j'avais raison, l'autre jour, quand je soutenais que la comtesse ne m'était pas inconnue. Mon imagination l'avait vue avant mes yeux.

— Mon cher Zéphirin — dit Michel d'un ton sérieux et réfléchi — nos protections sont là-haut.

La sagesse des peuples a proclamé depuis longtemps cette vérité : ce sont les étoiles qui nous protégent ; l'important est de savoir les découvrir.

L'astronomie est la botanique du ciel ; quand ces deux sciences seront connues à fond, il n'y aura plus de malheureux et de malades ; nous connaîtrons les étoiles qui guérissent les infirmités de notre âme, et les herbes qui donnent la santé à notre corps.

— Cela est peut-être vrai, dit Zéphirin.... Au fait, je suis colonel pour le croire.... Michel, quand nous nous reverrons encore, tu seras le premier musicien de l'Europe, et moi le dernier général d'Afrique ; remercions-en d'avance notre commune étoile, qui nous protége tous les deux.

Le soir même de ce jour, le colonel et le maëstro quittaient Paris, après une visite à la Belle-Étoile de l'horizon Percier ; l'un allait gagner de nouvelles épaulettes en Afrique, et

l'autre allait remporter de nouveaux triomphes sur les théâtres de Naples et de Milan.

Le jeune Octave de Nizier s'arrêta dans son récit, et prononça le mot *fin*, lequel semblait écrit dans les premières lueurs de l'aube, avec les trois dernières étoiles du couchant.



La société du comte de Saverny se retira dans les appartements du château pour se livrer aux douceurs du sommeil, pendant la première partie du jour, conformément à ce précepte du poëte :

Les nuits sont les jours de l'été.

La nuit suivante, le même cercle se forma sur la terrasse du château, mais la nuit était moins radieuse que la précédente : c'était une véritable nuit, avec des ténèbres tristes.

Un vent lamentable sortait de cette forêt profonde qui, des collines de Ville-d'Avray, se prolonge jusqu'à Versailles.

L'air brûlant annonçait un orage ; la campagne demandait la pluie, comme le damné une goutte d'eau.

Cependant quelques étoiles, égarées çà et là dans un firmament d'ébène, attestaient aux observateurs que le ciel n'avait pas encore rempli toutes les conditions nécessaires pour ouvrir ses réservoirs.

— Un poëte, dit madame de Saverny, a écrit cette phrase quelque part : *La nuit était si claire et si étoilée, que la présence d'un esprit malin semblait impossible....*

— C'est lord Byron, remarqua Octave, qui a dit cela dans le poëme de Lara.

— Oui, poursuivit la comtesse ; et j'ajoute à mon tour, que la présence des mauvais esprits me paraît, au contraire, très-possible lorsque la nuit est sombre comme celle-ci.

— Madame croit donc aux mauvais esprits? demanda l'amiral en riant.

— Point d'équivoque, amiral, j'entends les esprits nocturnes, visibles ou invisibles, à volonté ; les fantômes, les revenants, les spectres, les apparitions quelconques ; enfin, tout le personnel de l'enfer et des tombeaux.

— Oh ! je le comprends bien ainsi ! dit l'amiral ; les mauvais esprits du jour, ceux qui sont perpétuellement visibles, en politique et en morale, ne trouvent aucun incrédule ; il est bien convenu que nous parlons des fantômes de la nuit.

— Ils sont d'ailleurs reconnus officiellement par les hymnes de l'Église, dit Octave, et on leur donne à vêpres le même nom dont vous vous servez : *Noctium phantasmata*.

— Ils existent donc ! dit madame de Saverny.

— Reconnus officiellement, fit Octave.

— Tant mieux! j'en suis bien aise! poursuivit la comtesse. On éprouve un plaisir aigu en songeant qu'il y a des êtres intermédiaires entre la terre et le ciel, et que tout cet espace vide, tout ce désert atmosphérique est peuplé.

— Horriblement peuplé, dit Octave.

— Ce sont ces fantômes, dit la comtesse, qui donnent peut-être ces ténèbres si noires à la nuit, et les nuages au jour.

Les savants se trompent peut-être en attribuant aux vapeurs la faculté de créer des nuages.

Qu'en pensez-vous, monsieur de Nizier, vous qui êtes savant?

— La science sera toujours heureuse, madame, quand vous daignerez lui prêter vos théories.

Quant à moi, je ne crois plus aux vapeurs et aux nuages; je crois aux fantômes : ce sont eux qui se réunissent en masses énormes, par jalousie, pour cacher les étoiles et le soleil.

J'adresserai à l'Académie des sciences un mémoire sur cette question, si vous m'y autorisez.

— Monsieur de Nizier, dit la comtesse en riant, je vois que vous êtes un esprit fort, et que vous avez le courage de plaisanter sur des choses aussi graves.

— Madame, reprit Octave avec un sérieux comique, il me sera facile de vous prouver que j'ai étudié profondément cette grave question ; et on n'étudie que les choses auxquelles on croit.

Permettez-moi, d'abord, d'accuser en général d'ignorance ceux qui prétendent avoir le droit de trembler de peur, en prononçant exclusivement le mot de fantômes. Ceux-là ont peu étudié la matière.

Voici la classification des esprits invisibles, telle que je l'ai adoptée, après mûr examen, ce qui prouve ma sympathie en faveur du sujet.

Les fantômes sont des êtres impalpables, d'une stature ordinairement gigantesque, et qui ne marchent qu'en traînant des linceuls d'un blanc-grisâtre.

Le plus souvent on les rencontre dans les cimetières mal entretenus par les conseils municipaux.

Ils ne vont jamais par bandes; leur naturel est insociable. Cependant, quelques écrivains affirment avoir vu deux fantômes bras dessus, bras dessous; c'est une exception.

— Comme Françoise de Rimini et son amant sur le tableau de Scheffer, dit la comtesse.

— Tout juste, poursuivit Octave ; mais les fantômes sont rarement autorisés à paraître par couple ; il leur faut de basses protections.

Le premier fantôme qui ait joué un rôle important est celui de Samuel, qui épouvanta Saül la veille de la bataille de Gebboë. Il était seul.

Le second fantôme illustre est celui du mauvais génie de Brutus, qui apparut à ce dernier Romain la veille de la bataille de Philippes....

— Et le troisième illustre, interrompit la comtesse, est celui de la forêt de Senlis, qui....

— Pardon, madame la comtesse, ne confondons pas ; le fantôme qui épouvanta le roi Charles dans la forêt de Senlis n'était pas un fantôme, ainsi que l'ont avancé des historiens ignorants ou étourdis : c'était un spectre.

La preuve physique en est facile à donner.

Les fantômes n'ont le droit d'exercer leur industrie que la nuit : dans le jour, d'ailleurs, on leur rirait au nez.

Les spectres, au contraire, peuvent revêtir une apparence de forme matérielle, à l'aide de la décomposition du prisme

solaire et des reflets d'ombres que le vent fait mouvoir sur les petits sillons des forêts épaisses.

Le spectre de Senlis se fit un costume effrayant avec ces phénomènes d'air et de lumière, toilette qui économise la toile des linceuls, et il rendit fou le roi Charles, contre toutes les règles, en lui apparaissant à la chasse, en plein midi.

— Nous voilà fixés sur les spectres, dit la comtesse.

— Passons aux revenants, poursuivit Octave avec une gravité doctorale.

Le revenant est un être rare ; cela tient à des causes que la science a expliquées avec assez de bonheur.

Si les revenants abondaient, il n'y aurait pas moyen de vivre sur cette terre, à moins d'être toujours deux dans une même chambre la nuit : ce qui serait très-favorable à la cause du mariage, et porterait un coup mortel au célibat.

Il n'y a pas d'exemple d'un revenant qui ait osé se montrer dans une alcôve où respiraient deux personnes.

Le revenant a-t-il horreur du nombre deux, comme la nature du vide ? C'est ce que nos faibles lumières ne peuvent résoudre ; toujours est-il que le revenant ne s'adresse qu'à une personne isolée....

— Avec un linceul? demande la comtesse.

— Erreur, belle comtesse, sans linceul....

— Eh bien! monsieur de Nizier, je vous affirme que mon oncle a vu un revenant couvert d'un long linceul.

— C'était un fantôme, madame; votre oncle s'est trompé. Au reste, ces erreurs sont assez communes, et jettent parfois une certaine perturbation dans les sciences occultes. Voici, madame, ce qui nous démontrera l'hallucination de votre respectable oncle.

Ma théorie est prise au fond même de la physiologie du revenant.

Le fantôme et le spectre sont deux êtres toujours inconnus du visionnaire qui les regarde : ainsi, Brutus fait cette brusque apostrophe à son fantôme : — *Qui es-tu?* Preuve qu'il ne le connaissait pas.

Le fantôme lui répond : *Je suis ton mauvais génie, et tu me reverras demain aux plaines de Philippes.*

Mais un revenant n'a pas besoin de donner son nom, sa profession, son domicile, comme un témoin en justice, pour être reconnu ; c'est toujours un parent, un ami ou un ennemi qui se montre dans une alcôve.

On peut lui dire son nom tout de suite, comme fait Énée :

— *D'où viens-tu, Hector?*

On reconnaît tout de suite son revenant, dès qu'il entr'ouvre les rideaux du lit ; et vraiment, il faut avoir un courage héroïque pour supporter de sang-froid une pareille vision.

Le grand Ajax, qui avait peur la nuit, témoin ce vers d'Homère : *Grand Dieu! rends-nous le jour!* le grand Ajax serait mort de peur sur le coup s'il avait vu un revenant.

Les médecins ont mis beaucoup de trépas nocturnes sur le compte des apoplexies; les revenants seuls étaient coupables de ces subites et mystérieuses morts. Heureusement, comme je vous l'ai dit, l'espèce des revenants n'est pas très-nombreuse.

Il est difficile à un véritable mort, un mort inhumé sous terre et sous marbre, d'obtenir un congé de quelques heures pour effrayer un mortel. Ce sont des priviléges que les invisibles gardiens des tombes donnent avec la plus grande réserve; l'intrigue et la faveur, qui ne perdent jamais leur puissance souterraine, viennent aussi en aide à certains morts intrigants, et leur ouvrent les portes des chambres de lit, *bedrooms*, comme disent les Anglais.

On reconnaît pourtant avec plaisir que ces abus, autrefois

si fréquents, disparaissent de nuit en nuit; ce qui annonce dans les ministères infernaux un système administratif plus sage et moins accessible à la corruption.

— Comme il dit cela gravement ! dit la comtesse au milieu d'un éclat de rire.

Cependant, je conviens que vous avez étudié ce sujet, monsieur Octave, et j'aime assez voir traiter, sur ce ton de légèreté sceptique, ces théories effrayantes.

— Passons aux larves, dit Octave.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la comtesse ; il y a des larves aussi !

— Oui, madame....

Le larve est une espèce à peu près perdue, comme le griffon et le sphinx. Cependant, on a vu tout récemment encore quelques larves en Bohême. Le larve se montre dans les vallons du Nord, un peu après le coucher du soleil : c'est le plus grand des êtres invisibles connus. L'historien Apulée, qui a étudié sérieusement les sciences occultes, prétend n'avoir pas vu un larve de deux cents coudées dans un vallon de la Pannonie; il arriva juste au moment où le larve disparaissait dans un massif de mélèzes : un quart d'heure plus tôt il l'aurait vu. Tous les larves cepen-

dant n'ont pas la même taille que celui qu'Apulée a failli voir.

Ce monstre est svelte, souple, ondoyant comme une trombe d'eau; il a une large face mélancolique, inondée sur les tempes de deux cascades de cheveux gris. Son corps n'existe pas.

— Avec un signalement pareil, dit la comtesse, je reconnaîtrai le premier larve qui me tombera sous la main.

— Les sylphes, les gnomes, les aspioles, les lutins ne doivent pas être confondus, madame, avec les individus des races précédentes : ce sont des êtres surnaturels, mais pas effrayants du tout. Hélas! pourquoi ne pouvoir pas accorder les mêmes éloges aux goules et aux vampires!

— Eh! ceux-là nous les connaissons depuis longtemps! dit la comtesse; ils font de hideux métiers, n'en parlons pas.

— Soit! poursuivit Octave; passons à la plus effrayante de toutes les apparitions, celle qui ne paraît pas.

— Ah! je suis curieuse de voir celle-là, monsieur Octave!

— Elle est invisible; et voilà précisément la faculté qui la rend épouvantable.

La première victime de cette race a été le saint homme Job, si renommé pour sa patience, et il fallait en avoir beaucoup dans sa position.

Job entendait toutes les nuits à son oreille un petit souffle, provenant de cette apparition invisible. Ce petit souffle n'articulait rien de bien précis; il ressemblait à l'aspiration gutturale d'un orateur qui va parler, et qui tourne dans sa bouche les premières syllabes avant de les lancer à l'auditeur.

Job impatienté secouait sa tête pour secouer ce souffle, mais le souffle s'obstinait encore, et lui soufflait toujours à l'oreille sa mélodie vague, composée de consonnes sans voyelles, ce qui doit être irritant au dernier point.

— Je crois bien! remarqua la comtesse; mais êtes-vous bien sûr que ce fût l'effet d'une apparition plutôt que d'une infirmité, monsieur Octave?

— Le fait est incontestable, puisque Job affirme que ce petit souffle donnait un frisson glacial à la moelle de ses os.

— C'est juste! dit le comte de Saverny; monsieur Octave a cité le texte mot à mot.

— Je citerai encore un exemple, pris entre mille, et qui appartient à une autre espèce d'apparition invisible; c'est

Ammien Marcellin qui rapporte le fait, et un pareil témoignage n'est certes pas suspect.

— Je crois bien ! dit l'amiral.

— Voyons cette autre espèce, dit la comtesse.

— Au dire de ce grave historien, il y avait à Anxur un citoyen grec nommé Anaxymandre, lequel, en entrant toutes les nuits dans sa maison solitaire, était vivement pincé au nez par deux doigts invisibles, qui laissaient leur double empreinte sur la peau. Anaxymandre poussait des cris effrayants, allumait sa lampe et cherchait les deux doigts dans l'air ; alors, à la clarté de la lampe, il était une seconde fois pincé au même endroit, et tout se bornait là....

— Ma foi ! c'était bien suffisant ! remarqua la comtesse... Avec quel flegme il dit que tout se bornait là !

— Madame, poursuivit Octave avec un sérieux imperturbable, je raconte une histoire, je ne brode rien, je ne retranche rien. L'expression qui vous choque est fort naturelle sous la plume du premier historien. *Tout se bornait là*, c'est-à-dire que, dans son malheur, Anaxymandre était encore très-heureux de ne pas subir toute la nuit une pareille humiliation.

— Pauvre Anaxymandre! dit la comtesse, il doit être devenu fou.

— Non, madame, il a été guéri par un médecin de Chypre nommé Périclet, dit toujours Ammien Marcellin.

— Il a été guéri de sa folie?

— Non, madame, de l'autre infirmité nocturne; il a été guéri des deux doigts invisibles.

Un éclat de rire général traversa comme un ouragan joyeux la terrasse du château. Octave seul conserva sa gravité d'historien.

— Ammien Marcellin, dit-il, raconte le fait, et il a, comme Apulée, la réputation d'un écrivain qui a étudié les sciences surnaturelles avec profondeur et bonne foi. Notre devoir est de nous incliner devant ces mystères.

— Inclinons-nous, dit la comtesse, c'est plus aisé que de croire.

— Maintenant, nous parlerons, pour finir cette nomenclature, des dames blanches et noires....

— Ah! celles-ci, dit madame de Saverny, existent; on les voit sur les échiquiers, quand le joueur va *à dame*.

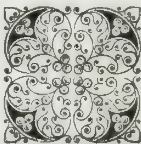
— Madame, dit Octave avec un accent plein d'une charmante mélancolie, il est impossible de continuer cette dissertation sérieuse, si nous l'étouffons sous les plaisanteries. Soyons graves jusqu'au bout....

Les dames noires et les dames blanches, ainsi que leur couleur l'indique, sont de bons et de mauvais génies, protégeant ou bouleversant les vieux châteaux. Ici les exemples abondent, et l'incrédulité baisse les yeux et croit. La dame noire a pour aigrette un feu follet; la dame blanche a une étoile; la première égare, la seconde conduit....

—Que pensent de ces dames Ammien Marcellin et Apulée? demanda la comtesse.

— Madame, ces deux dames n'ont été admises dans la science que dans le moyen âge; ainsi, nos deux historiens ne les connaissaient pas. Ceci se rattache à une chronique du château des Trois-Tours, qui aurait mérité d'être écrite par Ammien Marcellin.

— Ah! voyons la chronique! dit en chœur la société du comte de Saverny.



LE

CHATEAU DES TROIS-TOURS.

LE

CHATEAU DES TROIS-TOURS.



Les histoires de revenants commencent toutes ainsi : *Un soir, un voyageur*, etc....

Bienheureuses histoires, l'intérêt commence au premier mot et finit au dernier !

On ne devrait raconter que des histoires de revenants.

Un soir, un voyageur, nommé Valérien Cardeilhac, traversait un joli village du département du Var, nommé Saint-Céry. C'était un dimanche de fête patronale ; on dansait au son du tambourin, contre toutes les règles de Terpsichore ; on chantait : *Nous n'irons plus au bois ;* on buvait les vins de Lamalgue et de Cassis, lesquels vins sont des vésuves en bouteilles. Tous les villages circonvoisins étaient accourus, sans se préoccuper de la manière dont on passerait la nuit

dans un petit village qui n'a qu'un hôtel dégarni et quatre matelas pétrifiés.

Valérien avait fait dix lieues à pied, ainsi que doit voyager tout artiste amoureux de paysages; il oublia un moment sa fatigue en voyant cette fête rustique, où tant de pieds aux bas jaunes sautaient si joyeusement ; mais, cette étude faite, il songea au gîte de nuit, et regarda les enseignes dans la grande rue de Saint-Céry.

L'hôtel des *Deux-Pigeons* s'était déjà garni de voyageurs; l'aubergiste dormait entre deux nappes, sur la table de la cuisine ; il ne se réveilla que d'un œil pour envoyer promener Valérien sous les étoiles de Saint-Céry.

Une boutique restait ouverte, celle d'un barbier cumulard, qui exerçait la médecine et la chirurgie. Valérien entra, s'assit, et présenta sa tête au bourreau, pour saisir un prétexte de conversation.

Le barbier prit la tête du voyageur et se mit en devoir de la décorer pour le bal champêtre de Saint-Céry.

— Voilà une fête qui arrive mal à propos pour moi, dit Valérien ; le village est plein de voyageurs ; il n'y a qu'un hôtel, et je ne sais trop où passer la nuit.

— Ah ! monsieur ! — fit le barbier en raclant les cheveux du patient avec le bois d'une brosse épilée par l'âge — vous

êtes tombé sur un mauvais jour ! Si vous étiez venu hier, vous auriez eu deux lits aux *Deux-Pigeons*.

— Et que faire maintenant, puisque je ne suis pas venu hier ?

— Vous pouvez aller coucher au Castellet.

— Est-ce bien loin ?

— Sur le sommet d'une montagne, à trois petites lieues d'ici. Monsieur le maire vous recevra très-bien.

— Merci de votre Castellet.

— C'est que je ne vois pas trop, monsieur… à moins que… Oh non ! il ne faut pas y songer… je ne vous donnerai jamais ce conseil…

— Quel conseil ?

— Le conseil d'aller passer la nuit…

— Où ?

— Ne parlons plus de cela, monsieur…

— Parlons-en, au contraire, mon cher Figaro.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous passer la nuit aux Trois-Tours ?

— Pourquoi pas ! Il y a même deux tours de trop. Je me contenterai d'une.

— Je vous avertis que ce château a une très-mauvaise réputation.

— Y a-t-il des lits ?

— Au moins trente.

— Il y a toujours quelque chose de trop dans ce château... Et le propriétaire me recevra-t-il ?

— Ah ! monsieur ! — dit le barbier en baissant la voix — le propriétaire est mort.

— Depuis longtemps ?

— Depuis vingt ans au moins.

— Et il n'a pas laissé d'héritier ?

— Non, monsieur ; le château appartient à la commune, qui veut le vendre ; mais on ne trouve pas d'acheteur.

— Le prix demandé est sans doute trop fort ?

— Au contraire, monsieur, il est trop faible.

— Et on ne l'achète pas à cause du trop bon marché ?

— Oui, monsieur. On attend que la commune le vende pour rien.

— Alors on trouvera beaucoup d'acheteurs.

— Je ne crois pas, monsieur. C'est un château maudit. Si on me le donnait, je ne le prendrais pas.

— Maintenant, je commence à vous comprendre, mon cher barbier ; il y a des apparitions, il y a des revenants, des fantômes...

— Il n'y a que cela, monsieur. C'est un sabbat infernal toutes les nuits ; un tintamarre de damnés. On y entend des voix qui parlent comme des cloches, et des danses qui font trembler la terre. Il n'y a que le diable qui pourrait acheter ce château, pour en faire une succursale de l'enfer dans le département du Var.

— C'est bien engageant ce que vous dites là, barbier, et il est bien difficile de résister à une pareille tentation... Ce château est-il bien éloigné ?

— Dix minutes.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin ?

— Comment ! — dit le barbier effrayé — vous avez une tentation du diable !

— J'ai grand sommeil, et j'ai besoin de repos : voilà ma seule tentation.

— Oh ! si vous ne dormez que là, monsieur, vous aurez bien besoin d'un lit demain.

— Oui ou non, barbier, voulez-vous me mettre sur le chemin de ce château ?

— Maître Olivier vous y mettra, mais pas moi.

— Où est ce maître Olivier ?

— Je vais le faire venir ; attendez-moi un instant ; c'est mon voisin... Nous sommes tous voisins dans un petit village de cent maisons.

— Courez vite ; j'ai besoin de dormir.

Maître Olivier ne se fit pas attendre. C'était un petit homme sec, avec des yeux gris, un nez très-aigu, des joues plissées, un regard fauve et narquois ; il parlait un français équivoque et peu intelligible, mais sa pantomime, langue universelle, était claire comme la lumière du Midi. — Vous désirez passer la nuit au château des Trois-Tours ? dit-il à Valérien ; je vais vous accompagner jusqu'au portail, mais pas plus loin.

Le voyageur et le paysan prirent congé du barbier, et descendirent le chemin creux qui mène à ce château funèbre où d'énormes chauves-souris ont établi leur domicile, pour avertir les passants du danger, à ce que disent les gens

de l'endroit, gens qui aiment l'étrange et le merveilleux, qui ne peuvent voir un vieux château sans y attacher une légende, et qui prétendaient qu'outre les revenants de l'intérieur du château, ils voyaient tous les jours, à la nuit tombante, à l'heure de l'Angélus, la jeune châtelaine de Saint-Céry dominant son castel des Trois-Tours, et par conséquent le village, dont elle est la Dame Blanche, c'est-à-dire l'ancienne bienfaitrice et la protectrice.

L'heure à laquelle l'imagination de ces braves gens croit apercevoir la Dame Blanche à son balcon aérien, lui a fait donner par les Saint-Céryens l'appellation de l'Étoile du soir.

Au portail, le paysan souhaita ironiquement une bonne nuit à Valérien, et le laissa seul. L'intrépide voyageur suivit une allée sombre de cyprès et de buis, et arriva bientôt sur l'esplanade où le château est bâti.

Ce paysage est lugubre, surtout la nuit. Le vieux manoir a beaucoup de fenêtres sans vitres, des murailles lézardées, des portes qui se plaignent au vent sur leurs gonds. Les herbes sauvages croissent autour avec un luxe de végétation tumulaire ; le puits et les fontaines meurent d'hydrophobie ; le verger ne montre que des arbres stériles ; quelques pins, réunis en groupe, semblent s'associer pour exhaler des plaintes funèbres, en regardant du haut de leurs cimes les choses épouvantables qui se passent dans l'intérieur du château.

Valérien était si mortellement atteint du besoin de dormir, qu'il n'aurait pas eu la force d'avoir peur, même s'il eût été poltron. Des deux battants de la grande porte du château, un seul était encore ferme sur ses gonds, l'autre avait disparu, ce qui facilitait beaucoup l'accès des salles basses. Valérien franchit le seuil, traversa un large vestibule plein d'échos, et se laissant conduire par un rayon d'étoile, blanc comme la queue d'une robe de fée, il se trouva bientôt dans un salon, et heurta du pied un meuble, que sa main reconnut pour être un de ces larges divans jonchés de coussins, qu'on trouve chez toutes les résidences champêtres du Midi.

Il lui fut impossible d'aller plus loin, ou de chercher quelque chose de mieux; il s'assit d'abord, déposa ses pistolets à côté de lui, regarda par la fenêtre ouverte de funèbres saules qui pleuraient sur l'auge du puits, et s'étendant, avec une volupté de voyageur, sur le vieux édredon du vaste sopha, il se souhaita le bonsoir, et s'endormit.

Quelques heures après, Valérien, quoique profondément plongé dans son sommeil, entendit comme dans un rêve un bruit effrayant composé d'une foule de bruits, mais que dominait un murmure sourd qui faisait trembler la terre, comme le glas aigu du tam-tam s'élève sur les mugissements d'un orchestre désolé. Le sommeil lutta longtemps contre le réveil; mais le fracas devint si formidable, que les sept dormants eux-mêmes auraient bondi sur leur chevet cente-



L'ÉTOILE DU SOIR

naire. Valérien ouvrit donc les yeux, et se demanda ensuite, pendant quelques minutes, si son rêve horrible continuait.

Ce n'était pas un rêve ! Le château tremblait sur ses fondements ; des voix intermittentes alternaient des syllabes lamentables avec les échos de l'escalier ; un cri lugubre, pareil au *vox ingens* de Virgile, sortait par moments des entrailles du sol, comme la plainte d'un homme enterré vivant ; et on entendait un tumulte de ferrailles sourdes, comme si le démon eût appelé au sabbat toutes les chiourmes de l'enfer.

Ceci devient trop sérieux, pensa Valérien en secouant un léger frisson, après s'être assuré qu'il ne dormait plus.

Le voyageur arma ses pistolets, se leva sans faire le moindre bruit, marcha d'un pas de fantôme vers la porte du salon, et jeta un coup d'œil dans le vestibule. Il ne vit rien d'abord, mais ce qu'il entendait brisait ses oreilles, et donnait l'épouvante au cœur. Le grand escalier épuisait tous ses échos à répéter ce fracas horrible, et aux pâles clartés des étoiles, tamisées par les crevasses des murs, on voyait flotter une fine poussière, soulevée sans doute par les pieds des danseurs infernaux, comme a dit le grand poëte :

Et leurs pas ébranlant les voûtes colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

Toujours immobile sur le seuil, et toujours regardant avec des yeux effarés, Valérien distingua enfin quelque chose d'informe et de confus qui s'agitait à une petite ouverture très-haute, pratiquée sur la muraille du vestibule. Deux partis se présentèrent alors à son esprit troublé ; le premier lui conseillait de rentrer dans le salon, et de gagner les champs par la fenêtre basse, où flottaient les saules pleureurs ; le second parti était plus dangereux et plus noble : c'est celui-là qui fut embrassé. Un homme vraiment brave craint même de rougir de lui en l'absence de tout témoin.

Il examina donc, avec une attention minutieuse, le point lividement éclairé où s'agitait une chose mystérieuse, et, au moment où une subite irradiation d'étoile tomba et vint chasser les ombres, il aperçut distinctement, dans tout son relief, un bras couvert d'une manche de toile, dont la main s'agitait avec des convulsions perpétuelles. Valérien n'était qu'à dix pas de cette main, il aligna le canon d'un pistolet sur cette direction, posa le point de mire sur le bras infernal, et fit feu....

On entendit un cri perçant, et un énorme et dernier fracas qui semblait provenir d'une cascade de ferrailles, et de grappes de boulets d'airain.

Le vestibule devint silencieux, comme si tout l'enfer eût émigré en masse devant un coup de pistolet.

Cette brûlante expédition avait tout à fait éloigné le sommeil des paupières de Valérien : il s'assit sur le sopha oriental, rechargea son arme, et résolut d'attendre le jour, les yeux ouverts, en cas de nouvel événement.

La nuit s'écoula sans autre aventure. Aux premières lueurs de l'aube, Valérien examina les localités. Des gouttes de sang rougissaient la muraille sous la petite ouverture, et le plancher du vestibule était jonché d'un immense attirail métallique, tombé sans doute du bras que la balle avait frappé.

De réflexions en réflexions, Valérien arriva bientôt à une conjecture ingénieuse qui devait être une vérité. Il se rendit au village de Saint-Céry, et ne fut nullement étonné en apprenant que le barbier avait été appelé comme médecin chez maître Olivier, qui s'était blessé à la chasse. Indication prise du domicile de ce paysan, il se dirigea de ce côté. La petite propriété rurale de maître Olivier était limitrophe de la terre du château des Trois-Tours. Sans se faire annoncer, Valérien entra dans une salle basse enfumée, où se trouvaient le barbier médecin, et un homme assis sur une grande chaise de cuir : c'était maître Olivier.

— Eh! bonjour, mes amis! — dit Valérien d'un ton amical — je viens vous remercier et vous faire mes adieux.

Puis, il passa au ton de l'intérêt compatissant, et il dit :

— Qu'avez-vous, maître Olivier? Vous êtes bien pâle! Que vous est-il donc arrivé?

Le blessé balbutia quelques mots décousus, mais le barbier vint à son secours. — C'est un accident fort commun chez les chasseurs, dit-il; ce pauvre maître Olivier s'est blessé en chassant l'alouette, à la pointe du jour, et je suis venu le panser... Ça ne sera rien.

— Vous appelez ce métier la chasse aux alouettes! — dit le voyageur en riant avec ironie. — Eh bien! maître Olivier, ne chassez plus ainsi, croyez-moi; mon conseil est bon. Ne jouez plus aux revenants au château des Trois-Tours.

Le blessé poussa un long soupir, et tendant la main gauche par un geste suppliant: — Monsieur, dit-il, ne me perdez pas! je suis père de famille.

— Ils disent tous qu'ils sont pères de famille, quand ils ont fait un mauvais coup! s'écria Valérien; mais pourquoi vous amusez-vous donc comme un enfant à ces jeux dangereux?

— Oh! ce n'est pas un enfantillage! dit le barbier.

— Voyons, dit Valérien; je voudrais bien entendre la justification d'une pareille folie.

— Eh bien! vous allez l'entendre, monsieur; mais don-

nez-moi votre parole d'honneur que vous garderez ce secret, seulement jusqu'à l'an prochain.

— Volontiers, je vous la donne.

— Alors, poursuivit le barbier, je vous apprends que maître Olivier doit acquérir, à la dernière adjudication, la terre des Trois-Tours, qui sera vendue pour rien, c'est-à-dire pour très-peu de chose. Les deux propriétés sont voisines, et vous voyez que c'est une excellente affaire pour maître Olivier, qui n'est pas riche, et qui veut agrandir un peu son bien, sans faire tort et préjudice à personne, puisque les Trois-Tours appartiennent à la commune, et non pas à un chrétien. Vous comprenez tout maintenant.

— Oui, dit Valérien, je comprends tout ; c'est admirablement imaginé. Tant pis pour la commune et les imbéciles ! Soignez-vous, maître Olivier. Devenez propriétaire, et je vous promets deux choses ; de tenir ma parole, et de vous faire une visite quand vous serez châtelain, et que vous ne serez plus revenant.

Valérien serra la main du fantôme, et sortit pour continuer son voyage pédestre dans le département du Var.

Maître Olivier est enfin propriétaire du château des Trois-Tours, qu'il a très-mal payé. Par intervalle, il s'amuse encore pour maintenir la mauvaise réputation du lieu à ferrailler

dans le vestibule. Il passe pour un esprit fort, et le conseil municipal de Saint-Céry lui a fait obtenir du ministre une médaille d'honneur.

Ce récit terminé, madame de Saverny croisa les bras sur son sein, et dit : — Voilà une histoire qui tue sur place tous les revenants et tous les morts ! Est-ce ainsi, monsieur Octave, que vous soutiendrez vos théories sur les apparitions ?

— Madame — dit Octave avec sa gravité et son sérieux comique — tout cela ne prouve qu'une chose, le prosaïsme de notre époque. Ces êtres merveilleux et si effrayants ne peuvent vivre que dans les siècles poétiques ; ils ont donné momentanément leur démission, et ils attendent. Ce sont d'odieuses contrefaçons qui remplissent l'intérim. Passons ensuite à la seule Dame noire qui puisse servir de pendant à une Dame blanche. Préparez-vous à frémir. Il ne s'agit point ici d'escamoter un dénoûment et de provoquer le rire après l'effroi. Que chacun prenne des poses solides et s'incruste sur son fauteuil. Mon récit aurait la puissance de déraciner un arbuste, si un arbuste avait des oreilles, comme au temps d'Orphée et de Linus.



LA DAME NOIRE.

LA DAME NOIRE.



Justus Cleveland, à ce que raconte un chroniqueur américain, était un jeune étudiant de Dresde par sa profession, et par son âme un héros d'Auguste Lafontaine ; c'est-à-dire un héros blond, frais, rose, vigoureux, mais tellement accablé de santé, de force, de bonheur, qu'il s'était réfugié dans la mélancolie pour y déposer tout ce luxe d'existence intolérable à vingt ans.

Justus se mit en devoir d'être amoureux ; une bonne passion, se dit-il, va me maigrir à vue d'œil, et c'est alors seulement que j'aurai l'honneur de ressembler à ceux de mon sexe. Il fallait faire un choix parmi les jeunes filles de Dresde. Là était l'embarras. Le jeune homme, avant d'abaisser son regard sur les beautés matérielles et terrestres, s'était créé une femme idéale, un type céleste, qu'il ne rencontrait jamais sur ses pas. Dresde ne possédait rien en ce genre ; il fallut donc se décider à chercher ailleurs.

Un jour, Cleveland entendit dans un salon un voyageur qui faisait, avec un enthousiasme impoli, l'éloge des femmes parisiennes. Il regarda cet incident comme chose heureuse, et après avoir réglé ses affaires, il quitta sa ville de Dresde, où son amante idéale était introuvable, et se dirigea sur Paris.

C'était vers le milieu de l'année 1793, au plus fort de la terreur.

Justus ne daigna pas observer le drame formidable qui se jouait en ce moment sur le pavé révolutionnaire; il ne venait pas voir des Français, il ne cherchait que des Parisiennes, tout le reste ne le regardait pas.

La beauté rêvée, le type idéal ne se montraient pas : il voyait çà et là aux fêtes républicaines quelques visages charmants, mais jamais la réalité bourgeoise ne lui rendait son rêve d'amour.

Une nuit, il marchait tête basse, à travers des quartiers sombres, pour regagner la petite rue des Mathurins-Saint-Jacques, où il demeurait, il vit sur une grande place l'échafaud dressé, comme si une exécution capitale allait avoir lieu. Cependant le bois homicide ne fonctionnait pas; il était là comme un moissonneur fatigué du travail du jour, et endormi sur le sillon.

La place funèbre était déserte, un réverbère lui donnait une clarté sinistre, qui la rendait plus sombre encore. Le ciel se couvrait des nuages des ouragans, et ne laissait distinguer qu'une étoile, triste comme un diamant noir.

Justus s'arrêta au pied de l'échafaud révolutionnaire, et le considéra longtemps ; les réflexions que cet horrible spectacle faisait naître en lui, ne doivent pas être mentionnées dans cette histoire ; à force de regarder il crut d'abord voir, puis il vit réellement une femme habillée comme une veuve, et agenouillée sur le plancher de l'échafaud, dans l'attitude de la prière. C'était trop respectable pour ne pas être respecté. Justus ne regarda plus l'échafaud, il regarda la femme, et ses yeux ne s'en détachèrent plus.

Une heure s'étant écoulée, Justus s'alarma de l'immobilité de cette femme, qui ressemblait ainsi à une statue sépulcrale, et non à un être vivant. N'écoutant que la voix de l'humanité, il monta les degrés de l'échafaud, et le bruit de ses pieds n'ayant pas distrait la femme de sa prière, il acheva de se convaincre qu'elle était évanouie, et sa main toucha légèrement la mantille de soie noire qui couvrait ses épaules.

La femme fit un mouvement léger, leva sa tête, et regarda Cleveland. Au même instant une traînée phosphores-

cente d'étoiles éclaira le visage de l'inconnue... Justus poussa un cri et chancela sur ses pieds.

Ce type idéal, ce visage rêvé, cette forme insaisissable, qu'il poursuivait depuis si longtemps à travers les hameaux et les villes, il venait enfin de les découvrir, et en quel endroit ! et en quelle situation !

— Madame, dit-il d'une voix tremblante, nous sommes au milieu de la nuit, des ténèbres et du deuil ; je vous offre mon bras et mon courage pour vous ramener chez vous.

L'inconnue se leva lentement, et accepta le bras offert.

Le jeune homme tremblait de joie et d'amour en descendant les marches de l'échafaud ; quand il toucha le pavé, il demanda par un signe quelle était la direction dans laquelle il fallait marcher. La femme noire fit un geste d'indifférence, et ne répondit pas.

Peut-être ce n'est pas une Parisienne, pensa Justus, et elle n'a point de domicile dans cette capitale. C'est une malheureuse jeune veuve qu'une horrible exécution a probablement amenée à Paris.

Plein de cette idée, Justus lui dit : J'ai dans le voisinage, madame, une modeste chambre d'étudiant, je vous offre cet asile indigne de vous ; je vais vous y conduire, et je

passerai, moi, la fin de cette nuit sur l'escalier, où je veillerai sur votre sommeil.

La dame noire inclina la tête en signe d'adhésion.

Cleveland ressentit un mouvement électrique de joie qui brûla en même temps les racines de ses pieds et de ses cheveux.

Ils s'acheminèrent tous deux vers le sombre carrefour des Mathurins-Saint-Jacques, et lorsque Justus découvrit sa vieille maison, elle lui sembla plus belle que la colonnade du Louvre : l'amour est un architecte qui change les masures en palais.

Justus ouvrit sa porte d'une main convulsive, monta l'escalier en précédant l'étrangère mystérieuse, et après l'avoir introduite dans sa chambre de garçon, il la salua respectueusement, et sortit pour passer la nuit sur les marches extérieures, comme saint Alexis qui dormait dans la cage d'un escalier.

L'insomnie dévora cette nuit. Aux premières lueurs de l'aube, Justus se mit en devoir de chercher un logement plus conforme à sa nouvelle position. Il loua un premier étage rue Mazarine, n° 14, abandonné tout meublé par un émigrant, et quand l'heure lui parut convenable, il remonta l'escalier de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, et heurta

doucement à la porte de sa chambre avec le plus timide des doigts.

Il prêta l'oreille, et n'entendit rien.

Un second coup fut donné, plus fort que le premier, puis un troisième plus fort que le second ; même silence.

Il attendit.

Aucun bruit ne se faisait dans l'intérieur de la chambre ; elle était muette comme un tombeau.

Onze heures sonnèrent à Saint-Séverin.

Justus prononça le mot de Madame ! d'une voix polie, mais accentuée très-fortement.

Toujours rien ; pas même un écho !

Il n'était pas plus avancé à midi.

Ce silence obstiné commençait à devenir alarmant ; car un rapide et pudique coup d'œil donné à la serrure attestait que la clef fermait la porte en dedans.

Oh ! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, ouvrez, ouvrez, madame ! Un plus long silence trouble mes esprits, et va me conduire malgré moi à l'effraction.

Même résultat.

Cette porte d'étudiant était mal assujettie sur ses gonds ; elle céda au premier coup.

Justus se précipita vers l'alcôve.

La femme noire était couchée sur le lit, la tête tournée vers la ruelle, et le souffle du sommeil ne se faisait point entendre : Justus tout frissonnant s'approcha plus près d'elle, examina son visage... plus de doute, elle était morte !

Cleveland prit la pose de Marcus Sextus devant le cadavre de sa fille : l'immobilité et le silence du désespoir.

Trouver la femme si longtemps rêvée et la perdre presque au même instant, il n'y avait pas de paroles pour exprimer une douleur inventée par l'enfer pour un seul homme.

Cependant, comme le caractère germanique ne perd jamais ses droits, même dans un malheur suprême, Justus comprit qu'il ne pouvait pas garder éternellement son attitude, et que son titre d'étranger lui imposait l'obligation d'aller exposer au magistrat spécial cette horrible aventure, afin de ne pas être compromis plus tard comme assassin.

Il se rendit donc chez un officier de justice, et fit son rapport avec tant de larmes et de sanglots qu'aucun soupçon ne pouvait tomber sur lui.

Le magistrat, suivi de quelques agents subalternes, se dirigea vers la maison de Justus, qui marchait en avant.

Rien n'était changé dans la chambre funèbre. La jeune femme avait la raideur du cadavre; il était impossible d'admettre un évanouissement comme simulacre de consolation.

L'officier examina le cadavre avec attention, et, se tournant vers Justus, il lui dit : Je reconnais parfaitement cette femme, elle a été exécutée hier...

— Mais c'est horrible, ce que vous racontez là! interrompit la comtesse de Saverny en fermant avec sa jolie main la bouche du narrateur. Avec quelle gravité d'historien véridique il nous débite ces atrocités inouïes!

— Madame — dit Octave en dégageant à regret sa bouche d'une étreinte charmante — je n'irai pas plus loin, puisque mon histoire vous déplaît; passons à l'*étoile des satellites*.

— Comment, vous nous privez du dénoûment de la dame noire? s'écria le cercle de Saverny.

— C'est que, dit Octave, tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent de la dame noire est une idylle, une pastorale auprès de l'atrocité du dénoûment.

— Ah! dit la comtesse, vous avez un dénoûment plus affreux que tout ce que vous avez dit?

— Incomparablement plus affreux, madame ... voyez si vous êtes bien aise de l'entendre?

— Je propose de mettre l'audition du dénoûment aux voix, dit l'amiral.

— C'est constitutionnel, remarqua M. de Saverny; adopté!

— Adopté! chanta le cercle.

— Je n'adopte pas, moi, dit la comtesse.

— Madame, dit Octave, nous vivons sous l'empire des majorités. Si le suffrage universel de votre cercle vote l'audition de mon dénoûment, je dois me soumettre même au malheur de vous contrarier.

— Aux voix! aux voix! cria le chœur.

Les voix recueillies, le dénoûment fut voté à l'unanimité, même par la comtesse, ce qui excita une hilarité générale très-parlementaire.

— Ah! vous croyez, dit Octave, que je vais conter des histoires de revenants à l'usage des nourrices ou d'Anne Radcliff! je veux vous faire frémir sérieusement... Mais quelque atrocité que vous puissiez entendre, écoutez-moi, je vous prie, jusqu'à la fin, sans murmurer.

Un oui général répondit.

— C'est bien, continua Octave, je vais arriver au dénoûment... Écoutez-moi en silence.

— Nous vous écoutons, dit la comtesse; tous vos préambules énervent l'auditoire. C'est intolérable!

— Madame, je fais mon métier, poursuivit Octave... Nous sommes dans la chambre de Justus Cleveland... le magistrat a parfaitement reconnu la jeune femme... Oui, affirme-t-il, c'est une victime immolée hier sous nos yeux; j'ai fait moi-même le procès-verbal de l'exécution.

En même temps il découvrit le cou du cadavre et montra du doigt un collier noir très-serré que portait la jeune femme. En voulez-vous la preuve? dit-il, regardez.

Le magistrat détacha le collier noir et la tête du cadavre roula sur le lit...

— Oh! ceci passe les bornes, s'écria la comtesse en interrompant avec vivacité; on ne se moque pas ainsi d'un auditoire.

— Madame, dit Octave, vous violez nos conditions; prenez garde!

— Eh! qui ne les violerait pas, monsieur, en écoutant de pareilles horreurs!

— Attendez donc la fin, madame...

— Comment! il y a encore une autre fin que celle-là!

— Sans doute, madame.

— Quelque chose de plus fort?

— Oui, madame.

— C'est impossible, monsieur!

— Madame, vous allez voir.

— Voyons.

— Je poursuis, dit Octave... Justus Cleveland se leva et dit : Je jure de passer ma vie dans cette chambre funèbre et de ne jamais en sortir. — Vous en êtes le maître, dit le magistrat, pourvu que vous payiez le loyer. — C'est mon affaire, dit Justus. Il congédia les hommes de police, ferma la porte, entassa derrière tous les meubles comme pour soutenir un siége, ferma les deux fenêtres hermétiquement et s'assit à côté du lit.

Il passa ainsi trois mois dans la douleur et la retraite, et...

Une nouvelle explosion de la comtesse coupa la phrase du narrateur.

— Vraiment! monsieur! dit-elle; vous abusez de la crédulité des gens! Votre jeune héros a déjà passé trois mois dans une petite chambre barricadée?

— Sans doute, madame; je raconte une histoire, et il m'est impossible de m'écarter de la vérité pour plaire aux esprits forts.

Permettez-moi donc de continuer ma narration. Pendant son effroyable tête-à-tête, Justus Cleveland ne veillait ni ne dormait, il se trouvait dans un état de somnolence indescriptible, et sous l'influence d'un épouvantable cauchemar qui lui représentait la fatalité. Sa vision se traduisait à ses yeux par une furie aérienne, se détachant sur une immense étoile de feu et de sang, et laissant échapper de ses mains les traits qui doivent conduire au malheur ceux qu'ils atteignent, et sans cesse il répétait : Voyez-la ! voyez-la ! c'est ma mauvaise étoile !

— De grâce, monsieur Octave, n'achevez pas cette histoire, elle est si horrible qu'elle devient incroyable, et je ne consentirai à en écouter la fin que lorsque vous m'aurez dit qui vous l'a racontée, et comment on vous en a garanti l'authenticité.

— Ma réponse est facile, madame; je tiens ce récit de M. Irwing.

— Beau témoignage ! Et qui l'a raconté à M. Irwing ?

— Un homme digne de foi, madame; c'est Justus Cleveland lui-même, qui a raconté cette histoire dans une chambre du château des Trois-Tours.



LA MAUVAISE ÉTOILE

— Et quel est cet étrange château ?

— Mon Dieu, cet étrange château est celui que maître Olivier de Saint-Céry acheta pour presque rien à l'aide de sa ruse fantastique, et qui est devenu la maison des fous du département du Var : Justus en était locataire.

— Justus était fou ?

— Oui, madame, fou de naissance, et il racontait des histoires comme celle-là aux visiteurs de la maison.

Un murmure de satisfaction courut dans la société de Saverny, et la comtesse riant aux éclats, serra la main d'Octave de Nizier.

— Je suis enchantée, dit-elle, de la fin de cette histoire, car il m'eût été impossible de dormir ; voilà précisément l'heure de la séparation. A demain soir, mes amis.

Chacun se retira, le cœur léger, et comme délivré d'un horrible cauchemar avant le sommeil.

La nuit suivante, le cercle était réuni, selon son usage, et prêtait une grande attention à un récit maritime de l'amiral et à une dissertation sur la boussole et l'aiguille aimantée.

— Voilà un mystère, disait la comtesse, que je ne comprendrai jamais.

— Parbleu! c'est un mystère! disait l'amiral.

— Ce n'est pas une raison, monsieur. Il y a des mystères qui se laissent comprendre ; mais une aiguille qui se tourne sans cesse vers le nord, sous prétexte qu'elle a de l'aimant au bout!

— Mais, madame, puisque cela est, cela doit être.

— Vous disiez donc, amiral, qu'il y a une étoile au pôle nord du ciel qui sert de guide aux marins?

— Oui, madame; et on la nomme justement l'*étoile du marin* à cause de cela... Elle est là; regardez, madame, dans ce coin du ciel...

— Et elle est toujours là?

— Toujours. Les autres étoiles, dans le mouvement de la sphère céleste, montent et descendent; mais l'étoile du marin ne varie pas dans sa position. J'ai entendu chanter en rade de Toulon, par un mousse qui avait été enfant de chœur, une chanson adressée à cette étoile, et dont je me souviens encore...

— Oh! vous allez nous la chanter! dit la comtesse.

— Y songez-vous, madame! Un amiral chanter une chanson comme un ténor d'opéra-comique! Et que dirait le conseil de l'amirauté que je préside?

— Eh bien ! le conseil de l'amirauté ne vous défend pas de la réciter, n'est-ce pas ?

—Non, madame.

— Récitez-nous-la donc, mon cher amiral.

— Je veux bien.

Et l'amiral récita la chanson du marin que voici :

L'Étoile du Marin.

PAROLES DE MÉRY.

Le ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit ;
Seul fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit ;

Sa lueur blanchit la voile,
    Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
    Du marin.

Sa douce clarté console
Le marinier qui s'endort;
C'est la divine boussole
Qui doit le conduire au port.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est un flambeau tutélaire,
Dieu l'a placé de sa main;
C'est le phare qu'il éclaire
Dans les ombres du chemin.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est la Madone qu'implore
Le pêcheur au désespoir,
Et qui toujours à l'aurore
A sa sœur l'a fait revoir.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

Cette petite poésie récitée, madame de Saverny en demanda une copie, pour la confier à un maëstro de ses parents, dont nous donnons ici la composition.



L'ÉTOILE DU MARIN

MUSIQUE DE M. EMMANUEL BRICE.

Moderato.

CHANT.

PIANO.

p

Le ciel est noir, La mer gron - - de. Les dangers sont grands la nuit, Les dan -

— gers sont grands la nuit,

M. G.

M. G.

P espressivo

Seul fa - nal le - vé sur l'on - de,

U - ne seule é - toi - le luit, Seul fa - nal le - vé sur

espressione

l'on - de U - ne seule é - toi — — le luit.

1er COUPLET. *F*

Sa lu-eur blanchit la voi — — le, Ray-on se-rein, ray-on d'es- — poir: — — C'est l'é-toi - le du ma-rin, C'est l'é — - toi-le, l'é-toi-le du ma-rin.

F

suivez le chant

P

espressione

1er COUPLET.

Sa

FIN.

PP

dou - ce clar-té con - - so - - - - le Le ma-ri-nier qui s'en-

- dort. C'est la di-vi-ne bous - so - - - le qui

doit le conduire au port. Sa lueur blanchit la, etc.

F

Moderato.

Le ciel est noir, la mer gron-de,

Les dan-gers sont grands la nuit, Les dangers sont grands la nuit.

Seul fa-nal le-vé sur l'onde, U-ne seule é - toi-le luit, Seul fa-nal le-vé sur

REFRAIN. *F*

l'on-de, U ne seule é - toi - le luit. Sa lu-eur blanchit la

voi - le, Ray- on se- rein, rayon d'es-poir, C'est l'é-toi - le du ma -

3 FIN.

- rin, C'est l'é - toi - le, l'é - toi-le du ma - rin.

1er COUPLET.

Sa dou - ce clar - té con - so - - - le Le

ma - ri - nier qui s'en - dort; C'est la di - vi - ne bous - so - - - le Qui

doit le con-duire au port. Sa lu - eur blan-chit la, etc

2e COUPLET.

C'est un flam-beau tu - té - lai - - - re, Dieu

l'a pla-cé de sa main; C'est le pha-re qui l'é - clai - re Dans les

om - bres du che - min. Sa lu - eur blan-chit le, etc.

3e COUPLET.

C'est la ma - do - ne qu'im - plo - - - re,

Le pê- cheur au dés - es- poir; Et qui toujours à l'au - ro - re A sa

sœur la fait re - voir. Sa lu - eur blan-chit la, etc.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

— Madame, dit Octave, les étoiles ne doivent pas nous faire oublier les planètes. Quant à moi, je vous avoue mon faible, une planète avec ses satellites a toutes mes affections; je la préfère à Sirius, à l'*épi de la Vierge*, à Ibis; une planète est humaine; c'est notre voisine, notre amie, notre sœur; tandis qu'une étoile reléguée dans l'infini n'a pas l'air de s'occuper de nous, et ne nous éclaire même pas. Les influences d'une planète sont toutes-puissantes aussi; nous agissons souvent, à notre insu, par sa volonté supérieure, ainsi que l'atteste l'histoire que je vous ai promise, et que j'intitule : *La planète et ses satellites.*

— Ceci au moins promet d'être plus gai que les aventures de Justus, dit la comtesse.

— Vous jugerez, madame.

Et Octave commença le nouveau récit.



LA

PLANÈTE ET SES SATELLITES.

LA PLANÈTE ET SES SATELLITES.



En général, les veuves sont jeunes et charmantes ; c'est dans l'ordre. — Vous allez déjà m'interrompre, madame de Saverny ?

— Certainement, je vous interromps, monsieur ! Quel étrange début sur les veuves nous faites-vous là ?

— Hier, madame, vous avez censuré mon dénoûment ; aujourd'hui vous censurez mon début. Je suis un narrateur bien malheureux par les extrémités.

— Expliquez-nous donc, monsieur, votre théorie sur les veuves, et ne posez pas en principe, comme chose incontestable et admise à l'état d'article de foi, que les veuves sont toutes jeunes et charmantes.

— Madame, si elles n'étaient ni jeunes, ni charmantes, elles ne seraient pas veuves ; voilà tout ce que je puis dire

aujourd'hui, en attendant un commentaire révélateur... Au reste, cette théorie n'a rien à démêler avec mon histoire. Donc je poursuis... Madame Gertrude Desbuissons était donc veuve...

— C'est-à-dire, jeune et charmante, interrompit la comtesse.

— Incontestablement, madame... Notre veuve habitait son château dans Seine-et-Marne, où elle s'efforçait d'arriver à la consolation du veuvage par l'ennui domestique. Cette vie lui parut bientôt intolérable. Madame Desbuissons se consola, mais elle s'ennuyait toujours.

Un matin de novembre, vers les dix heures, deux paysans vinrent lui demander la permission de déposer dans l'orangerie du château le corps d'un jeune homme qui venait de se noyer dans l'étang.

Une émotion est toujours la bienvenue dans un château. — Comment! s'écria-t-elle, on choisit mon étang pour s'y noyer ! J'irai me plaindre à monsieur le maire !

Cependant, elle accorda la permission.

Une heure après, elle sonna; la femme de chambre, Virginie, arriva en toute hâte, et donna quelques renseignements à sa maîtresse. Le noyé était mal noyé ; on lui prodiguait des soins; il n'y avait rien de désespéré dans son état.

— Mais pourquoi ce jeune homme a-t-il choisi ma pièce d'eau pour se noyer si gauchement? demanda madame Desbuissons. — C'est ce que je lui demanderai quand il se portera bien, répondit Virginie en sortant.

Au fond, la charmante veuve était ravie de cette distraction. Elle était seule dans un château immense et désert; elle connaissait le penchant de trois douairières, ses voisines, vers la médisance, et fuyait le monde, et s'en laissait fuir pour conserver une bonne réputation de veuvage, en attendant mieux.

La campagne de Seine-et-Marne est très-médisante en été.

— Il n'y a que lui pour faire ces réflexions, dit la comtesse.

— Je constate un fait topographique et moral, poursuivit Octave; que deviendrait l'histoire, sans la réflexion philosophique? Poursuivons.

Le jeune homme noyé reprit ses sens, changea de linge avec le fermier, remercia froidement ses sauveurs comme un homme qui n'aurait pas voulu être sauvé, et prit le chemin de la grille du parc.

Comme il sortait, un domestique vint le prier de se rendre au château.

Il hésita un instant, en regardant ses habits de fermier,

puis il fit une pantomime qui signifiait que m'importe ! et il se laissa conduire chez madame Desbuissons.

— Monsieur, lui dit la jeune femme avec ce ton leste qu'inspirent la richesse et le veuvage, je me félicite avant tout de vous voir hors de danger, mais je voudrais savoir pourquoi vous avez donné la préférence à mon étang sur tant d'autres pièces d'eau ou rivières qui abondent dans ce pays.

— Madame, dit l'ex-noyé, j'ai pris le premier étang qui m'est tombé sous le pied. J'avais besoin de mourir.

— A votre âge !.. Vous avez donc éprouvé un bien grand malheur ?

— Non, madame. Un malheur nous attache à la vie, nous intéresse ; on croit toujours que le bonheur est au bout, et on vit de cette manière cent ans, avec émotion. Mon suicide avait un motif bien simple : je m'ennuyais.

— Mais probablement, monsieur, vous vous ennuierez encore demain, après-demain, et alors...

— C'est inévitable, madame, et alors je recommencerai.

— Dans mon étang ?

— Ou dans un autre, cela m'est bien égal.

Le jeune homme avait encore sur sa figure la pâleur de

la mort, et quoiqu'il fût habillé en fermier d'opéra-comique, il conservait encore des avantages de jeunesse fort remarquables, même pour une veuve qui craint les douairières de son département.

— Vraiment, monsieur, dit la veuve d'une voix légèrement émue, vous me forcez à prendre souci de vous. La religion et ma conscience me défendent de vous abandonner. Ainsi, vous allez me jurer de me rendre une visite tous les jours, jusqu'à votre complète guérison.

Madame Desbuissons avait cet attrait fascinateur qui accompagne toutes les veuves ; elle passait à l'état de Circé châtelaine en faisant cette gracieuse invitation. Le jeune homme la regarda ; une joie inconnue s'empara de lui, il balbutia quelques paroles, et promit enfin de faire ce qu'on lui demandait.

— Je me nomme Vincent Dorvigny, dit-il ; je suis orphelin ; j'ai onze mille livres de rente, et ma maison de campagne est à dix minutes de votre château.

— Comment, monsieur ! dit madame Desbuissons, vous avez entre autres avantages onze mille livres de rente, et la vie vous est à charge ?

— Le chiffre de ma fortune, dit Dorvigny, était même pour quelque chose dans mon incurable ennui. Ces onze mille francs, qui ne s'accordent pas avec les douze mois de

l'année, irritent continuellement mon système nerveux... Cependant, madame, puisque vous avez l'obligeance providentielle de me donner quelque intérêt, je vais m'efforcer de relever ma vie, et de la porter avec courage comme un fardeau que j'avais déposé là ce matin.

Après quelques paroles de politesse échangées, Vincent Dorvigny prit congé de la veuve, qui l'accompagna jusqu'au perron.

Le lendemain, le jeune homme vint rendre au fermier les habits d'emprunt, et fit sa seconde visite à madame Desbuissons. L'entretien fut assez gai pour une veuve de quatorze mois et un noyé de la veille. On se quitta, en se promettant de se revoir.

Les visites se succédèrent ainsi, toujours à l'heure respectable du *Lunch*, comme disent les Anglais.

Un jour, Virginie, la femme de chambre, entra chez sa maîtresse avec un visage irrité, qui semblait porter l'empreinte d'une vive et récente discussion. Rien n'échappe aux femmes, surtout quand elles sont veuves. — Virginie, dit madame Desbuissons, vous avez du chagrin, votre figure a un coin très-noir.

— Madame, je n'ai pas de chagrin, répondit la caméristé, j'ai de la colère... et contre les trois sœurs Villaumet, ces vieilles parques de la Vallée-au-Thym.

— Et que vous ont fait ces vieilles parques?

— A moi, rien... Elles ont parlé.

— Que voulez-vous que fassent trois vieilles femmes dans la Vallée-au-Thym?

— Qu'elles fassent ce qu'elles voudront, mais qu'elles respectent le prochain!

— De quel prochain ont-elles parlé?

— Mais de vous, madame.

— Et qu'ont-elles dit de moi?

— Des horreurs! ce que disent de toutes les femmes jeunes celles qui ne le sont plus.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui nous délivrera des voisines! Je suis persuadée, Virginie, qu'elles ont parlé des visites de M. Dorvigny?

— Précisément, madame, et elles ont interprété ces visites à leur manière.

— Il est impossible de vivre à sa fantaisie en ce monde!

— Non, madame; il faut vivre selon la fantaisie des autres.

— Si les autres s'ennuient?..

— Il faut s'ennuyer.

— Virginie, après tout, on doit faire quelques concessions au monde, ou entrer dans un couvent... Au fond, ces visites de M. Dorvigny, quoique très-innocentes, n'ont pas l'air de l'être... Le monde, à tout prendre, n'est pas exigeant; il se contente des apparences. Commettez toutes sortes de crimes, mais cachez-les bien, le monde vous donnera un prix de vertu... Si Messaline ne s'était pas affichée publiquement, on l'aurait couronnée rosière... C'est moi qui ai tort; le monde a raison; les trois parques sont dans leur droit. Je me réformerai.

— Vous me faites trembler, madame!

— Ne tremble pas, Virginie... Mon plan de conduite est fort simple, et n'a rien d'alarmant. Tu verras... J'ai voulu faire une bonne action, tu le sais... J'ai voulu sauver la vie à un jeune fou... Voilà la récompense!.. Dans ce monde si mal fait, la vertu qu'on étale en public est plus nuisible à la réputation que le vice qui se commet dans l'ombre... Écoute, Virginie, tu connais M. Baralier...

— Notre voisin, M. Baralier? Je le connais beaucoup.

— Je veux me servir de lui pour moraliser, aux yeux du monde, les visites de M. Dorvigny. M. Baralier doit s'ennuyer beaucoup; je lui ferai prendre l'habitude de venir chez moi aux heures de M. Dorvigny. Ils sortiront ensemble

au grand jour, et le monde des espions sera peut-être content.

— C'est une bonne idée, madame!

— M. Baralier a passé la cinquantaine ; il a des cheveux gris ; il est un peu bête ; il est conseiller municipal ; il cultive les vers à soie ; il se donne les airs d'être fort érudit en horticulture; il est sous-lieutenant de la garde nationale. M. Baralier jouit donc de l'estime et du respect de ses concitoyens, comme disent les journaux. C'est le satellite qu'il me faut... Je lui écrirai un petit billet... Non, je n'écrirai pas... Toi, Virginie, tu passeras chez lui, et tu lui diras que je voudrais bien demander un conseil à son expérience agricole, demain à deux heures... Je prendrai le premier prétexte venu : je lui soumettrai un plan de magnanerie ; nous parlerons vers à soie. C'est un sujet inépuisable. Une fois ce genre d'entretien commencé, il ne finit plus. Nous renverrons toujours la discussion au lendemain.

— Ah! j'espère, madame, que cette fois les trois douairières ne trouveront plus à mordre. Je vais de ce pas chez M. Baralier.

Tout réussit d'abord au gré de madame Desbuissons. M. Baralier rendit sa première visite en uniforme, et il montra même un empressement qui réjouit la jeune veuve, et fit bien

augurer de ses assiduités quotidiennes, si nécessaires au repos domestique de madame Desbuissons.

Malheureusement M. Baralier avait été ce qu'on appelle un bel homme, et très-loué à cause de cet avantage, par sa mère et ses sœurs, depuis quinze ans jusqu'à trente-cinq. Il ne tarda donc pas à soupçonner quelque mystère dans l'invitation agricole de la veuve sa voisine. Sa toilette se ressentit de cette idée d'amour-propre ; il se présentait toujours au château en habit de ville, et lançait à madame Desbuissons des regards de sous-lieutenant et des madrigaux de conseiller municipal. Puis, au moindre prétexte, MM. Dorvigny et Baralier engageaient une discussion, hérissée d'épigrammes lourdes, et ne descendaient jamais le perron qu'avec des airs de matamores, partant pour s'exterminer en champ clos.

Madame Desbuissons s'alarma des dispositions hostiles des deux habitués de son château. Tant que ces deux hommes viendront seuls ici, se dit-elle, je verrai les mêmes choses, ce qui est fort inquiétant. Il est impossible de les congédier, sans s'exposer à des scènes dramatiques, au-dessus de la force de mes nerfs. Je n'ai plus qu'une ressource, celle de trouver un troisième satellite, qui sera le modérateur des deux autres, et se placera au milieu, comme un président entre les deux côtés d'une assemblée législative.

Elle réfléchit longtemps avant de faire un choix, et s'arrêta enfin sur son jeune cousin, Hippolyte Vernac, qui avait remporté le prix de grec et de mathématiques au collége Charlemagne, et qui, malgré ses vingt-deux ans, était un modèle de gravité, de sagesse et de vertu.

Hippolyte était chasseur à cause de son nom classique, et sur l'invitation de sa cousine, il quitta Paris pour ravager les vallons et les bois, avec une meute de chiens aboyeurs.

Ce cousin était d'une laideur remarquable, même chez un homme. L'étude du grec et des mathématiques avaient sculpté une foule d'angles aigus sur sa figure, et son profil était aiguisé comme le tranchant d'une hache de sapeur.

Malgré ses désavantages, Hippolyte se présentait hardiment aux femmes, et traitait les hommes du haut de sa science. Après quelques jours de chasse, il s'aperçut des attraits de sa cousine, et abandonna ses chiens. Admis aux entretiens du *lunch*, il affecta le plus profond mépris pour Dorvigny et Baralier, et les réduisit même au silence en se servant du monologue perpétuel.

Les deux anciens habitués déposèrent leurs plaintes aux pieds de la veuve, qui leur dit : Ne faites pas attention au petit cousin, c'est un enfant. — Un enfant! un enfant! dit Baralier; à son âge j'avais déjà eu deux affaires d'honneur,

et, en ma qualité d'officier, je ne pourrai pas supporter deux fois son insolence d'aujourd'hui.

A ces mots, Baralier roula deux yeux châtains sous ses larges paupières mortes, et cambra fièrement son torse de marguillier villageois.

Dès ce moment, Baralier et Dorvigny formèrent une sainte alliance contre le cousin.

Un jour, Hippolyte, allant en chasse pour la dernière fois, entendit un coup de fusil, et vit tomber une pièce de gibier dans son parc. Un chien étranger allait franchir le mur, mais il s'arrêta sur la corniche, en découvrant une meute ennemie qui le regardait de travers.

Au même instant, un jeune homme parut derrière la grille du parc, et saluant Hippolyte : —Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit-il, j'ai tiré le faisan chez moi, mais il est tombé chez vous. Faites-moi donc la grâce de l'accepter.

Hippolyte regarda le chasseur, et lui voyant une figure expressive, un habit de campagne très-élégant, et un ruban rouge à la boutonnière, il le salua avec respect, ouvrit la grille du parc, et lui tendit la main. Les chiens rivaux imitèrent tout de suite leurs maîtres, et se mirent à causer entre eux amicalement.

Le chasseur se fit bientôt connaître : c'était Achille Var-

rains, capitaine au 3ᵉ régiment des chasseurs d'Afrique, en congé. Il avait trente ans et quatre blessures; son regard était vif, son geste brusque, sa parole brève, son pas décidé.

Hippolyte, à cause de son prix de grec, aimait beaucoup les militaires; il s'improvisa tout de suite un ami dans le capitaine Achille Varrains, et lui proposa de le présenter à sa cousine, madame Desbuissons.

Achille regarda tous les angles qui composaient la figure d'Hippolyte, et craignant que la cousine ne fût sculptée comme le cousin, il hésita un peu avant d'accepter l'offre; puis, redoutant encore plus de commettre une impolitesse, il se laissa entraîner au château.

La belle veuve fut d'abord un peu surprise de ce nouveau visiteur que la Providence, habillée en cousin, lui envoyait, mais elle fit un fort bon accueil à l'officier africain.

Le cousin, lauréat du collége Charlemagne, était fier de présenter un guerrier à sa cousine. Il se comparait à Patrocle conduisant Achille devant Briséis.

L'officier fut charmant comme un mousquetaire de Dumas; il parla de tout dans un quart d'heure de visite; il loua son colonel, critiqua son général, peignit l'Afrique, blâma le ministre, fonda une colonie, exalta la chasse, célébra les

femmes, les chevaux, les vins de France, les chemins de fer, les chiens de race, les carabines Devismes, les poésies d'Hugo, les opéras de Rossini, les courses de taureaux ; il épuisa l'Europe, l'Afrique et Paris, plus grand à lui seul que tout l'univers. La parole vive du jeune militaire exila l'ennui du château pour un an au moins. Le cousin était de plus en plus fier ; madame Desbuissons rayonnait comme une étoile fixe, et prenait toutes les poses favorables à sa beauté.

Sur ces entrefaites, Dorvigny et Baralier arrivèrent, et firent en duo une mine d'amoureux contrariés, en voyant ce nouveau personnage, dont la moustache noire, le teint brun et le ruban rouge annonçaient la redoutable profession.

Achille se leva, comme on fait dans les loges de théâtre, en Italie, à l'arrivée d'un visiteur, et prit congé de madame Desbuissons.

— Monsieur, lui dit-elle avec cette grâce qui retient, j'espère que vous n'oublierez pas, en bon voisin, la grille de mon parc.

Dorvigny et Baralier hurlèrent intérieurement.

Le militaire africain s'inclina, et sortit en faisant retentir les dalles du vestibule d'un fracas d'éperons qui déchirait l'épiderme des deux doyens du château.

Ce jour opéra une véritable révolution dans le domaine de la jeune veuve : sa haute intelligence devina bien vite tout le parti qu'elle pouvait tirer d'une situation amenée par le hasard.

Voici quatre satellites, pense-t-elle, que je me donne ; rien n'est moins dangereux que quatre adorateurs. Pénélope, la femme d'Ulysse, en avait cent ; elle attendit, pendant vingt années, le retour de son mari en travaillant à sa tapisserie, et resta vierge de tout soupçon. Les douairières d'Ithaque n'eurent pas le mot à dire sur elle. Les cent adorateurs se surveillaient et la surveillaient. S'il n'y avait eu qu'un seul poursuivant, elle était déshonorée. La calomnie aurait fonctionné selon son usage ante-diluvien, et, à tort ou à raison, Ulysse passait à l'état de Ménélas.

Ce plan féminin annonçait une grande profondeur de réflexion dans la tête de notre jeune veuve. Madame Desbuissons manœuvra si adroitement, que ses quatre satellites gravitèrent autour d'elle, à heures fixes, comme les quatre lunes autour de la planète joviale de Jupiter. La veuve ne permettait jamais à une de ses lunes de rester seule sur son horizon. Elles se levaient et se couchaient toutes en même temps ; il leur était permis de s'éclipser l'une l'autre dans leurs révolutions journalières. Parfois, les trois parques médisantes, sous prétexte de promenade, longeaient les grilles du parc, en décochant des regards obliques sur le perron

de la planète Desbuissons, et toujours les espionnes douairières apercevaient l'irréprochable veuve au centre de ses quatre lunes, et leur distribuant ses rayons avec une égale générosité.

Les hommes, en général, sont... bons comme la lune en matière d'amour. Ils se contentent de ce qui leur est donné, beaucoup, peu ou rien, pourvu qu'un rival ne soit pas privilégié aux dépens des autres. Une femme qui sait distribuer à la fois à quatre hommes, quatre sourires d'une égale dimension, fait, du même coup, quatre heureux. Cet état de choses innocent peut se prolonger à l'infini, pour l'éternel amusement d'une femme.

Madame Desbuissons s'applaudissait de plus en plus d'avoir trouvé ce procédé ingénieux pour chasser les nuages d'ennui incrustés sous les lambris de son château. Elle avait reconquis l'estime générale du village voisin, et cela même aurait pu suffire à son bonheur; elle entrevoyait d'ailleurs, dans le lointain, un dénoûment honorable qui devait briser l'existence de trois lunes et réduire le cortége à l'unité légitime et nuptiale; mais en attendant que les flambeaux d'hyménée éteignissent trois de ces lunes, elle continuait à vivre avec toutes les quatre sur le pied de l'impartialité.

Un jour, après une conversation fort animée entre les quatre lunes, M. Dorvigny hasarda une remarque fort na-

turelle : — Madame, dit-il, je crois que ce que nous voyons ici ne s'est jamais vu; je cherche un exemple de la vie de ce château dans tous les châteaux, et je ne trouve rien de semblable, pas même dans ceux qu'on bâtit en Espagne. Quatre hommes qui se réunissent tous les jours auprès d'une femme, et qui se trouvent heureux de cette absence de bonheur.

— Monsieur, dit la veuve, vous êtes dans l'erreur de croire que pareille chose ne s'est jamais vue, je vous prouverai le contraire ce soir.

— Ce soir! s'écrièrent trois lunes.

La quatrième, M. Dorvigny, baissa les yeux modestement aux mots *ce soir!*

Les trois autres lunes pâlirent comme des lunes rousses, celles qui font pleuvoir; témoin cet admirable vers :

Pallida luna, pluit; rubicunda, flat; alba, serenat [1].

— Oui, ce soir, dit la veuve en souriant, et c'est un rendez-vous que je donne à vous quatre, messieurs.

Les quatre lunes éloignèrent les nuages qui obscurcissaient leurs fronts, et montrèrent des disques joyeux.

Le soir venu, les quatre hommes se réunirent sur la pe-

[1] *La lune est pâle, il pleut; elle est rouge, il fait du vent; elle est blanche, il fait beau.*

louse du château, où madame Desbuissons leur montra sur l'horizon la planète aux quatre satellites, dans la constellation d'Orion. — Vous voyez bien, messieurs, dit-elle, que nous faisons ici ce qui se fait là-haut. On n'invente rien dans ce monde, on copie. Au reste, on ne craint jamais de s'égarer lorsqu'on prend ses exemples dans le ciel.

Les quatre lunes reprirent leurs nuages et réfléchirent sur cette haute moralité, tombée de la bouche de madame Desbuissons.

A cette heure, les lunes continuent le même service; la jeune veuve attend cet hiver pour élever une d'elles à la dignité de soleil.

Le jeune narrateur, Octave de Nizier, inclina la tête et but un verre d'eau sucrée comme un véritable orateur français. L'eau sucrée n'était pas connue de Démosthènes et de Cicéron; aussi nous les regardons comme incomplets.

— Voilà en effet une histoire morale, dit la comtesse de Saverny. A la bonne heure! J'aime mieux cela qu'un conte de revenant.

— Modérez votre enthousiasme, madame, dit le comte de Saverny; j'ai le bonheur d'être encore vivant, d'être jeune, de me porter fort bien, et je reculerai votre veuvage très-loin. Vous attendrez longtemps pour passer à l'état de planète, comme madame Desbuissons.



UNE PLANÈTE et ses SATELLITES

— Voilà les maris! dit la comtesse en riant; on ne peut donner le moindre éloge à une histoire de veuve, sans exciter leur colère. Donnez-moi votre main, monsieur de Saverny, et laissons mes futures lunes dans leur berceau.

— Dans leur néant, vous voulez sans doute dire, madame?

— Dans leur néant, soit, puisque vous êtes jaloux de mes adorateurs au berceau....

Un météore, ou pour mieux dire une fusée céleste, nommée *étoile filante*, interrompit le badinage conjugal du comte et de la comtesse de Saverny. Cet incident lumineux donna prétexte à un entretien scientifique qui prit une tournure sérieuse et alarmante pour madame de Saverny.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle; je crois que nous devenons graves. Pas de gravité, je vous prie, messieurs! ou je me couvre en signe de détresse, et je vous donne un congé de six mois!

Cette menace mit en déroute la gravité, hypocrite fléau qui cause tant de ravages dans ces régions politiques, où des bouffons, qui s'intitulent *hommes sérieux*, administrent et administreront toujours les affaires du pays.

— Madame, dit Octave, si vous ne faites pas une exception en ma faveur, je me retire, et me condamne au silence.

Il me serait impossible de déposer le sérieux et la gravité que je mets, par goût, dans mes récits.

— Oh ! certainement ! Je vous excepte, vous, monsieur ; votre sérieux et votre gravité ne sont pas redoutables. Continuez votre caractère d'historien sur ce ton. — Madame, dit Octave en s'inclinant avec pompe, sans la gravité point de véritable historien.

— Aussi personne ne lit une histoire ; on fait semblant.

— Les histoires sont dans toutes les bibliothèques.

— Oui, fermées à clef, et elles n'en sortent plus.

— Madame, il vous est permis de tout dire, et nous croirons tout ce que vous nous direz. Fasse le ciel que je devienne, pour vous plaire, léger et frivole ; mais, hélas ! ce caractère n'est pas dans mes mœurs ; je vise d'ailleurs à la députation.

— Ah ! vous avez dit le grand mot ! Maintenant, soyez grave tant que vous voudrez. Je vais vous écouter en riant.

— Voici donc une histoire, madame, qui se lie, par sa moralité, aux *étoiles filantes*, dont nous nous entretenions tout à l'heure. C'est un sujet délicat.



L'ÉTOILE FILANTE.

L'ÉTOILE FILANTE.



Vous avez peut-être entendu parler de miss Debora, une célèbre actrice, qui florissait à Vienne, à Berlin et à Londres, en 1825 ?

— Personne n'a jamais entendu parler de miss Debora, du moins au château de Saverny, dit la comtesse; mais parlez toujours, comme si nous la connaissions.

— Bien, poursuivit Octave : au millésime cité plus haut, elle avait dix-huit ans; la rose d'avril n'était pas plus fraîche; la grâce n'était pas plus belle; Hélène n'était pas plus blonde; Ève n'était pas plus femme. Quand elle chantait dans l'opéra de *Tancredi*, en vogue alors, les Anglais et les Allemands se faisaient Français. On agrandissait Bedlam le lendemain.

Un jeune étudiant d'Oxford, nommé Lively Kopson, âgé de vingt ans, et beau comme le Bacchus indien, entendit

un soir miss Debora au théâtre royal, et oublia le lendemain de reprendre la route d'Uxbridge, qui conduit à Oxford.

Deux jours après, Lively loua au théâtre de Sa Majesté une de ces loges d'avant-scène qui sont placées de telle manière, que le rideau en tombant les laisse dans les coulisses, et les sépare du vrai public.

Cette loge lui coûta quinze livres, toute sa fortune, toutes ses économies d'étudiant.

Avant le lever du rideau, miss Debora vint, selon l'usage des artistes, regarder la composition de la salle par les œils-de-bœuf de la toile, et comme elle se retournait en fredonnant *di tanti palpiti*, elle aperçut un admirable portrait de Lawrence à l'avant-scène du rez-de-chaussée; c'était Lively, encadré dans une bordure d'or, immobile dans son irréprochable toilette de dandy, et la regardant avec des yeux d'un bleu indien, ombragés de cheveux d'or.

La cavatine fredonnée expira au troisième mot sur le corail des lèvres de miss Debora : elle avait lu le matin les *Amours des Anges*, de Moore, et elle se dit mentalement : Enfin, en voilà un tombé du ciel!.. je le relèverai.

Miss Debora cherchait des anges; elle ne voulait pas se mésallier.

Le public anglais paye très-bien les musiciens, mais il n'est pas fort en musique; aussi personne, dans le public du Pitt et des loges, ne s'aperçut des nombreuses faussetés commises par le gosier de miss Debora pendant cette représentation de *Tancredi*.

Lively, qui n'avait jamais songé à sa beauté d'ange dans le cours de ses études sur l'hindoustani, à Oxford, se regarda au miroir de la loge et se trouva superbe. Ah! je comprends! se dit-il avec la naïveté d'un écolier, il paraît que j'ai produit un grand effet sur miss Debora, car elle me regarde continuellement, et même elle chante faux pour mieux me regarder!

— En effet, interrompit la comtesse, il était très-naïf cet écolier.

— Madame, poursuivit Octave, c'est un écolier anglais. Les étudiants d'Oxford, si vous les connaissiez comme moi, sont des modèles d'innocence à vingt ans.

— Quel malheur, dit la comtesse, que tous les hommes n'aillent pas étudier à Oxford!

— C'est ainsi, madame, continua Octave; Lively s'estima donc très-heureux de se trouver si beau, et de faire connaissance avec lui-même devant un infaillible miroir. A la chute du rideau miss Debora lança au jeune homme un long

regard qui ressemblait à la dépêche télégraphique d'un rendez-vous.

Un homme expert en ces sortes de choses n'eût pas bien compris le regard; mais, dans sa nature primitive, Lively l'interpréta naïvement à son avantage, et après le spectacle il courut au bureau de la régie, et demanda l'adresse de miss Debora; on lui répondit : *Longacre*, 27.

Le lendemain, il choisit une heure de visite respectable, et se rendit chez la jeune artiste avec toute la hardiesse d'un écolier qui ne doute de rien.

Il fut reçu, et cela ne l'étonna point; à Oxford il était reçu partout. Miss Debora fut trouvée plus charmante en robe de popeline d'Irlande, aux reflets de moire, que dans le costume du théâtre royal. Lively donna à sa visite un prétexte fort naturel; il était enthousiaste du talent de miss Debora, comme tout Londres, et il venait lui adresser, de vive voix, le tribut de ses félicitations.

Le premier entretien fut grave, réservé, hypocrite; on y parla de tout, excepté de ce qui aurait dû être dit, après cinq actes d'échange de regards, accompagnés de la musique de *Tancredi*. Lively était entré avec un caprice, il sortit avec une passion. Avait-il perdu? avait-il gagné? L'avenir répondra.

— Vous parlez là comme Ducray-Duminil, interrompit la comtesse.

— Je ne dédaigne pas Ducray-Duminil, dit Octave, et j'adopte quelquefois ses formes naïves, si honorées sous le Consulat. Quand l'ardeur du récit emportait ce calme écrivain dans son cabinet du passage Montesquieu, il savait se contenir, et s'écriait : *Mais n'anticipons pas sur les événements!*

Oui, n'anticipons pas! Je ne vous étonnerai pas, cercle charmant de Saverny, en vous disant que Lively donna, trois jours après, sa démission d'écolier d'Oxford.

L'intrigue qui fut nouée entre miss Debora et Lively avait toute l'innocence des amours des héros blonds d'Auguste La Fontaine, ce Ducray-Duminil allemand. Les gens du monde s'imaginent que tout est lestement conduit dans les amours éclos entre deux coulisses. Erreur. Il y a de la vertu partout; le foyer est même souvent plus chaste que le salon.

Voici une idylle dialoguée, à la façon des bergers de Théocrite, et qui atteste le degré moral atteint par les amours de Lively et de Debora, un mois après la soirée de *Tancredi*.

Ils étaient assis tous deux devant une petite pyramide de charbon enflammé dans sa grille, et ils se disaient des choses tendres, mais chastes, comme Thomas Moore en écrit. Une légère teinte de mélancolie perçait dans les paroles de miss

Debora, et ce sentiment prenait sa source dans les inquiétudes inspirées par l'avenir. C'était fort naturel chez une jeune femme, comme on verra.

— Oui, Lively, vous avez raison, disait-elle, je dois renoncer au théâtre si vous m'épousez; mais après notre mariage que ferons-nous?

— Nous nous aimerons, belle Debora.

— Oui, mais cela ne suffit pas; le monde anglais est très-coûteux à habiter; il vous défend de vivre si vous n'avez pas au moins deux mille livres de revenu. Moi, je n'ai d'autre fortune que ma voix; vous n'êtes guère plus riche, vous, Lively.

— Je puis donner des leçons d'hindoustani.

— A qui?

— A ceux qui voudront l'apprendre.

— Et personne ne se soucie de votre hindoustani, et puis vous ne le savez pas vous-même, soyez franc.

— Je l'apprendrai.

— Taisez-vous, vous êtes un enfant!... Votre père, dites-vous, est un petit *rate-payer* du bourg de Salford, et il a onze enfants, selon l'usage des pères du Lancastre. Que vous revient-il à chacun, après la mort de votre père?

— Rien, Debora.

— C'est bien peu, comme vous voyez.

— Oui, mais l'amour, c'est beaucoup.

— Pour aimer, Lively; mais pour vivre?

— On vit quand on aime.

— Oui, mais on vit très-mal, Lively, quand on est pauvre.

— Debora, j'ai lu un jour une belle pensée dans un livre, celle-ci : *Une chaumière et son cœur.*

— A condition qu'il y aura un château à côté de la chaumière et une dot à côté du cœur. J'ai la chaumière et le cœur, il me manque le château et la dot.

— C'est bien triste cela, mon ange!... Et que faut-il faire alors?

— Attendre.

— Il est bien long ce verbe!

— Il a une fin, Lively.

— Pas toujours, Debora.

— Croyez-vous qu'il y ait des choses qui ne finissent pas, Lively?

— Mon amour.

— Et après ?

— Dieu.

— Et après ?

— La misère d'un étudiant.

— Oh ! Lively ! votre misère finira quand viendra ma richesse.

— Et quand viendra-t-elle votre richesse, Debora ?

— Après trois saisons au théâtre Royal. Jusqu'à présent, j'ai tout abandonné à mon père : mes appointements d'une année et deux représentations à bénéfice. C'est fini, je ne lui donnerai plus rien : il recevra de moi, comme auteur de mes jours, à ce qu'il dit, une *rent* de deux cents livres. Je garderai le reste, et trois saisons à Londres et mes congés me donneront une fortune.

— Debora, je serai mort avant la fin de ces trois saisons et de ces congés : mort de jalousie, mort d'amour et de désespoir. Toutes les fois que vous paraissez en scène et que tout un monde d'adorateurs vous applaudit, j'ai des frissons ardents qui glacent mes veines ; comprenez-vous cela ? Non... Eh bien ! c'est ce que j'éprouve, rien n'est plus vrai. Je brûle et je tremble tout à la fois. J'ai la flamme au cœur

et la neige aux pieds. Je meurs et ressuscite pour mourir. Ces deux mille mains qui se tordent pour vous applaudir au théâtre, vous embrassent sous mes yeux, dans leur enthousiasme frénétique, et, la nuit, des rêves horribles vous représentent à moi comme livrée à l'amour dévorant de tout un peuple. Puis-je vivre, ou pour mieux dire, puis-je mourir ainsi à chaque instant? Non, Debora, je veux vous aimer moi seul, vous arracher au théâtre qui vous profane, au monde qui vous flétrit en vous honorant! Je veux qu'il n'y ait plus dans l'univers que deux êtres, vous et moi!

— Je vous dis, Lively, que vous êtes un enfant. On vous aime, on n'aime que vous; qu'exigez-vous de plus?

— Tout le reste.

— Mon amour ne vous suffit donc pas?

— Non, s'il est permis à tout le monde de vous aimer en payant quatre *shillings* au bureau.

— Vous extravaguez, Lively... Regardez le duc de Sussex...

— Je ne veux pas regarder le duc de Sussex; je me regarde, moi.

— Le duc de Sussex a pour maîtresse une seconde chanteuse qui a un second amant, et même...

— Je me moque du duc de Sussex et de sa seconde chan-

teuse! Je veux vous épouser, vous arracher aux coulisses, et partir avec vous pour les Etats-Unis.

— Et avec quel argent?

— Je servirai comme matelot à bord pour payer mon passage.

— Et moi, comment pourrai-je payer le mien?

— Vous vendrez vos bijoux.

— Ils sont faux.

— Ah!

— Mon Dieu! vous me faites dire des choses humiliantes, cher Lively!

— Cela vous humilie d'avoir des bijoux faux!

— Sans doute, on voit bien que vous ne connaissez pas les femmes.

— Mais cela ne vous humilie pas de vous exposer à être sifflée tous les soirs?

— Le public m'adore.

— Le public a sifflé toutes ses idoles; il a sifflé Kean, Kemble, miss Siddons, et cent autres qui ne s'en vantèrent jamais. Un jour on vous sifflera.

— Eh bien! ce jour-là je vous épouserai; êtes-vous content?

— Non, parce que je serai sifflé aussi dans la femme que j'aime.

— Nous nous consolerons tous les deux.

— Alors évitons cette consolation, et marions-nous avant. Je n'aime pas à être consolé.

— Ce n'est pas vrai, Lively; vous vous trompez vous-même, et la preuve, c'est que vous êtes au désespoir et que vous allez être ravi de vous entendre dire que je vous épouserai dans huit jours.

— Parole d'honneur! vous parlez sérieusement? s'écria Lively transporté de joie.

— Lively, hors du théâtre, une actrice parle toujours sérieusement, pour se reposer.

Lively tomba aux pieds de Debora et mit leur poussière dans ses cheveux blonds.

Le lendemain le jeune homme écrivit à son père pour lui demander une gratification de cent livres, pour cause de mariage. Le père répondit courrier par courrier, et ne lui envoya que sa bénédiction, pour cause de pauvreté.

— Eh bien! la Providence m'aidera, dit Lively.

Sur cette semaine, comme disent les Anglais, miss Debora, en rentrant chez elle, après une répétition d'*Aladin*, musi-

que de Benincori, trouva sur son guéridon un écrin d'ébène portant en lettres d'or le nom du célèbre bijoutier Hamlet.

Elle ouvre, et voit une parure de brillants plus éblouissante que la constellation du *Chariot*. La femme de chambre, Lisa, interrogée sur-le-champ, répondit : C'est un gentilhomme qui est venu, vous a demandée, et m'a dit : Vous donnerez cette bagatelle à miss Debora.

— Ce gentilhomme vous a-t-il dit son nom ?

— Il n'a rien ajouté de plus, madame, il est parti.

— C'est bien, retirez-vous.

Debora considéra le merveilleux présent anonyme, et l'estima quatre mille livres, ce qui permettait d'élever à un taux fabuleux la fortune du gentilhomme inconnu.

Quelles réflexions agitèrent ensuite la tête de l'actrice? La réponse ne se hasarde pas; mais l'historien doit dire que Lively fut reçu assez froidement à sa première visite. Debora se plaignit d'une migraine violente, qui supprimait tout entretien trop long. Les migraines ont été une admirable invention qui durera jusqu'à la fin des femmes.

Lively était à cet âge heureux où on croit encore aux migraines; il fit un long monologue sur la névralgie, qu'il tenait d'un physiologiste d'Oxford, et respectant le repos de

la belle malade, il sortit, en songeant toujours à son mariage si prochain.

Miss Debora reçut une autre visite, on lui annonça mistriss Reading, qui jouait les mères nobles depuis vingt ans au théâtre de Hay-Market.

La mère noble s'assit, à l'invitation de Debora, et après avoir fait tourbillonner dans sa bouche quelques nébuleuses phrases de préambule, elle s'exprima clairement.

— J'ai l'honneur, dit-elle, de connaître, à cause de ma position, toute la jeune noblesse de Londres, et la riche bourgeoisie de la Cité. Le jeune Alban Stumley, fils aîné du célèbre mécanicien de ce nom, est entré en possession de sa fortune patrimoniale le mois dernier. J'ai eu le bonheur de rendre quelques services à son père...., des services honnêtes, entendons-nous...., et je viens vous faire une proposition de mariage au nom du fils.... C'est un jeune homme d'une timidité extrême, qui vous adore en secret, et qui n'oserait ouvrir la bouche en votre présence.... Sa fortune doit vous avoir été révélée par un modeste échantillon de pierreries, sorti des ateliers d'Hamlet. C'est comme une bague de fiancé. Voici la fortune de M. Alban, d'après le relevé de M. Geale, son notaire, 11, Chandos street, où vous pouvez le faire vérifier :

Une terre, près d'Anglesey, dans le Devonshire, évaluée,

sans un troupeau de trois mille bœufs, à cinquante mille livres.

Un château, sur la Mersey, dans le Lancastre, avec forêt, chasse et pêche. Propriété d'agrément. Le château a été bâti par Henri VIII.

Une vaste usine, propre à la broderie de la soie, à Manchester, place d'*Old-Church*. Evaluation : vingt mille livres.

Une brasserie, dans le *Cheapside*, à Londres : dix mille livres.

Un cottage, avec parc, jardin, volière et ménagerie, à Hamptoncourt. Propriété d'agrément.

Un *fly* à vapeur, pour promenade sur la Tamise, avec six hommes d'équipage et un capitaine.

Un palais ayant vue et jardin sur Hyde-Park. Propriété d'agrément.

Une maison, dans le Strand, à côté de *Sommerset-House*. Evaluation : cinq mille livres.

Une terre dans le Middlesex, pâturages, herbages et vergers. Evaluation : quarante mille livres.

Une terre à Rochester, vaste forêt et bois de construction, affermée à l'amirauté de Chatam : dix mille livres.

Une terre à Gravesend, avec bancs d'huîtres de six milles d'étendue, affermée à M. Loome, land-lord de Blake-Hall.

Actions dans diverses compagnies d'assurances : dans les docks des deux Indes, dans les chemins de fer de Liverpool et de Douvres, dans les paquebots transatlantiques, dans les omnibus de la ligne de Saint-Paul à *Kusington-Garden*, dans la Compagnie des Indes, dans les défrichements de l'Australie, dans toutes les spéculations agricoles de l'univers anglais.

Telle est, dit la mère noble, la fortune de M. Alban; il a vingt-deux ans et jouit d'une santé robuste, et il est beau comme tous les fils de bonne maison anglaise; voilà votre époux si vous daignez l'accepter. Je ne vous cache pas que le généreux Alban m'a promis de se souvenir de moi si je réussis dans cette affaire, si honorable d'ailleurs pour tous.

Un vertige bouillonnait dans la tête de miss Debora en lisant sur un papier officiel le relevé de cette fortune colossale, qui n'appartient qu'à l'Angleterre ou aux *Mille et une Nuits*. La jeune actrice demanda quelques jours de réflexion.

—Eh! madame! dit la mère noble, voilà l'impossible! Si avant ce soir votre parti n'est pas pris, M. Alban part pour la France, où il espère vous oublier, car il lui serait trop cruel de mourir avec tant de jeunesse, de fortune et de santé. Vous savez, madame, que les Anglais riches ne font rien comme les autres hommes; M. Alban est, en ce moment, avec deux lords de ses amis, chez M. Geale, son notaire, et

il vous attend là pour mettre sa fortune et sa vie à vos pieds, devant témoins. Le mariage sera célébré demain , à Sainte-Mary-le-Bone et à l'état civil. En prodiguant l'or, comme M. Alban sait le prodiguer, on brise à Londres tous les obstacles. Ce sera ainsi, ou ce ne sera pas. Il faut choisir, madame ; devant votre porte vous trouverez un carrosse du célèbre Milne, de Totennham-Rood ; c'est suspendu et doux comme un nuage. L'attelage est superbe. Voiture et chevaux sont à vous. Le cocher a ordre de vous conduire chez M. Geale, le notaire, à Chandos street. On vous attend !

Le démon n'avait jamais inventé des tentations plus irrésistibles pour séduire une pauvre fille d'Eve. Un tourbillon de rêves d'or éclata devant les yeux de l'actrice, sa tête s'égara. Il ne s'agissait pas ici d'une pomme normande, comme dans l'Eden, il s'agissait de cueillir le Pérou sur la table d'un notaire. Le démon triompha.

Quelques heures après tout était conclu.

Dans l'intervalle, le jeune Lively avait monté et descendu vingt fois l'escalier de l'actrice. Toujours personne, personne, personne. La femme de chambre n'avait qu'un mot désespérant à la bouche, et rien ensuite pour adoucir ce mot.

L'affiche du théâtre royal annonçait *relâche* par indisposition de miss Debora.

— Est-elle vraiment indisposée? demandait en pleurant Lively.

— Non, répondait sèchement la soubrette d'opéra.

Et Lively courait comme un fou, de Long-Acre aux arcades du théâtre royal; de Hay-Market à Drury-Lane, de Charing-Cross à Temple-Bar; son œil fouillait au vol toutes les voitures nobles et roturières qui passaient devant lui; il ne voyait qu'un monde étranger et inconnu.

Miss Débora aimait, comme toutes les actrices, les promenades du déjeuner à *Sceptre et Crown* de Greenwich, surtout les jours où elle ne jouait pas. Après deux jours d'éclipse totale, un matin, Lively était sur la grande arche du pont de Londres, et il regardait passer tous les paquebots qui descendaient à Greenwich ou à Blake-Hall. Tout à coup il aperçut un grand mouvement sur le quai de la Tour; au milieu d'un cortége de domestiques de toutes couleurs, un jeune homme et une jeune femme montaient sur un paquebot tout à fait dégarni de passagers dans toute la longueur du pont.

La jeune femme avait des allures, des poses et des gestes qui rappelaient.... Oh! impossible! pensa Lively.

Cependant il prit son binocle de théâtre, télescope qui ne quittait jamais la vaste poche de son *water-prooff*, et il regarda la voyageuse du paquebot.

Le binocle tomba dans la rivière, et Lively faillit le suivre du même élan.

C'était bien miss Debora! Il courut comme un daim au quai de la Tour, en serrant son poing droit comme s'il eût tenu un stylet, et il arriva sur les dalles de l'embarcadère juste au moment où le paquebot *dérapait;* de sorte qu'il eut encore le temps de voir miss Debora et un jeune homme, entourés des rayons du bonheur, descendant tous deux la Tamise avec la rapidité d'une flèche. — Où va ce paquebot? demanda Lively à un marin de service. — C'est l'*Emerald*, il va à Calais, répondit froidement le marin.

Lively suivit d'un œil effaré la robe blanche de miss Debora tant qu'elle fut sur l'horizon; puis il ne vit et n'entendit plus rien. Le sang, insurgé dans ses veines, troubla ses yeux et les ferma. Des hommes qui assistent souvent à ces sortes de scènes, sur le quai de la Tour, et qui en vivent, soutinrent Lively dans sa chute, prirent une carte de visite dans son portefeuille, et le ramenèrent chez lui dans un cabriolet *patent-safety*.

A Londres tout est prévu, et toute chose est une profession.

Il y a, dans l'histoire céleste des amours terrestres, beaucoup d'étoiles qui ont filé à bien meilleur marché que celle-ci.

Octave prit le verre d'eau parlementaire et but très-gravement.

— Vous vous arrêtez là? dit la comtesse.

— Je m'arrête à la fin, madame.

— Et que devint ce pauvre Lively, après avoir vu filer son étoile et après son évanouissement?

— Il reprit ses sens, madame.

— Et il se consola?

— Non, madame, il ne s'est jamais consolé?

— Il s'est marié, il n'a pas conservé près de sa compagne toute l'ardeur de sa jeunesse; mais cette ardeur est remplacée par une tendre mélancolie qui se manifeste, dans ses amicales promenades, par des réflexions incomprises. Ainsi un soir, apercevant un de ces météores (cause de notre présent entretien), il disait tristement :

— Ne crois-tu pas voir un ange exilé du ciel, où il est aimé, descendre sur la terre, où il doit souffrir?

— Et avec qui s'est-il marié?

— Il s'est marié avec la fille d'un coutelier de Birmingham, et il est aujourd'hui père de sept garçons et de quatre filles, rue de *la Providence des Ouvriers*.

— Ainsi, malgré ces onze enfants, dit la comtesse, ce pauvre Lively ne s'est jamais consolé?

— Jamais, madame; il a juré d'être inconsolable jusqu'au tombeau. Quand je serai, madame, assez riche pour payer à un imprimeur les frais d'un volume, j'écrirai cette histoire et j'enverrai mon livre à Lively, coutelier à Birmingham; il le lira et se consolera peut-être.

— Comment! dit la comtesse, ce poétique Lively, ce professeur de langues hindoustaniques, ce brillant bachelier d'Oxford, est coutelier aujourd'hui?

— Oui, madame, coutelier patenté, à l'enseigne du *Couteau de Debora.*

— Lequel couteau était un clou, s'il faut en croire la Bible, remarqua madame de Saverny.

— Madame, le texte hébreu a été fort mal traduit. Lively n'a pas commis la faute des premiers traducteurs; selon lui, Debora aurait tué Sisara avec un couteau, ce qui est plus probable, un couteau de sacrificateur. Je serais assez porté moi-même à me rallier à cette opinion, qui d'ailleurs agite beaucoup les méthodistes du Lancastre en ce moment.

— Il y a vraiment de quoi! remarqua la jeune comtesse.

— Vous voyez, madame, que j'étudie mes histoires sous tous leurs aspects, afin de les rendre moins indignes de vous,



L'ÉTOILE FILANTE

— Il est vrai que vous ne dédaignez aucun détail, monsieur Octave. Vous avez même étudié toutes les questions qui se rattachent à l'enseigne du coutelier, votre héros. On n'est pas plus scrupuleux.

L'heure matinale suspendit cette veillée; la société se leva au signal de madame de Saverny, et chacun se retira dans son appartement.

Lorsque le cercle se constitua de nouveau, l'amiral, qui avait beaucoup voyagé et qui aimait le souvenir de ses voyages, raconta qu'il était mousse à bord du vaisseau l'*Endeavour*, lorsque des savants furent envoyés aux îles de la Société pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

— On envoie les savants bien loin, dit madame de Saverny, pour leur faire observer quelque chose! Est-ce qu'on ne découvrirait pas tout ce qu'on voudrait du haut de l'observatoire de Paris?

— Madame, dit Octave, les observatoires, dans les pays du Nord, sont des monuments honoraires. Le directeur de l'observatoire de Greenwich est aveugle depuis vingt-sept ans, et les affaires célestes de cet astronome n'en marchent pas plus mal. Dans le ciel de Londres les étoiles ne brillent que par leur absence. A Paris c'est beaucoup mieux, mais ce n'est pas encore tout à fait bien. Le prédécesseur de M. Arago fit un

jour son premier voyage et se rendit à Toulon. Le premier soir de son arrivée il fut fêté à l'Hôtel-de-Ville, et comme il ouvrait une fenêtre pour se donner de l'air, il aperçut un astre énorme et d'un éclat très-vif, qui se levait sur le pic de Condom. — Ciel! s'écria-t-il, comme un acteur dans un vaudeville ou un drame, — ciel! qu'est-ce que cela? Un domestique lui répondit : Monsieur, c'est la lune. — Ah! ah! dit l'astronome, c'est la lune? je la connaissais de réputation, mais je suis enchanté d'être venu à Toulon pour la voir.

— Voilà, par exemple, dit la comtesse, un paradoxe céleste, comme jamais n'en écrivirent Théophile Gautier, Karr, Gozlan et Méry! Vous osez soutenir qu'un directeur de l'observatoire parisien ne connaissait la lune que de réputation!

— Le fait est vrai, madame; il se rapporte à une singulière époque, dont la date et les phénomènes sont consignés dans les archives du bureau des longitudes. Pendant vingt années le climat de Paris fut constamment pluvieux, et le ciel des nuits toujours, ou presque toujours voilé de nuages. Certainement, dans ce long intervalle, la lune a bien pu se montrer quelquefois, même dans son plein; mais quelle lune, bon Dieu! quelle lune! si vous la comparez à cet astre magnifique, à ce soleil de la nuit, qui brille dans les pays méridionaux! Vous voyez que mon paradoxe, madame, est une simple vérité. J'ai malheureusement le

tort d'avoir quelquefois raison, aussi vous ne m'épargnez pas; mais je persévérerai dans mes doctrines.

— Persévérez, monsieur Octave.

— C'est surtout à cause des climats qu'on a classé certaines étoiles dans la catégorie des *nébuleuses*. En Angleterre cette différence n'existe pas. Toutes les étoiles anglaises sont nébuleuses; il faut donc, pour faire une observation astronomique dans ce pays, envoyer un vaisseau à quatre mille lieues, sur un parage de l'océan du Sud. C'est le voyage que vous a conté tout à l'heure notre brave amiral, qui était mousse en ce temps-là....

— Et je voudrais bien l'être encore! dit l'amiral.

— Je crois bien, dit la comtesse; vous auriez l'espoir de devenir amiral, et vous ne l'avez plus.

— Madame, pour gagner le grade d'amiral il faut perdre sa jeunesse; y a-t-il bénéfice pour moi?

— L'âge n'existe pas, amiral; il n'y a pas d'âge. Il n'y a que les imbéciles qui soient vieux.

— Cela est très-vrai, surtout à Paris, remarqua Octave, où les centenaires abondent et louent des stalles à l'Opéra; et à ce propos, je vous citerai quatre vers qui se rattachent à l'astronomie; nous avons parlé de la lune, parlons un peu du soleil, pour ne pas faire de jaloux là-haut.

Quand le soleil arrive au bout de sa carrière.
L'éclat de ses rayons ne s'est point affaibli;
On est vieux à vingt ans quand on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

— Celui qui a écrit ces quatre vers, dit la comtesse, a fait une bonne action.... Mais, monsieur Octave, le soleil et la lune ne doivent pas vous faire oublier les *étoiles nébuleuses*.

— J'adore les entretiens décousus, madame; vous remarquerez que je m'écarte souvent du sujet de ma narration, mais je reviens toujours à mes... étoiles. M. de Humboldt a parlé en détail, dans son *Cosmos*, des nébuleuses; Dieu me garde d'en parler après lui!

— Oh! vous en parlerez, monsieur! dit la comtesse. Personne ici n'a lu *Cosmos*. Personne, d'ailleurs, ne lit la science trop sérieuse; ceux qui prétendent la lire veulent devenir sous-préfets.

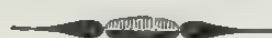
— Madame, il ne m'est pas permis de juger votre théorie. Je suis grave par nature, comme tous les savants; j'ai lu *Cosmos*, et je ne vise à aucun emploi public. Vous voulez que je parle des *nébuleuses* après M. de Humboldt; eh bien! je tâcherai de concilier ce que je dois à vos ordres et ce que je dois à mon respect pour les maîtres de la science. Je vais parler des *étoiles nébuleuses;* vous savez déjà, madame, par mes théories, exposées dans nos précédents entretiens, que la terre copie toujours le ciel.

LES

ÉTOILES NÉBULEUSES.

24

LES ÉTOILES NÉBULEUSES.



Il y avait ce soir-là, chez un banquier, une conversation dans le genre que voici :

— Un Observateur. — C'est une famille que j'ai beaucoup connue. Le père et la mère sont morts. Les trois filles ont eu un beau partage de succession. Elise, l'aînée, est brune...

— Un Veuf, à gilet blanc. — Elise n'est pas brune ; quand elle était petite fille elle venait chez moi, rue Riboutè, elle était blonde.

— L'Observateur. — On devient brun avec l'âge. J'ai été blond, moi, comme le berger Pâris de David.

— Une Femme nerveuse. — C'est juste.

— L'Observateur. — C'est Marguerite, la seconde, qui est blonde, et Rosalie, la troisième, est...

— Quelqu'un. — Rousse.

— L'Observateur. — Vous avez dit le mot.

— Un ancien Procureur du Roi. — J'ai connu mademoiselle Rosalie Plantin; elle prenait des leçons de chant avec ma petite nièce Betty, et je puis vous affirmer qu'elle n'est pas rousse. Au contraire.

— L'Observateur. — Voulez-vous faire un pari, monsieur?

— L'ancien Procureur du Roi. — Je ne parie jamais.

— L'Observateur. — Au reste, elles sont toutes trois fort jolies.

Le gilet blanc. — Oh! elles n'auraient pas inventé Vénus à elles trois!

— L'Observateur. — Qu'entendez-vous par cette métaphore?

— Le gilet blanc. — J'entends qu'elles sont.... laides, tranchons le mot.

— L'Observateur. — Les demoiselles Plantin laides! Le jour que vous les avez vues on ne vous avait pas encore fait l'opération de la cataracte.

Éclat de rire général. Le gilet blanc rougit et se recueille pour préparer une épigramme.

— La Dame nerveuse. — Au reste, qu'importe la beauté!

Elles sont, dit-on, fort sages, et la sagesse est la plus belle des beautés.

— Quelqu'un. — Sages, sages, ce n'est pas ce que tout le monde dit.

— L'ancien Procureur du Roi. — Ah!

— Quelqu'un. — On a beaucoup parlé d'un lieutenant de hussards, en garnison à Nevers....

— La Dame nerveuse. — Les demoiselles Plantin n'ont jamais mis le pied à Nevers.

— Quelqu'un. — En 1846....

La Dame nerveuse. — Jamais, monsieur.

— Quelqu'un. — Alors, c'est à Moulins.

— La Dame nerveuse. — Ni à Moulins.

— L'ancien Procureur du Roi. — Cependant....

— L'Observateur. — Il y a, en effet, quelques histoires sur Marguerite, mais il ne s'agissait pas d'un lieutenant de hussards.

— Quelqu'un. — Je n'ai pas parlé de Marguerite....

— L'Observateur. — Ah! c'est autre chose! On disait que Marguerite s'était enlevée trois jours avec un ingénieur du

chemin de fer du Centre.... J'ai connu l'ingénieur : il a été destitué.

— La Femme nerveuse. — Destitué pour avoir enlevé Marguerite?

— L'Observateur. — Non, pour avoir manqué un aqueduc; mais il paraît que le ministre a choisi ce prétexte.

— L'ancien Procureur du Roi. — Diable!

— La Femme nerveuse. — Au moins, mademoiselle Élise, l'aînée, trouve grâce devant vous....

— Quelqu'un. — Eh! eh!

— L'ancien Procureur du Roi. — Comment? eh?

— Quelqu'un. — J'ai au Trésor un ami, un fort joli garçon, qui m'a montré vingt lettres d'Elise. Voilà.

— La Femme nerveuse. — Votre ami est un fat.

— Un Monsieur qui parle peu. — Les femmes aiment les fats.

— La Femme nerveuse. — Les comédiennes.

— Quelqu'un. — Oh! si je pouvais parler!

— La Femme nerveuse. — Il me semble que vous ne vous gênez guère.

— Quelqu'un. — Non, je me tais.

— La Femme nerveuse. — Vous auriez dû commencer ainsi.

— L'ancien Procureur du Roi. — Voyons.

— Quelqu'un. — Oh! non! madame me traiterait de fat.

— La Femme nerveuse. — Maintenant il va nous faire croire qu'il a des révélations personnelles à faire sur les sœurs Plantin!

— Quelqu'un. — Je me tais.

— L'Observateur. — Voici ce qu'on peut dire....

— L'ancien Procureur du Roi. — Oui.

— L'Observateur. — On peut dire que ces trois jeunes personnes affichent un luxe de toilette qui ruinerait trois banquiers.

— La Femme nerveuse. — J'ai rencontré aux Tuileries, hier dimanche, Elise et Marguerite. Elise avait une robe blanche de mousseline et un chapeau de paille cousue, sans la moindre fleur. Marguerite portait la même robe que sa sœur, et un chapeau de quinze francs, acheté à la galerie Vivienne, prix fixe. Voilà leur luxe de toilette.

L'Observateur. — Je les ai vues en loge au Vaudeville, mardi soir; elles étalaient des mantilles de dentelle noire de

six cents francs; des bracelets ornés de brillants, des boucles d'oreilles en pierres blanches et des chapeaux à marabout.

— QUELQU'UN. — C'est vrai, je les ai vues aussi ce même soir.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Peste!

— UN MONSIEUR QUI PARLE PEU. — C'est décisif!

— LA FEMME NERVEUSE. — Il n'y a rien là de décisif! Ces messieurs peuvent se tromper.

— QUELQU'UN. — Ah! ceci est fort! Je leur ai offert des glaces chez Durand, à la sortie du théâtre.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Bon!

— L'OBSERVATEUR. — Il est impossible de se tromper avec les demoiselles Plantin; elles ont une taille si majestueuse et des proportions de corps si exubérantes qu'un myope les distinguerait du Pont-Neuf sur les tours Notre-Dame.

— LA FEMME NERVEUSE. — Les sœurs Plantin sont plus petites que moi, et ma taille est au-dessous de la moyenne.

— LE GILET BLANC. — Oh! ceci est l'exacte vérité.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Bah!

— L'OBSERVATEUR. — Madame, si vous étiez un homme...

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Allons! allons!

— LA FEMME NERVEUSE. — Messieurs, je vous souhaite le bonsoir; après cette phrase, digne du dernier des Vandales, je me dois à moi-même de quitter ce salon.

Octave but un verre d'eau sucrée, et respira.

—Vraiment, monsieur Octave, dit la comtesse, vous êtes l'historien le plus grave du monde. Il est impossible de parler avec un plus admirable sérieux. Cette fois j'ai attendu le verre d'eau sucrée pour vous interrompre. Maintenant, dites-moi, monsieur Octave, croyez-vous avoir fait concurrence à M. de Humboldt en traitant la science sur ce ton?

— Madame, dit Octave, j'ai mis tous mes scrupules à l'écart pour vous être agréable, et je crois n'avoir rien dit qui puisse déplaire à M. de Humboldt, à l'auteur de *Cosmos*.

— Je crois bien, dit la comtesse avec un éclat de rire; si vous ne faites jamais de la science qu'avec ce style, M. de Humboldt ne vous intentera jamais de procès en contrefaçon. Au surplus, je voudrais savoir ce que sont devenues vos *Etoiles nébuleuses* au milieu de cette conversation entre un ancien procureur du roi et un gilet blanc.

— Franchement, madame, je vous prie de me dire si vous n'avez jamais entendu de par le monde toutes ces phrases ou les équivalentes, lorsqu'on se livre à ce qu'on appelle les *charmes de la conversation?*

— Eh bien! quand cela serait?

— Bon! vous admettez que cela est... ne trouvez-vous pas mon récit plus sérieux, plus grave que le traité des Hiéroglyphes de Warburton?

— Au fond, cela est encore vrai, monsieur.

— Faites le plus beau des discours, madame, sur la médisance et la calomnie, on vous écoutera complaisamment, avec distraction, selon l'usage des auditeurs d'homélies; on s'endormira intérieurement. Tout sermon domine un dortoir. Tandis que vous m'avez tous écouté, j'ose dire, avec un intérêt soutenu, pendant que j'avais l'air de raconter des folies.

— Mon Dieu! vous avez raison, monsieur Octave; je vais même vous faire une concession: votre narration est bien plus que grave, elle est lugubre; rien n'est plus triste qu'une bonne comédie vraie; ainsi passons sur ce point. Seulement je redemande mes *Etoiles nébuleuses*, qui se sont éclipsées dans tout ceci.

— Non, madame, elles n'ont pas cessé de se montrer à l'horizon.

— Ah! j'attends un commentaire.

— Le voici, madame. J'assistais à cette conversation chez

ce banquier qui m'invite à son thé parce que j'ai un billet de deux cent cinquante francs placé dans sa maison au quatre et demi; vous comprenez, madame, que je me suis bien gardé d'intervenir par un monosyllabe quelconque dans leur discussion sur les sœurs Plantin. A côté de moi, j'avais un homme muet et grave, et je lui dis à voix très-basse : — Pouvez-vous me donner maintenant une idée véritable du caractère, des mœurs, de la figure, de la taille et de la couleur des cheveux de ces trois filles, qui viennent d'être agités sur le tapis de la conversation?

– Cela me serait bien difficile, me répondit mon voisin.

— A moi, cela me serait impossible, lui dis-je; au reste, c'est toujours ce qui m'arrive quand j'entends le monde causer sur des femmes que je ne connais pas. Mademoiselle Élise est-elle brune ou blonde, vertueuse ou leste, petite ou grande, laide ou jolie? Voilà une heure que ces graves questions sont traitées par des gens qui la connaissent, et il nous serait impossible de nous faire, malgré cela, une juste idée de cette personne et de ses sœurs. Il y a pourtant des gens qui, sur la foi d'une histoire, vous feront le portrait physique et moral de Romulus et de la reine de Saba.

— Alors, me dit mon voisin, vous seriez embarrassé de classer nos trois sœurs Plantin dans une catégorie quelconque.

— Non, lui répondis-je, je les classerai comme on doit classer toutes les femmes dont les salons s'entretiennent..... Ainsi, ne vous semble-t-il pas qu'on vous a parlé d'une quantité de nuages de forme humaine qu'avec un peu d'imagination vous modifiez à volonté? Pour moi, les demoiselles Plantin me représentent un groupe nuageux et céleste qui me plaît surtout par son indécision, et je serais bien heureux de trouver un télescope qui aurait le pouvoir de me rapprocher d'elles; mais en attendant je les classerai dans la série des *étoiles nébuleuses*.

— Vous êtes astronome, monsieur, remarque mon voisin.

— Astronome de la terre, lui dis-je; j'économise les télescopes et les rhumes de cerveau.

— Nous sommes donc toutes, dans notre sexe, plus ou moins nébuleuses? dit madame la comtesse de Nizier.

— Oui, madame, comme tout ce qui est digne de briller au ciel.

— Ah! voilà un madrigal du dix-huitième siècle en prose, monsieur Octave; vous vous efféminez.

— Je vous remercie, madame, dit Octave en s'inclinant.



LES NÉBULEUSES

— Vraiment, monsieur, ces rapports qui existent entre la terre et le ciel sont très-curieux à observer.

— Madame, j'aime mieux ce système que celui dont parle Fontenelle.

— Quel système?

— Ce système prétend que nous avons des *correspondants* dans la lune....

— Par la petite poste?

— Non, madame, des correspondants d'une autre façon. Ainsi, à l'heure présente, il y a, dans un coin de Ville-d'Avray de la lune, un cercle nocturne absolument composé comme le nôtre, qui fait et dit les mêmes choses qui se font et se disent ici.

— Ah! voilà un système fort amusant, mais difficile à démontrer. J'aime mieux votre système des étoiles, il est plus raisonnable, il est même consolant.

— Maintenant, madame, que mon système a votre approbation, je vais vous soumettre un problème astronomique.

— Ah! voyons le problème astronomique.

— Honorez-moi de votre attention, madame.

— Je vous l'accorde.



UN

PROBLÈME ASTRONOMIQUE.

UN

PROBLÈME ASTRONOMIQUE.



— L'autre jour, poursuivit Octave, j'étais étendu mollement sur le gazon dans le parc du château de Marnes.

— Que faisiez-vous donc là sur ce gazon?

— Je rêvais, madame.

— En plein jour?

— Sans doute, madame, je n'ai jamais le temps de rêver la nuit, puisque nous causons de neuf heures du soir à quatre heures du matin. Il faut donc réparer le temps perdu. Je rêvais donc, mais je ne dormais pas. Un bruit de pas se fit entendre auprès de moi. Je restai immobile par discrétion.

— Ou par indiscrétion....

— Comme vous voudrez, madame. Et je vis, du coin de l'œil, deux jeunes femmes qui s'assirent sur un banc vert

de la fabrique Godillot. Ces belles promeneuses se croyaient seules, et je me gardai bien de les détromper.

— Quelle discrétion !

— Madame, c'était une étude d'étoiles nébuleuses; la science excuse tout. L'une d'elles, la plus âgée, si on ose appeler âgée une femme de trente-six ans, la fleur de la vie, dit à l'autre : Mon ange, je ne puis pas te faire les mêmes confidences, moi; j'ai toujours vécu dans le bonheur, toujours. C'est prétentieux, j'en conviens, mais que veux-tu! c'est ainsi. Trois ans après mon mariage, Augustin partit pour Londres avec une mission du gouvernement. Saint-Colombe vint tout de suite me faire la cour....

— Saint-Colombe! l'ami intime de ton mari? interrompit l'autre.

— L'ami intime, n'est-ce pas l'usage? Est-ce qu'un autre eût osé se présenter? Je ne voulus pas repousser violemment, comme une bourgeoise, les odieuses prétentions de Saint-Colombe. J'affectai un badinage continuel, jusqu'au retour de mon mari. Je ne voulus rien prendre au sérieux. Tel fut mon premier danger. Le second fut plus grave. Augustin demandait un consulat. Le ministre répondait comme répond un ministre, par un silence obstiné. Mon mari me conseilla étourdiment de faire une démarche pour lui. Je fis cinq démarches; à la dernière le ministre, qui était un homme

grave, me fit des sourires charmants; il me prit la main et me demanda si j'accompagnerais mon mari. Sa voix se troubla; il bégaya quelques fadeurs de vieux roué.... Bref, mon mari n'obtint pas le consulat.

— Passons au troisième danger, dit l'amie.

— Le troisième est encore plus grave. Il s'agit d'un baryton, et d'un baryton aristocrate, âgé de vingt-quatre ans. Il chantait *Vieni in Roma, vieni o Cara!* de Bellini, avec une voix! mais une voix!... Oh! mes oreilles brûlent encore à ce souvenir! Il passa toute la saison au château.... Mon mari me reprochait toujours de le traiter froidement. Tu connais les maris.... Je le traitai froidement ainsi jusqu'à son départ pour Turin.

— Y a-t-il un quatrième danger? demanda l'amie.

— Il y en a plus de cent! mais je te passe sous silence les résistances faciles, les amoureux de cinquante ans, les jolis garçons à tête de coiffeur, les députés ministériels, les provinciaux chercheurs de triomphes parisiens, les ténors qui reçoivent des billets doux de duchesses, les beaux hommes qui n'ont jamais rencontré de vertus.... enfin, j'omets les rencontres indifférentes, je ne te cite que les dangers sérieux.

— Il est clair qu'on n'en finirait pas avec les autres.

— C'est juste! Voici donc le quatrième....

— Toujours plus grave, n'est-ce pas?

— Comme de raison. Plus nous avançons sur la pente du mariage, plus le sol est glissant. Augustin fut envoyé, en 1840, à Alexandrie, pour étudier la question d'Orient.

— Quelle est cette question?

— Oh! une de ces niaiseries que les hommes sérieux inventent pour s'amuser et gagner leurs appointements.... Je voulais accompagner mon mari, il refusa ma proposition. « J'ai des déserts à traverser, me dit-il; on voyage en caravane, à cheval sur des dromadaires; reste à Paris. » Je restai.... Un auteur me rencontra dans un salon et devint amoureux de moi.... un auteur célèbre....

— Oh! j'entends bien.

— Il était charmant! un homme superbe; trente ans au plus, brun, cheveux noirs, yeux de flamme, regard de poëte; il parlait comme un héros de roman, il chantait comme le prince Belgioso.... J'avais un portrait de mon mari, un chef-d'œuvre de madame de Mirbel; j'eus une idée, je pris ce médaillon et je le portai nuit et jour sur moi, comme on porte un sachet de camphre en temps d'épidémie pour se préserver de la contagion....

— Et le camphre réussit-il? demanda l'amie.

— Complétement. Augustin revint à Paris. Il n'avait rien étudié du tout, selon l'usage de ceux que le ministre envoie pour étudier. Avec quelle joie je revis mon mari! Lui ne comprit pas tout ce qu'il y avait au fond de cette joie!

— Passons au cinquième danger.

— Oui, ma chère ange, il y en a eu un cinquième....

— Et toujours plus grave que....?

— Que les autres; c'est dans l'ordre.... Ce cinquième danger était représenté par un beau jeune homme, pâle, triste, pulmonaire, coiffé en saule pleureur, et faisant des vers comme Millevoye. Il me regardait avec des yeux d'une expression adorable, où la vie de la jeunesse luttait avec la mort du vieillard. Mon mari avait pour ce jeune homme une affection fraternelle; il faut te dire que mon mari a toujours eu un penchant énorme pour mes amoureux....

— Le mien aussi, ma bonne!

— Ah! le tien aussi! j'en suis bien aise.... Ce cinquième devenait tous les jours plus dangereux. Il composait des vers sur les lacs et les feuilles flétries, qu'il récitait avec une voix émouvante, et cette voix me poursuivait même dans mon sommeil. Il me dédia sa mélodie, *le Vent d'automne*, musique d'Alfred Quidant; un grand prix du Conservatoire vint la chanter chez moi, à une soirée spéciale. Tout le

monde pleurait. Je me sentais perdue. Heureusement mon mari avait toujours été bon pour moi, et bon sans y songer, sans préméditation aucune, tout naturellement. Quand une infidélité n'est pas une juste vengeance, c'est le plus odieux de tous les crimes. Je m'arrêtai sur la limite qui ne doit pas être franchie. Le jeune homme partit pour la Suisse avec un médecin; il s'est fixé à Berne, où probablement il se mariera.

La conversation continua ainsi. Elle lui parla d'un sixième danger, un peintre du plus grand mérite, qui lui envoya son portrait qu'il avait fait d'elle pendant une représentation à l'Opéra, et dont la loge se transformait en une étoile brillante et fantasmagorique. Le dénouement de ce sixième danger fut le même que pour les précédents.

— Voilà mon problème astronomique posé, dit Octave à madame de Saverny; devinez l'énigme.

— Ce n'est pas difficile, monsieur. Votre femme fidèle est la plus belle des étoiles : c'est l'*étoile fixe*.

— Bravo! madame, je vais me précipiter, comme le sphinx, du haut du mont Cythéron.

— Ne vous précipitez pas; Œdipe n'exige pas ce sacrifice.

— Rassurez-vous, madame, je ne tomberai que dans mon



L'ÉTOILE FIXE

lit, car voici bientôt le jour; et si le soleil me trouvait ici, je serais assez vil courtisan pour lui faire ma cour et lui sacrifier mon sommeil.

— Dieu nous préserve de ce malheur, monsieur Octave; nous voulons vous entendre encore la prochaine nuit. Employez donc votre jour selon notre coutume d'été.

Le soir suivant, M. Octave de Nizier ne se trouva pas au rendez-vous du cercle de Saverny. L'amiral profita de cette absence, qui lui laissait la royauté de la conversation, et raconta toutes les aventures dont il avait été le témoin ou le héros à Éaeïnomove et à Tavaï-Poennamou, les deux îles de la Nouvelle-Zélande que sépare le détroit de Cook.

On regarda beaucoup les étoiles pendant le récit de l'amiral.

Le lendemain, M. Octave de Nizier s'excusa de son mieux et justifia son absence en ces termes : « Il m'était impossible, dit-il, de passer la nuit précédente à la belle étoile, j'ai dormi à Paris depuis neuf heures du soir jusqu'à neuf heures du matin. J'ai consommé une révolution de cadran.

— Monsieur Octave, dit la comtesse, l'infidélité qui n'a pas pour excuse une juste vengeance, est le plus odieux de tous les crimes. Que vous avons-nous fait ?

— Aussi, madame, je ne me suis pas vengé; j'ai fait *relâche*, voilà tout.

— Pour cause d'indisposition?

— Non, pour un motif plus grave.

— Plus grave qu'une indisposition! vous étiez donc mort?

— Plus que cela; j'étais enseveli.

— Ou?

— Entre deux linceuls.

— Sans motif?

— Avec un motif.

— Lequel, monsieur?

— *Mars* s'est levé hier à huit heures trente-sept minutes du soir.

— Quel Mars?

— La planète de Mars. Il ne peut y en avoir d'autre pour moi. Comme je n'ai pas l'honneur d'être Vénus, je ne m'inquiète pas des actions du dieu de la guerre.

— Et c'est la planète de Mars qui vous a enseveli entre deux linceuls?

— Elle-même.

— Ceci est plus nébuleux qu'une étoile ou une femme, monsieur Octave.

— Écartez les nuages, s'il vous plaît.

— Volontiers, madame. Quand je suis debout au lever de la planète de Mars, il m'arrive toujours un malheur. C'est ma mauvaise étoile. Pour conjurer ce maléfice céleste, je me couche. C'est bien simple.

— Et qui vous a fait découvrir cette influence de Mars?

— L'observation, madame. Si les hommes étaient observateurs, ils s'éviteraient bien des chagrins en ce monde. Tout malheur, tout accident a une cause physique ou métaphysique. Voilà ce qu'il faut observer.

— Ah! mon Dieu! vous allez nous rendre l'existence bien laborieuse, monsieur Octave! Il nous sera bien difficile de vivre si nous sommes contraints à regarder toujours les étoiles pour savoir comment il faut marcher sur les pavés!

— Madame, poursuivit Octave, il y a deux manières de conduire sa vie : la première nous est enseignée par un poëte philosophe étranger, que je vais vous traduire pour vous éviter la peine de lire sa théorie dans l'original.

— Oui, j'aime mieux la traduction.

— La voici, madame, textuellement mise en stances :

LA VIE.

Sur l'épine ou sur la rose,
Vivons calmes en tout lieu;
Notre vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu!

Cueillons des heures chéries
Sans souci de la saison,
En été sur les prairies,
En hiver près d'un tison.

Donnons-nous des couleurs vives,
Donnons-nous le teint vermeil,
Le jour avec des convives,
La nuit avec le sommeil.

Laissons ouvrir notre porte,
Tranquilles dans la maison,
Qu'un messager nous apporte
L'ambroisie ou le poison!

Si du sort qui sur nous veille
Nous ignorons le chemin,
Faisons-nous toujours la veille
Le bonheur du lendemain.

C'est au hasard qu'il faut vivre;
Or, vivons insoucieux:
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

— Madame, poursuivit Octave en reprenant le ton de la causerie, ceci est la première manière : c'est le stoïcisme des païens, la résignation des chrétiens et le fatalisme des mahométans. On ne fait rien, on laisse faire. C'est un genre de vie qui ne fatigue pas, comme vous voyez.

— J'aime assez ce genre, dit la comtesse; passons à la seconde manière.

— La seconde est une véritable partie d'échecs jouée avec le destin...

— Mais le destin doit toujours gagner, monsieur?

— Nous avons, madame, le libre arbitre pour contrebalancer la force du destin....

— Oh! monsieur, interrompit la comtesse par un geste brusque, adouci par la beauté de la main, je vous arrête là; je vous permets la fantaisie, mais je vous interdis la métaphysique. Nous allons tous nous endormir, comme à la Chambre, quand on discute l'impôt sur le sel.

— Je me soumets, madame, et je reviens encore aux étoiles...

— Oui, monsieur, prenons ce que nous avons sous la main, c'est le plus aisé.

— Un jour, madame, je fis une chute de cabriolet...

— Mylord?

— Non, à deux roues, madame.

— Je crois bien; vous blessâtes-vous?

— Heureusement non... Cet accident m'arriva le 7 octobre 1842, à neuf heures du soir, sur la place de la Bourse. Je regardais l'horloge en ce moment... Un autre jour, qui était encore une nuit, je tombai de cheval aux Champs-Élysées, contre toutes les règles de l'équitation. Cette chute m'étonna, parce qu'elle était impossible. Je tirai ma montre, elle marquait neuf heures trois quarts...

— Il me semble, monsieur Octave, dit la comtesse, que nous nous écartons un peu des étoiles, avec ces deux chutes....

— Au contraire, madame, nous côtoyons les étoiles, vous allez voir... Le 27 août 1843, je revenais de Saint-Cloud par la rivière; les deux roues du paquebot refusèrent de fonctionner devant l'île Séguin. Un naufrage était inévitable; j'étais menacé du sort de Robinson. Je descendis dans un canot, parce qu'une affaire importante m'appelait à Paris; mais avant d'atteindre le rivage, le canot chavira, et en me sauvant à la nage, je me rencontrai face à face avec un noyé qui descendait à Saint-Cloud. Je voulus sauver le noyé, en le saisissant vigoureusement par les cheveux; le noyé,

qui ne l'était pas, m'appliqua un violent coup de poing sur la poitrine, m'ôta la respiration, et me noya. J'ai su depuis que ce faux noyé était un jeune Anglais de l'île Séguin, qui s'amusait à *faire la planche* tous les soirs, en suivant le fil de l'eau, comme font les *swimming-post* dans les rivières de l'Inde.

— Bien ! le voilà noyé maintenant ! dit la comtesse en riant aux éclats.

— Attendez, madame.

J'attends toujours les étoiles.

— Un peu de patience, dit Octave avec son sérieux habituel. Deux faucheurs de foin de l'île Séguin, lesquels prenaient le frais sur la berge, me virent disparaître sous l'eau, et me sauvèrent d'après les procédés en usage pour les asphyxiés de la Seine, et dont je vous épargne les détails.

— Pour arriver aux étoiles, sans doute? dit la comtesse.

— Oui, madame... Le 17 novembre 1844, à huit heures précises du soir, je conduisais trois femmes au Théâtre-Italien, premières loges, loge 22. Ces trois femmes avaient une toilette superbe, et comme on jouait *Norma*, elles avaient commandé à Batton trois couronnes de verveine tressées à ravir.

Un nouvel éclat de rire de la comtesse interrompit quelques instants le jeune narrateur, qui s'inclina avec gravité, et poursuivit ainsi :

— Oui, madame, tous ces détails vous paraissent oiseux, mais attendez la fin... Je dis à l'ouvreuse, en lui montrant mon billet, *loge* 22... L'ouvreuse me regarda fixement, et me dit : Est-ce bien 22 ? — Tout ce qu'il y a de plus 22, lui répondis-je ; deux 2 accouplés, regardez. — Ah ! mon Dieu ! dit-elle, M. Gaillard a fait encore une erreur ce soir ! — Madame, lui dis-je, les fautes de M. Gaillard ne me regardent pas ; ouvrez la loge à ces dames. — Ah ! monsieur, regardez par la lucarne ! le n° 22 est rempli ! En effet, je vis un jeune homme et quatre femmes dans la loge que j'avais louée quarante-huit francs le matin. Mes trois femmes poussaient des soupirs de désolation en regardant leurs toilettes de *Norma*. Je fus touché. J'ouvre la loge, et je dis à l'usurpateur : Veuillez bien, monsieur, m'expliquer votre présence dans une loge qui m'appartient ce soir. — Fermez la porte ! silence ! chut ! le rideau est levé ! à la porte ! telle fut la réponse de l'usurpateur. Que fallait-il faire? Ce que je fis. Je cherchai d'abord partout trois places. La salle était comble, et les druides chantaient déjà le chœur. Mes trois femmes s'arrachaient leurs couronnes de verveine, et voulaient incendier le théâtre. Je les apaisai de mon mieux, et je les conduisis chez elles, rue Miroménil.

Resté seul, je repris le chemin du théâtre, et j'attendis au corridor le premier entr'acte, devant la loge 22.

En deux mots, voici le dénoûment; je me battis le lendemain à Vincennes avec l'usurpateur, et je fus blessé d'un bon coup d'épée au bras droit.

— Mais, monsieur Octave, il ne vous est arrivé que des malheurs tragiques dans votre existence! dit la comtesse.

— Oui, mais j'y ai mis bon ordre, madame, et je défie bien le malheur de m'atteindre maintenant. Lorsque ma blessure fut guérie, je me mis à étudier profondément les mystères de la vie, et de réflexions en réflexions j'arrivai un jour à la vérité.

En vérifiant sur mes tablettes les dates de tous mes malheurs, depuis ma chute de cabriolet jusqu'à la loge 22, je découvris, d'après les dates des archives astronomiques du bureau des longitudes, qu'il y avait une coïncidence merveilleuse entre mes malheurs et le lever de l'étoile de Mars. Quel trait de lumière! Rien ne peut vous peindre l'explosion d'orgueil que je sentis éclater en moi à cette découverte. Je lançai au ciel un regard de vainqueur, en rendant justice à cette voix infaillible de la sagesse des nations, qui nous crie, depuis le premier astronome chaldéen, que nous sommes ici-bas les victimes d'une mauvaise étoile, d'une étoile de malheur!

Mon éternelle ennemie une fois reconnue, et prise en flagrant délit de fatale influence, je ne redoutai plus aucune catastrophe. Le sillon de ma vie se sablait devant moi comme une allée des jardins de Delille; je savais par cœur la marche de la pièce que le destin poussait contre moi sur son échiquier. J'étais voué au bonheur pour toujours.

Je suis abonné à perpétuité à toutes les publications du bureau des longitudes, et j'épie le lever de la planète de Mars avec un soin que vous comprendrez aisément. Cette maudite étoile, obligée d'obéir ponctuellement à M. Arago, me cherche partout, à son lever, pour me jouer un mauvais tour, elle me trouve au lit, et son action est nulle. Le lendemain elle a perdu son influence; je sors, je monte même dans des tilburys qui sont des suicides à deux roues; je nage en pleine Seine, je conduis des familles au théâtre, tout cela impunément. Sans nul doute, la friponne d'étoile se venge sur quelques autres étourdis; mais l'essentiel pour moi est de vivre dans mon égoïsme tranquille; tant pis pour les étourdis!

— Vous nous condamnez maintenant, dit la comtesse, à une étude sérieuse, et qui sera féconde en ennuis. Quant à moi, je vais...

— Pardon, madame, si je vous interromps. Vous savez que tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas assu-

jettis à l'influence d'une mauvaise étoile ; les étoiles ont des caprices, des fantaisies, des rancunes, des dents de lait contre telles ou telles personnes. Cela tient à des causes mystérieuses que la science n'a pas encore percées, mais qu'elle percera indubitablement. Une infinité de gens meurent sans avoir été heureux ni malheureux. Ils ont vécu sans que les étoiles, bonnes ou mauvaises, se soient mêlées de leurs affaires. Promenez-vous dans les rues, passez devant toutes les boutiques, regardez tous les passants, et vous ne rencontrerez presque partout que des mortels à figures calmes, béates, reposées, qui annoncent l'absence des soucis extérieurs. Ainsi, madame, si vous n'avez jamais eu dans votre jeune existence quelques-uns de ces malheurs évidemment calculés par un mauvais génie, vous n'avez rien à démêler avec les étoiles influentes. N'allez donc pas vous adonner aux publications du bureau des longitudes ; n'allez pas étudier les constellations ; ce serait peine inutile. Vivez au hasard ; ne craignez rien.

— Il est pourtant pénible de penser, dit la comtesse, que nous ne valons pas la peine d'être pris en bonne ou mauvaise considération par les étoiles. Un dédain venu de si haut nous humilie. Notre amour-propre est flatté de savoir que nous avons une ennemie au ciel. Enfin, monsieur Octave, je me résignerai, moi, à prendre mon bonheur en patience, et à vivre dans une perpétuelle sérénité.

— Madame, dit Octave à voix basse et feignant l'émotion, prenez garde! les étoiles nous écoutent! ne plaisantez pas avec les mystères. Ne dédaignez point le bonheur ; après le malheur, il n'y a plus rien de plus amusant. Craignez les *fatalités*.

— Oh ! quel pluriel effrayant ! dit la comtesse avec un effroi comique; parlons un peu des fatalités !

— Connaissez-vous l'histoire de Giovanni et de Margellina ?

— Non, monsieur.

— Écoutez, madame, et soyez heureuse toujours !



UNE MAUVAISE ÉTOILE.

UNE MAUVAISE ÉTOILE.



— Giovanni était un pêcheur de Sorrente, un Napolitain brun, vigoureux et hardi. Il avait épousé la jeune Margellina, grande fille aux cheveux noirs, à la taille svelte et souple, la Vénus roturière du golfe de Baïa.

Leur premier enfant mourut, à peine âgé de quelques mois, et les vieux parents ne comprirent rien à cette mort. Le père et la mère jouissaient tous deux d'une santé robuste. L'enfant paraissait constitué pour vivre longtemps. Pourquoi mourir quand tout annonce qu'on doit vivre? Il y a toujours une logique dans le travail de la mort.

Le second et le troisième enfant eurent le même sort.

Le père et la mère se livrèrent à un désespoir qui avait donc deux motifs bien distincts : la perte de leurs enfants et le mystère de ce malheur périodique.

A côté de la chartreuse de Saint-Martin, où Solimène a

peint ses belles fresques, il y avait un vieux ermite très-versé, disait-on à Naples, dans l'étude des sciences occultes, profanes ou religieuses. On conseilla au pêcheur Giovanni de rendre une visite et de demander un conseil à l'ermite Fra Enrico.

L'ermite dit à Giovanni : « Mon enfant, c'est aujourd'hui samedi, entrez dans la chartreuse Saint-Martin; il y a grande foule de fidèles, priez avec eux, récitez le premier verset de l'*Ave maris*, et, après la cérémonie, je vous attends. »

Giovanni obéit avec cet empressement que donne la foi.

La foule chantait dans la grande nef l'hymne à l'*Etoile de la mer*.

Ave maris stella,
Dei mater alma,
Atque semper virgo,
Felix cœli porta.

Le pêcheur unit sa voix à la grande voix de la foule, et se rendit ensuite auprès de Fra Enrico.

« Mon fils, dit l'ermite, prenez ce couteau dont la lame est de bois de cèdre; il a été béni le samedi-saint à l'église de Saint-Philippe de Néri, après le chant de *Lumen Christi*. Si le ciel vous accorde un quatrième enfant, quand vous le verrez en danger de mort, placez-le sous la garde des saintes étoiles, sur la plage de Sorrente, et ensuite coupez avec ce

couteau le lien invisible par lequel votre mauvaise étoile vous conduit. Allez, et ayez confiance en Dieu.

Giovanni fut bientôt amené à faire cette grande expérience, d'où son bonheur dépendait. Le quatrième enfant que lui donna Margellina tomba bientôt dans le même état que les aînés. Cette fois, Giovanni espéra en la parole de l'ermite. Le soir, au lever des premières étoiles, le malheureux père exposa son enfant agonisant sur le sable du rivage, et pendant que sa femme Margellina, qui se confiait plus au ciel qu'à l'ermite, adressait de vives prières au Créateur des astres, Giovanni coupa ce fil invisible qui entraînait sa vie à travers tous les malheurs de la paternité. Au même instant, le quatrième enfant rouvrit ses yeux, que la mort allait fermer, et sembla obéir à cet ordre charmant que Virgile adressait à une mère sur le même rivage : *Commence, petit enfant, à connaître ta mère par un sourire* [1]. A cet âge si tendre, le sourire, c'est la guérison. Giovanni et Margellina poussèrent des cris de joie, et, enlevant leur petit malade à l'air de la nuit, ils le replacèrent dans son berceau de joncs, où la convalescence amena bientôt la santé.

— Je n'ai aucune peine à croire cela, dit la comtesse; ce pêcheur Giovanni ressemble à une foule de malheureux pères de famille qui, après avoir perdu leurs trois premiers

[1] *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.*

enfants, n'ont pas perdu le quatrième. Je connais, pour ma part, au moins vingt Giovanni qui sont arrivés au même résultat sans ermite et sans couteau à lame de cèdre. Votre histoire est croyable comme tout conte italien.

— Madame, dit Octave, nous sommes entourés de mystères. Humilions-nous et croyons l'incroyable, comme saint Augustin, qui n'admettait que l'absurde.

— Admettons l'absurde, dit la comtesse en s'inclinant.

— Eh bien! madame, poursuivit Octave, puisque vous vous ralliez aux opinions de saint Augustin, je veux vous donner le pendant de la *Mauvaise étoile*.

— Ah! monsieur Octave, on n'est pas plus galant que vous.

— Le fleuve du Permesse, qui inspirait les orateurs et les poëtes d'autrefois, était un fleuve d'eau sucrée; permettez-moi, madame, de me conformer à ce vieil usage, et je commence immédiatement.

L'inspiration étant bue, Octave commença ainsi :

LA BONNE ÉTOILE.

LA BONNE ÉTOILE.



« L'an dernier, madame, je reçus une invitation à votre bal d'été. Je pris mon billet de wagon au chemin de fer, et je descendis à l'embarcadère de Ville-d'Avray. C'était par une belle soirée du mois d'août, comme disent les romanciers; l'air était charmant comme le souffle d'un ange; il y avait autour de moi, dans le petit sentier agreste qui conduit à votre château, un paysage prolongé d'une grâce adorable. On respirait la vie, on était heureux, on avait des extases au cœur, et toute cette félicité humaine était acquise à peu de frais; elle arrivait des fleurs, des arbres, du gazon, des collines, des étoiles. Les hommes ne donnaient rien.

J'arrivai à votre bal et je vous vis pour la première fois, vous et votre famille. Toutes les choses charmantes qui m'avaient ému en route n'étaient que la préface de ce que je devais trouver ici, chez vous : un bal ravissant, une société d'élite, un concert d'amateurs artistes, une musique comme

je l'aime; partout des guirlandes de fleurs et de femmes; partout la grâce, le charme, l'enivrement.

Je consultai le lendemain, selon mon usage, mes journaux d'astronomie, et je vis que j'étais arrivé chez vous juste à l'heure précise où la planète de Saturne se levait; cette planète porte un simple anneau, comme une femme mariée. Je reconnus ma bonne étoile, et je me promis d'abuser de son influence pour me dédommager de mes anciens malheurs.

— Monsieur, dit la comtesse, je vous remercie de ce long madrigal en prose; mais c'est une histoire que nous attendons, et non un madrigal.

— Voici l'histoire, madame.

Le 30 juin 1823, deux époux de mes amis, dont le nom sera un mystère, si vous le permettez, se promenaient dans leur joli jardin de la rue Ville-l'Évêque. Une voûte épaisse de marronniers cachait les étoiles, mais une étroite éclaircie de feuilles laissait arriver un seul point lumineux sur l'allée sombre du jardin : c'était comme le regard d'une étoile indiscrète. Le jeune mari fut curieux de savoir à quel astre appartenait ce rayon, et, prenant sa femme par la main, il la conduisit sur le perron élevé, d'où les yeux pouvaient embrasser le firmament.

Une étoile se détachait sur les nébulosités célestes avec



LA BONNE ÉTOILE

un rayonnement merveilleux; elle éblouissait comme un échantillon du soleil.

— Quel beau diamant ! dit la jeune femme.

— Quel bon génie ! dit le mari.

Leur premier-né, un enfant qui ne connaissait pas encore sa mère, vagissait en ce moment dans son berceau. Les deux époux placèrent ce jeune ange sous la protectiom de la bonne étoile, qui semblait les regarder du haut du ciel.

Vingt-six ans se sont écoulés depuis ce mémorable soir, et l'enfant est un homme aujourd'hui.

C'est mon ami Stanislas R... Voici ce qu'il me disait l'autre jour : « Mes parents m'ont dit que j'étais né sous une bonne étoile, et mes parents ont raison. Tout m'a réussi dans ma vie. A seize ans, je sortais du collége Henri IV, couronné comme un ténor italien en vogue. A vingt et un ans, j'ai fait mon début au barreau. Je plaidais une cause perdue d'avance, je la gagnai. A vingt-deux ans, je publiai un volume sur le droit byzantin, un de ces volumes assommants qu'il faut publier, que tout le monde loue et que personne ne lit : on a lu mon livre, on l'a loué, on l'a vendu ! Mon libraire de la rue de l'École-de-Médecine n'a rien compris à ce dernier prodige. Une édition de mille exemplaires épuisée en quinze jours.

J'ai continué de plaider toutes sortes de causes, quelquefois j'ai failli perdre les bonnes, mais les mauvaises je les ai toujours gagnées au vol.

L'an dernier, un notaire me mande chez lui, et m'annonce que M. Paul Vannier est mort à la Guadeloupe. — Cela m'afflige, lui dis-je; mais je n'ai jamais entendu parler de M. Paul Vannier qu'après sa mort et aujourd'hui. — Eh bien, monsieur, ajouta-t-il, vous êtes son seul héritier; c'est un arrière-petit-cousin de votre aïeule, et il n'a d'autre parent que vous : il vous laisse une habitation évaluée deux millions de francs, et un portefeuille garni d'excellentes valeurs. J'ai donné une larme à ce digne parent, et on m'a mis en possession de l'héritage.

Trop riche pour continuer la profession d'avocat, je me suis décidé à embrasser le métier d'oisif. Mon nouvel état de choses a failli me coûter un malheur : j'allais fréquemment dans le monde à cause de mon oisiveté; or, un jour, je me suis rendu amoureux fou d'une jeune personne, de mademoiselle Augustine L..., dont vous verrez un jour la beauté. Ma passion faisait des progrès rapides; je voyais souvent Augustine, mais je n'avançais pas beaucoup. Enfin, je me décidai à commencer le roman par la fin, je fis circuler le mot décisif mariage aux oreilles des parents. Un coup de foudre retentit en guise de réponse! Mademoiselle Augustine était fiancée comme Lucie de Lammermoor! C'est ici que

j'avais besoin du secours de ma bonne étoile. Elle ne me fit pas défaut, selon sa céleste habitude. Le fiancé avait un haut emploi civil dans une possession d'Afrique; il y gagna des fièvres miliaires qui le mirent au tombeau. Augustine reçut la fatale nouvelle avec une douleur modérée. Les parents se contentèrent de lever les mains au ciel, ce qui dispense toujours de formuler le désespoir. Je laissai expirer le délai convenable du deuil moral, et je me représentai comme candidat nuptial dans la famille L.... Cette fois, je fus reçu comme tout millionnaire doit l'être, quand il n'y a plus de fiancé. Je suis heureux, le plus heureux des hommes; j'épouse le mois prochain. Le genre humain sera jaloux de mon sort.

— Voilà, madame, dit Octave en finissant, un homme heureux, puisqu'il s'avoue pour tel. Voilà une influence de bonne étoile bien caractérisée, et qui doit faire réfléchir tous les jeunes époux qui ont des enfants au berceau.

— Nous verrons maintenant, dit la comtesse, ce que l'avenir réserve au mari d'Augustine. Il ne vous a conté que ses bonheurs de garçon.

— Madame, votre mari vous dira qu'un homme peut même avoir du bonheur après le mariage.

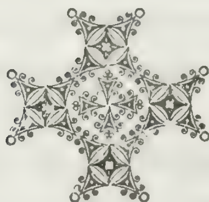
— Mon mari incline la tête en signe d'adhésion. C'est fort

galant pour un mari. J'accepte le madrigal quoique formulé en pantomime.

— Madame, je m'aperçois que toutes les étoiles sont couchées, il n'en reste plus qu'une au ciel. Vous permettez à vos amis de se retirer...

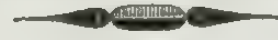
— Non, je veux au contraire vous forcer à saluer avant votre retraite cette belle étoile du matin, qui est l'avant-courrière du soleil.

— Oui, madame, poursuivit Octave, voici le rôle qu'elle joue dans le grand chœur céleste.



L'ÉTOILE DU MATIN.

L'ÉTOILE DU MATIN



La femme qui sort du bal, épuisée par la danse, la salue, et lui dit :

O étoile, tes rayons ne valent pas ceux du lustre qui brillait sur nos quadrilles !

La folle jeunesse qui a passé la nuit autour d'une table où les cartes et les vins mêlaient leurs excitations ardentes, insulte cette étoile et lui dit :

Astre malavisé ! que viens-tu faire au-dessus de nos têtes? pourquoi nous annonces-tu la clarté délatrice du jour? Si notre souffle pouvait t'éteindre comme une lampe, tu ne brillerais plus aux cieux.

Plus sage que la femme du bal, l'oiseau de la vigilance, le coq salue l'étoile du matin par une gamme vibrante qui va se perdre dans les bois, les vallons, les campagnes et les jardins.

A ce chant, la porte de la métairie s'ouvre.

Sous ce toit de chaume on n'a pas dansé follement; on n'a pas joué follement; on n'a pas bu follement; on a dormi du sommeil de la vertu. Le laboureur sort et sourit à cette étoile matinale qui lui promet un beau jour, et encourage le travail et la pauvreté, en promettant le ciel aux pauvres et aux travailleurs.

—C'est sur cette pensée, dit la comtesse, que nous devons aujourd'hui finir cet entretien. Demain, je vous annonce l'arrivée d'un de nos plus ingénicux et de nos plus aimables savants, M. le comte Fœlix. Il nous fera ici un cours complet d'astronomie à l'usage des femmes qui aiment la science, et veulent l'acquérir sans en traverser les broussailles et les ennuis.

Ainsi, nous allons, avec M. le comte Fœlix, nous perdre dans le céleste domaine, et rouler de tourbillons en tourbillons, jusqu'à ces régions invisibles qui ont Dieu pour limites, c'est-à-dire l'infini. En partant pour faire ce long voyage, lançons un dernier regard à la terre, et, afin de nous ôter tout regret, examinons bien notre pauvre planète, telle qu'elle est réellement; c'est le meilleur procédé pour nous livrer sans distraction aucune aux observations des mondes supérieurs. Notre planète a été traitée d'inhabitable par un poëte de mes amis. Voici la satire qui nous consolera de quitter la terre, en nous faisant mieux songer au ciel.

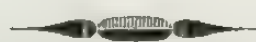


L'ÉTOILE DU MATIN

LA

PLANÈTE INHABITABLE.

LA PLANÈTE INHABITABLE.



Si l'on jette un regard sur le double hémisphère,
On voit bien que la vie est difficile à faire ;
C'est un rude travail du début à la fin !
Depuis le cap de Horn jusqu'au pic de Baffin,
Des vallons de l'Atlas au golfe de la Table
Examinez la Terre, elle est inhabitable !

Ne parlons pas du Nord ; les hommes condamnés
A vivre sur le sol où leurs pères sont nés,
Bien qu'admirant la pluie ou la neige qui tombe,
Disent tous que ce Nord est une immense tombe,
Un enfer à la glace, où les pâles humains
Passent leur triste vie à réchauffer leurs mains :
Dieu, d'abord, concéda, sous de froides haleines,
Leurs terres aux ours blancs, et leurs mers aux baleines ;
Le Nord ne fut pas mis au monde, assurément,
Pour le frileux mortel créé sans vêtement

L'homme enclin à l'erreur, prompt à changer de place,
Usurpa le domaine envahi par la glace,
Contraria le ciel, renia le soleil,
Dit un adieu stupide à l'orient vermeil,
S'éprit des blancs frimas arrondis en coupole,
Et se chaussa de neige, en se coiffant du pôle.

Laissons-le vivre en paix sur le glaçon uni,
Et ne l'insultons point; il est assez puni!

Or, en nous éloignant de la zone polaire,
Parcourons les climats que le soleil éclaire,
Et que le voyageur nous peint comme si doux
Depuis le Var français jusqu'aux fleuves indous.

Gênes me plairait fort, mais il faut que Dieu daigne
Donner un peu de grâce à son roi de Sardaigne,
Prince trop soupçonneux, qui d'un ennui mortel
Tourmente l'étranger dans son paisible hôtel.

L'Italie est trompeuse, et belle en apparence;
Venise est un tombeau; Pise un désert; Florence
Est un Paris toscan, et tout l'amour de l'art
Ne détruit pas son froid, sa pluie et son brouillard.

Rome appelle le monde aux pieds de sa statue,
Mais la fièvre d'accès la maigrit et la tue;

Et sans les dessécher, les trésors des Latins
Se sont tous mis à sec sur les marais Pontins.

Naples, Sirène brune, à Baïa nous enchante;
Elle a de doux parfums, elle a le flot qui chante;
Mais tous ses habitants, un jour, s'éveilleront
Avec quarante pieds de cendres sur le front,
Et vingt siècles après, leurs os couverts de rouille
Se verront exhumés de quelque noble fouille,
Et mis, sous étiquette, au muséum savant
Pour égayer les sots qui passeront devant.

Un doux charme descend sur Malte ou la Sicile;
Mais qui consent à vivre étouffé dans une île?
L'air vous manque, en songeant que sur tout l'horizon
L'Océan guichetier vous écroue en prison.

Le pays des grands rois et des grands architectes,
L'Égypte n'a gardé pour nous que ses insectes,
Et montre, sur des bords, autrefois si vantés,
Les sept fléaux de Dieu par Moïse inventés.
Malgré toi, savant Clot, qui pour l'Égypte plaides,
Les femmes des harems y sont noires, mais laides;
Les hommes, le front bas, y marchent en troupeau,
Et le vent du désert leur boucane la peau!

L'Afrique intérieure est un pays céleste;
Mais le fauve lion et le tigre au pied leste
Ont conquis cette zone et ne la cèdent pas.
L'homme sur la limite à peine fait un pas
Que tous les monstres noirs, mis sous cloche dans l'arche,
Accourent, crins au vent, et lui ferment la marche.
Dieu n'a fait le soleil, n'a courbé les rameaux,
N'a semé le gazon que pour les animaux.
Le lion règne en roi dans ce vaste domaine;
Libre de nos soucis, sa grandeur s'y promène.
C'est pour lui que l'Afrique a ces arbres épais
Qui versent la fraîcheur, les parfums et la paix.
Il trouve au pied des monts la grotte familière
Que le ciel tapissa de velours et de lierre;
Il trouve le beau lac couronné de roseaux
Où s'étanche la soif dans de limpides eaux.
Quand la faim à ses flancs vient attacher des ailes,
Il choisit son festin dans un vol de gazelles;
Il mange la chair fraîche, il boit le sang vermeil,
Et sa griffe léchée, il dort d'un doux sommeil.
Entouré d'un sérail d'amantes fortunées
Il consomme la nuit ses puissans hyménées.
Jamais sur son poitrail, éternellement sain,
Ne chemine à tâtons, le doigt d'un médecin;
Sur lui, la volupté ne creuse point de traces.
Comme un roi chevelu des primitives races,

Il voit autour de lui bondir des nouveau-nés
Qui se portent fort bien sans être vaccinés,
Et ce vieillard robuste, à son heure dernière,
N'a pas un cheveu blanc sur sa blonde crinière !

En avant ! nolisez la galère à vapeur !
Séduit par les récits d'un écrivain trompeur,
Voulez-vous habiter un château de plaisance
A Smyrne, à Trébizonde, au Bosphore, à Byzance ?
Ce sont de beaux pays, de splendides cités
Par tous les voyageurs avec amour cités :
Le soleil y distille à flots sa poésie ;
C'est le climat de Dieu ; c'est le ciel de l'Asie :
Le myrte, l'aloès, l'iris, précieux dons,
Bordent ses grands chemins, comme ici les chardons.
Respirez les parfums de ce jardin céleste....
Dans chaque fleur du ciel, l'enfer a mis la peste,
Et, le corps tout gonflé de hideuses tumeurs,
Le matin, vous direz, je vis ; le soir, je meurs !

Allez un peu plus loin : c'est la grande presqu'île
Qu'un double océan baigne avec un flot tranquille,
Que le Gange caresse, en son vol diligent,
De ses lèvres d'azur à l'écume d'argent.
Mais, dans ce beau pays, Éden que rien n'égale
Fleurit, sous l'aloès, le tigre de Bengale,

Qui sur le bonze illustre et l'esclave grossier,
Imprime également ses deux griffes d'acier :
Mais ce ciel merveilleux, cette terre féconde
Où s'élèvent Dehly, Cachemire, Golconde,
Et toutes les cités des fabuleuses nuits,
Ont des palais déserts où pleuvent les ennuis ;
Des temples où Brahma sculpte ses grandes œuvres
Sur des rocs hérissés d'homicides couleuvres ;
Et du Penjab lointain, aux rives de Goa,
Des plaines où partout le numide boa,
Tel qu'un mât se roidit, haut de toute sa taille,
Et se roule, en sifflant, comme un fleuve d'écaille.

C'est donc ainsi partout en ce monde ; jamais
On ne trouve un bonheur, sans y coudre le MAIS ;
Ce satanique MAIS que le ciel débonnaire
Devrait rayer du monde et du dictionnaire.
Ombre de mon ami d'Héran le voyageur,
Mort sans avoir la tombe avec son ver rongeur,
Lève-toi ! Tu partis, tout brillant de jeunesse,
Pour offrir ton amour à quelque brahmanesse,
Mystérieuse femme, ange de l'Orient,
Au balcon du kiosque assise, et souriant !
Un jour, selon le rit des prêtres de l'Asie,
Tu menas aux autels l'odalisque choisie,
Et le soir, quand le ciel et le fleuve étaient doux,

Quand on dansait au son des instruments indous,
Tu sortis pour rêver à cette nuit charmante
Que promit à tes yeux ta poétique amante ;
Et rêvant, tu vis luire à travers les gazons
Des yeux, comme Satan fait rougir ses tisons ;
C'était un tigre noir qui par droit de nature,
Cherchait, pour ses enfans, un peu de nourriture,
Et te porta, gibier d'innocens appétits,
En quatre livraisons à ses pauvres petits !

Poursuivons. Ce serait un espoir chimérique
De croire qu'on peut être heureux en Amérique.
L'Océan traversé sans naufrage, voguons
Vers la Terre de Feu. Craignez les Patagons,
Polyphèmes errans ; craignez le cannibale
Qui pour flèche, aujourd'hui, tire un fusil à balle,
Et qui, la crosse en joue et les tendons roidis,
Narguerait Robinson et tous ses Vendredis ; —
Et la chauve-souris qui, sur votre figure,
Jette une aile de plomb de cinq pieds d'envergure;
Craignez par-dessus tout le serpent assassin,
Ce noir clocher qui rampe et sonne le tocsin.
Si vous voyez un lac, un fleuve semé d'îles,
Ne prenez pas un bain, craignez les crocodiles.
Si le soleil vous cuit, ne vous abritez pas
Sous ce bois ; la panthère y cherche son repas.

Voyez-vous ce pré vert que la fleur blanche émaille,
Pour y dormir prenez une cotte de maille,
Car des insectes noirs, jaunes, bleus, rouges, verts,
Capricieux enfants du fécond univers,
Folâtrant sous vos doigts, sourds à vos clameurs vaines,
Amoureux du beau sang qui coule dans vos veines,
Ont tatoué partout à travers vos habits
Votre corps, vaste écrin de venimeux rubis.

Tels sont les agréments de tes splendides zones,
Fleuve océan, qui tiens ton nom des Amazones,
Pays, où le soleil ne fait point d'ombre au mur,
Où le mercure en feu saute sur Réaumur !
Et si l'on a bravé par courage ou démence
L'Amérique du Sud, ménagerie immense,
Cirque de la nature, ouvert sous l'équateur,
Où l'homme se débat comme un gladiateur,
Toujours quelque volcan se rallume à la ronde ;
Aujourd'hui Quito brûle, et demain Lima gronde,
Et sur quelque horizon que se portent vos yeux,
Le feu d'enfer se mêle à la flamme des cieux.

Allons, comme au beau temps de Saturne et de Rhée,
Habiter, pour jouir, la zone tempérée.
Dans le Midi, la mer nous fait un doux appel :
La Grèce nous découpe un riant archipel,

La Grèce de Pallas, de Cérès, de Pomone,
D'Athènes, de Délos et de Lacédémone.
Mais c'est peu qu'en ses bois aimés des Égipans,
Comme aux jours d'Eurydice habitent les serpens,
Les hydres, les lézards, les aspics, les couleuvres,
Tous les monstres chantés dans les classiques œuvres;
Ce pays du grand peuple et des illustres rois,
Hélas! s'est aplati sous le nom bavarois!
Par la grâce du Nord, l'étranger y commande,
Et parle à Thémistocle une prose allemande;
On a parodié l'autre Grèce;... fuyons
Ce pays qui n'a pu conserver ses rayons;
Zéphyr, laisse tomber tes ailes; sois maudite,
Mer qui donnas naissance à Vénus Aphrodite
Et qui, d'un flot joyeux, chantes du même ton
Pour la belle Aspasie et l'épouse d'Othon!

Puis, l'Espagne nous dit : Viens me voir, je suis belle;
L'amoureux voyageur me trouve peu rebelle;
J'ai de l'or sur ma tête, et des fleurs à la main,
J'ai l'ogive moresque et le cintre romain;
J'ai des golfes charmans où la montagne abrite
Le grand chêne et la fleur, l'arbre et la marguerite;
J'ai des oiseaux dorés qui chantent à ravir
Dans les jasmins du Tage et du Guadalquivir;
Et le soir, quand au ciel le soleil se dérobe,

Les yeux meurent d'amour aux franges de ma robe :
Car je sais une danse inconnue à Paris,
Qui ravit les amans et damne les maris !
Certes, après ces vers, à toute heure, à tout âge,
Qui ne se lancerait vers un pareil voyage ?
Eh bien ! malgré ses fleurs, son ciel, ses rossignols,
L'Espagne est un pays trop rempli d'Espagnols ;
On y fait une guerre atroce de démence
Qui sans cesse finit et toujours recommence ;
On y trouve partout, sur ses pas hasardeux,
La balle de Carlos ou d'Isabelle deux.
Arrivez-vous, à jeun, aux portes d'une ville,
L'auberge a disparu dans la guerre civile ;
Sa cuisine, d'ailleurs, abhorre les repas,
C'est le seul lieu d'Espagne où le feu n'entre pas.
Traversez-vous au pas un bois de sycomores,
En rêvant à Pélage, aux Goths, au Cid, aux Mores,
Un bandit pastoral, l'escopette à la main,
Comme au temps de Gil Blas, vous barre le chemin ;
Heureux s'il ne veut pas, mécontent du salaire,
Vous étrangler ensuite avec son scapulaire !

Adieu donc, belle Espagne ! il faut, d'un pas léger,
Rentrer chez nous, et fuir tout pays étranger.
Allons au vrai midi des rives fortunées,
Car la neige et l'ours noir règnent aux Pyrénées ;

Bayonne et Perpignan, un peu trop à l'écart,
Pour moi ne sont placés qu'au midi moins un quart.

Salut, notre Provence ! ô toi que je révère !
Toi qui dans tes loisirs inventas le trouvère
Dont la guitare triste et le vers chevrotant
Endormaient, tous les soirs, une belle en chantant !...
Entendez-vous ce vent qui déchire la terre
Comme l'artillerie ou comme le tonnerre,
Soulève les cailloux d'un effort sans rival,
Et jette un cavalier du haut de son cheval ?
Vent massif, il remplit le vide de l'espace ;
On croirait voir dans l'air sa forme quand il passe ;
Il semble secouer de son bras étouffant
Notre planète en deuil comme un ballon d'enfant !

C'est donc fini ! la paix est un bien chimérique !
Le bonheur n'est donné qu'aux monstres de l'Afrique.
Oh ! puisque nous avons le malheur d'être humains,
Résignons-nous ; laissons leur poudre aux grands chemins,
Et demandons à Dieu, planant sur la nuée,
Qu'ici-bas notre peine au moins soit commuée,
Et pour vivre joyeux, mes amis, oublions
Notre dignité d'homme, et faisons-nous lions !

— Voilà une satire d'un genre nouveau, dit la comtesse. Nous avons fait des progrès depuis Juvénal même. Autrefois un auteur satirique se contentait d'attaquer un vice, un défaut, un ridicule, un homme. Pures bagatelles! Votre satire fait son métier en grand; elle voyage en chemin de fer; elle prend notre pauvre planète dans ses griffes de fer, et la secoue avec une telle fureur qu'on craint de voir le globe coupé en deux comme une orange à l'équateur. Parlez-moi d'une satire comme celle-là! Nous sommes loin de l'abbé Cottin.

— Madame, dit Octave, cette satire abuse peut-être sur quelques points de l'hyperbole, mais en général elle ne manque pas de justice. A vrai dire, la terre n'est habitable que dans les recoins où elle est inhabitée; partout ailleurs elle tourmente beaucoup ses habitants.

— Et comment trouvez-vous notre Ville-d'Avray?

— C'est un endroit délicieux sans doute, mais on ne peut l'habiter que deux mois dans l'année. Si Ville-d'Avray était bâti vers le lac de Makidas, dans le voisinage de la baie d'Agoa, il serait habitable toujours.

— Allons à la baie d'Agoa! dit la comtesse.

— Eh! pourquoi pas, madame? Mais avant il faudrait en

déloger les propriétaires qui occupent ces domaines depuis Adam.

— Comment nommez-vous ces propriétaires ?

— Des lions, des panthères, des éléphants. On ne les exproprie pas avec du papier timbré, ceux-là.

— Il faut donc nous résigner à rester ici ?

— Résignons-nous. Notre planète est inhabitable, madame, c'est un point admis...

— Par vous, monsieur !

— Eh bien ! madame, supposons que ce paradoxe soit une vérité, comme tant d'autres paradoxes ; nous avons, pour nous consoler des imperfections de notre globe, les splendeurs parfaites du ciel. Réfugions-nous dans les observations de l'astronomie. Demain notre savant et spirituel ami, M. le comte Fœlix, nous ouvrira ce livre immense du firmament, où Dieu a écrit son histoire en lettres d'or. Nous épèlerons l'alphabet, et puis nous apprendrons la langue. Vous verrez ensuite avec quel œil de pitié nous regarderons notre grain de sable quand nous descendrons des hauteurs de l'infini.

— Personne ne parle mieux astronomie que le comte

Fœlix ; et on ne lui fera pas le reproche qu'un poëte du dix-huitième siècle rima pour

Monsieur de Fontenelle,
Qui parlait de science en style de ruelle.

Bien qu'il s'adresse plus spécialement aux femmes, les hommes graves peuvent même s'instruire aux leçons que le comte Fœlix professe pour les dames.

— A demain donc notre nouveau cours, dit en se levant la comtesse de Saverny.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES

ÉTOILES.

SECONDE PARTIE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRERES
RUE DE VAUGIRARD, 36.


LES
2e Partie
ASTRONOMIE
DES
DAMES

LES

ÉTOILES

SECONDE PARTIE

ASTRONOMIE DES DAMES

PAR

LE COMTE FOELIX.



PARIS

G. DE GONET, ÉDITEUR.

SECONDE PARTIE.

ASTRONOMIE DES DAMES

PAR LE COMTE FŒLIX.

LES

ÉTOILES.

SECONDE PARTIE.

ASTRONOMIE DES DAMES.

INTRODUCTION.

Il n'est pas une science dont l'étude soit plus séduisante que celle de l'astronomie; pas une qui élève autant l'âme et qui donne à la fois une aussi majestueuse idée de la puissance du Créateur, et de la haute intelligence de l'homme dont l'œil et la pensée vont chercher des vérités éternelles dans d'autres mondes placés à des distances incommensurables de celui où il vit.

« Lorsque la science est arrivée à prouver, dit M. Arago, que la terre n'était au soleil que comme un est à trois cent cinquante-cinq mille, et que le soleil néanmoins n'était qu'une petite étoile, l'esprit humain s'est trouvé comme anéanti dans ces immensités, et il s'est senti humilié. Mais lorsqu'on considère combien étaient imparfaits les moyens naturels dont il pouvait disposer; comment et jusqu'à quel point il est arrivé à perfectionner l'organe de la vision; lorsqu'on pense à tout ce qu'il lui a fallu de génie et de persévérance pour parvenir à mesurer le temps jusqu'à l'expression d'un dixième de seconde, tandis que les incessantes variations de l'atmosphère et les plus faibles changements de température étaient pour lui des causes d'inévitables erreurs, devant tant de difficultés vaincues et devant les résultats auxquels son intelligence l'a amené, on ne peut disconvenir que si l'homme est petit dans le monde matériel, il est bien grand dans le monde intellectuel. »

Quoi de plus grand, de plus noble, de plus admirable en effet que les découvertes astronomiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours? Quoi de plus poétique et de plus exact à la fois? Là, et là seulement, se trouve l'alliance de la raison et de l'enthousiasme, choses si différentes et presque toujours incompatibles, d'où l'on peut conclure que l'astronomie peut être à la fois l'élément des esprits les plus solides et des âmes les plus tendres.

Mais il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, procéder autrement que les savants à brevet, excellentes gens presque toujours, et qui pourtant ont le malheur de ne pouvoir toucher à la chose la plus divine sans y laisser quelque stigmate, quelque empreinte fatale. Ainsi persuadés qu'à eux seuls il appartenait d'écrire l'histoire des étoiles, ces fleurs du ciel qui racontent à la terre la grandeur et la gloire de Dieu, ils ont commencé par s'armer d'algèbre; ils se sont cuirassés de géométrie, de trigonométrie, de statique, de mécanique, et, dans cet équipage, ils ont entassé des montagnes de théorèmes, de problèmes, etc. Puis, après avoir sué sang et eau pour se rendre inintelligibles, ils ont été fort surpris qu'on ne les comprît point... Pourquoi donc ne pas dire tout simplement deux et deux font quatre, ou trois et deux font cinq? tout le monde eût compris; mais non, il faut absolument écrire $3 + 2 = 5$, ce qui veut dire *trois et deux égalent cinq*. « Oh! nous dit-on, le langage des savants n'est pas celui des gens du monde. » C'est là, nous en conviendrons, une vérité surabondamment démontrée.

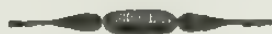
Quelques-uns de ces revêches apôtres de la science ont pourtant tenté de s'humaniser dans ces derniers temps; ils ont fait des vers!... non pas des vers de poëte comme Méry, notre spirituel collaborateur, en eût pu faire, mais des vers de savants!... C'est-à-dire qu'ils ont cousu des rimes à des

lignes de douze syllabes, et qu'ils sont ainsi parvenus à ajouter le ridicule à l'ennui.

Quant à nous, pénétré, ainsi que nous l'avons dit, de cette vérité, que l'étude de l'astronomie convient à la fois aux âmes tendres et aux esprits supérieurs, nous tentons d'ouvrir pour vous, Mesdames, les portes du sanctuaire : si le guide n'est pas éloquent, son langage sera simple et clair ; son pas sera sûr, mesuré, et peut-être ne le suivrez-vous pas sans quelque plaisir dans les vastes régions où il va s'engager.

CONNAISSANCES PRÉLIMINAIRES.

INSTRUMENTS D'OBSERVATION.



L'Asie, qui fut le berceau des premiers hommes, dut être aussi celui des sciences, et plus particulièrement de l'astronomie : l'aspect du ciel a dû nécessairement porter les hommes à la méditation, à l'observation. Il est vrai que les moyens manquaient; il fallait observer à l'œil nu, et c'était là une cause incessante d'erreurs; car, c'est une vérité que nous devons nous empresser de proclamer, les plus beaux yeux du monde sont d'habiles imposteurs qui font voir souvent tout le contraire de la vérité; en voici un exemple entre mille. Plongez verticalement un bâton bien droit dans un courant d'eau limpide, il semblera courbé, et formera un angle à la surface de l'eau. « Si le bâton paraît courbe, ma raison le redresse, » disait à ce sujet un philosophe. Sans doute votre raison le redresse, parce que vous avez

mille moyens de reconnaître qu'il n'est pas réellement courbé; mais si cette aberration se produit lorsque vous regardez les astres, comment reconnaître l'erreur? C'est cependant ce qui arrive : les rayons lumineux en traversant l'atmosphère se réfractent comme le bâton dans l'eau.

L'erreur était donc, dès les premiers temps de la création, le partage des hommes; mais dès ces temps primitifs aussi, ils ont marché avec une ardeur infatigable à la découverte de la vérité : il est certain que dans les siècles les plus reculés le mouvement des planètes était à peu près déterminé; que l'on observait déjà le lever et le coucher des principales étoiles, et que l'on était parvenu à trouver la raison des éclipses.

Un peu plus tard, on imagina de diviser la zone ou la bande des cieux sous laquelle se meuvent le soleil, la lune et les planètes, en douze parties égales, indiquées par douze signes de trente degrés chacun, ce qui fait trois cent soixante pour le cercle. Chaque signe reçut un nom et fut figuré par un symbole : le Bélier, ♈; le Taureau, ♉; les Gémeaux, ♊; le Cancer, ♋; le Lion, ♌; la Vierge, ♍; la Balance, ♎; le Scorpion, ♏; le Sagittaire, ♐; le Capricorne, ♑; le Verseau, ♒; les Poissons, ♓. Ces douze signes composent ce qu'on appelle le zodiaque.

Ces signes, placés dans l'ordre que nous indiquons, de

l'ouest à l'est, servirent à déterminer les saisons; ainsi le printemps commençait lorsque le soleil entrait dans le signe du Bélier, l'été lorsqu'il arrivait au signe du Cancer, l'automne à la Balance, et l'hiver au Capricorne. Mais comme on n'avait alors aucune idée de la précession des équinoxes, on ne put tenir compte de ce mouvement, de sorte qu'aujourd'hui le printemps naturel devance de vingt jours le printemps astronomique, et ainsi de suite pour les autres saisons.

Enfin les astronomes primitifs classèrent toutes les étoiles qu'ils pouvaient voir, par groupes nommés constellations; et ils donnèrent à chacune de ces constellations un nom d'homme, ou de quadrupède, ou de poisson, ou d'oiseau.

La route était tracée : ange déchu, l'homme avait relevé la tête et commencé, par la pensée, la conquête de l'immensité; le péché d'Adam l'avait fait exiler de l'Éden; le génie de ses enfants leur ouvrait les voies du ciel.

Une question longtemps débattue et qui ne sera probablement jamais résolue, est celle de savoir quel est le peuple primitif qui fit faire à l'astronomie les premiers pas dont nous venons de parler : sont-ce les Grecs, les Égyptiens ou les Indiens? Newton en attribue l'honneur aux Grecs; mais d'autres autorités penchent pour les Égyptiens; d'autres encore soutiennent que le zodiaque fut inventé par les Chal-

déens, qui étaient, disent-ils, un peuple de pasteurs. « Les vastes plaines qu'ils habitaient, les nuits qu'ils passaient en plein air, un horizon immense, un ciel pur et sans nuage, tout les invitait à suivre les mouvements des astres et à chercher les lois qui les régissent. De la Chaldée, l'astronomie se répandit en Égypte; enfin elle fut connue des Phéniciens, qui l'appliquèrent à la navigation.

Tout cela était ou du moins semblait être très-rationnel; mais voici que des hommes d'un savoir profond, d'une intelligence incontestable, d'une portée d'esprit immense, viennent dire : « Il n'y a jamais eu de pays appelé Chaldée, ni de peuple du nom de Chaldéen : les Chaldéens dont nous parle l'Écriture sainte étaient les sages de tous les pays, qui ne s'occupaient que de science, et parcouraient incessamment les diverses contrées du monde connu, d'où leur venait le nom de *Chasdim*, qui signifie *errants* en hébreu; les Persans les appelaient *Mages*. »

On pourrait opposer à cela qu'il existe un certain nombre de personnages, lesquels ont la prétention de savoir la langue chaldéenne. La prétention serait justifiée qu'elle ne prouverait pas qu'il y ait jamais eu sur la terre un peuple chaldéen : il n'y a pas eu de Chaldée; mais les savants, les mages, les *Chasdim* des temps primitifs ont pu créer pour eux une langue particulière; c'est ce qu'ont fait plus tard les prêtres égyptiens, et c'est ce qui existe encore aujour-

d'hui en Chine, où la langue que parlent entre eux les lettrés est entièrement différente de la langue vulgaire.

Il nous semble raisonnable de croire que les premiers progrès de l'astronomie furent dus, non à un peuple quelconque, mais à l'agglomération des connaissances qui se produisaient sur plusieurs points en même temps. Ce qui est certain, c'est que les Égyptiens, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, avaient déterminé les quatre points cardinaux, calculé le mouvement de plusieurs planètes, et reconnu que l'année solaire était de trois cent soixante-cinq jours et un quart.

Les Chinois, dont les annales certaines remontent à plus de quatre mille ans, s'occupèrent aussi beaucoup de l'astronomie dans les temps primitifs; mais il en fut chez eux de cette science comme de toutes les autres : arrivée à un certain degré, elle demeura stationnaire. La même chose à peu près arriva chez les Indiens.

Quant aux Grecs, il paraît certain que les premiers éléments de l'astronomie leur furent enseignés par les Phéniciens, peuple marchand, essentiellement navigateur, et qui avait plus que tout autre compris l'importance des connaissances astronomiques.

Ces connaissances furent apportées de Phénicie en Grèce par Thalès, qui vivait environ sept cents ans avant Jésus-

Christ; il enseigna publiquement la théorie du mouvement du soleil et de celui de la lune, et il expliqua la cause des éclipses et les moyens de les prédire.

Anaximandre, un de ses disciples, inventa un globe terrestre et un instrument nommé *gnomon*, à l'aide desquels il rectifia les observations faites jusqu'alors; grâce à son génie, les Grecs purent entreprendre de longs voyages maritimes, et fonder des colonies dans des pays éloignés. Malheureusement pour lui, Anaximandre avait posé en principe, comme base de la science, que le monde est soumis à des lois immuables. Il n'en fallait pas tant pour jeter l'alarme parmi les prêtres. Que devenaient les fantaisies, le bon plaisir des nombreuses divinités de l'Olympe, si les lois du monde étaient immuables? Le trop audacieux astronome fut accusé d'outrage aux dieux, mis en jugement et condamné à la peine de mort. C'était bien le moins qu'on pût faire en faveur de cette immense armée mythologique dont les autels faisaient vivre tant d'oisifs. Toutefois Périclès parvint à démontrer qu'il en fallait rabattre quelque chose, et la peine fut commuée en un bannissement perpétuel.

Hélas! c'est là l'histoire de tous les temps; aujourd'hui comme il y a deux mille ans, le plus grand des torts est celui d'avoir trop tôt raison. Pythagore, qui vint deux siècles plus tard, fut plus réservé. Il reconnut que la terre tourne autour du soleil; mais, de même que Fontenelle qui disait

que s'il avait la main pleine de vérités il se garderait bien de l'ouvrir; Pythagore se garda bien de proclamer cette immense vérité que son génie lui avait fait découvrir : il se borna à l'enseigner à quelques-uns de ses disciples.

Enfin vinrent successivement Aristarque, Ératosthène, Hipparque, puis Ptolémée, qui naquit à Ptolémaïs en Égypte, cent trente ans avant Jésus-Christ, et dont le système fut suivi pendant quatorze siècles. D'après ce système, la terre était placée au centre des mouvements célestes ; autour d'elle se mouvaient le soleil, la lune et les planètes.

Ce système, dont les bases étaient essentiellement fausses, laissait sans explication une foule d'observations importantes ; il était en contradiction manifeste avec beaucoup de faits incontestables, et cependant, comme nous venons de le dire, il fut le seul suivi... il serait plus juste de dire le seul permis, pendant quatorze cents ans ! En voici la raison : ce système laissait subsister les vieilles et grossières erreurs ; il ne changeait rien aux positions acquises ; il les perpétuait au contraire ; il faisait de l'univers tout entier des dépendances de la terre : il n'y avait qu'un monde, qui était le nôtre ; tout le reste lui était subordonné, et il fallait croire quand même, car le doute seul était puni de mort.

Telle était la situation de la science astronomique, lorsque

vint Copernic, qui, s'emparant des découvertes de Pythagore, résolut de remettre en lumière le système de ce grand homme, au risque de ce qui pourrait en arriver, sans cependant négliger les précautions que la prudence pourrait lui suggérer. Né à Thorn, dans la Prusse, l'an 1472, Copernic avait montré dès son enfance les plus grandes dispositions pour l'étude des sciences exactes; il s'y était donc livré avec ardeur, et son génie lui avait fait promptement reconnaître les erreurs de Ptolémée. « Quoi! se dit-il, la terre n'est qu'un point dans l'espace, un atome, et cet atome serait le centre autour duquel viendraient circuler tant de corps immenses, et leur dicterait ses lois! Mais d'où lui viendraient donc cette force, cette puissance? Ce n'est pas tout: si l'on songe à l'incroyable vitesse avec laquelle ces corps devraient se mouvoir, vitesse qui devra être d'autant plus grande que l'éloignement sera plus considérable, il faudra admettre que la terre attire les astres avec d'autant plus de force qu'ils sont plus éloignés d'elle, ce qui est la plus grossière des absurdités. Mais si l'on admet que la terre tourne autour du soleil, de même que les autres planètes, ces difficultés disparaissent. »

Et ce fut en prenant pour base cette vérité éternelle, que Copernic développa son système; puis quand il s'agit de le publier, il dédia le livre au pape Paul III, et il eut soin de dire, dans sa dédicace, que le mouvement de la terre n'était

qu'une supposition qu'il avait imaginée pour faciliter l'intelligence des révolutions célestes.

La ruse, il faut en convenir, est parfois bonne à quelque chose; celle de Copernic eut tout le succès qu'il en avait attendu: il est très-probable pourtant que le pape n'en fut point dupe; mais elle sauvait les apparences, elle imposait silence au fanatisme, et le saint-père eut le bon esprit de se contenter de cette concession faite à l'ignorance.

Copernic mourut peu de temps après cette publication; son livre resta. Vint alors Galilée, qui adopta le système de Copernic, avec l'intention de le compléter.

Le hasard, dit M. Arago, joue souvent un grand rôle dans les découvertes humaines; mais on lui fait rarement sa part, par la raison qu'il est muet. Ce fut à un de ces hasards tout providentiels que Galilée dut la plus grande partie de sa gloire: deux enfants, en jouant dans la boutique d'un fabricant d'instruments d'optique, à Middelbourg en Hollande, trouvèrent dans la position relative de deux verres la combinaison du télescope.

L'opticien, manquant probablement des connaissances ou de l'intelligence nécessaire pour tirer seul parti de cette découverte, en fit part à quelques savants qui ne lui accordèrent que peu d'attention. Bientôt Galilée en entendit parler, et son génie lui faisant pressentir les merveilleux avantages

qui résulteraient pour l'étude de la science d'un instrument à l'aide duquel les objets éloignés se rapprocheraient en apparence, de manière à ce que les plus petits pussent être vus sous de grandes dimensions, il se mit à l'œuvre, et parvint à construire une lunette qui grossissait cinq fois les objets, ce qui est à peu près la puissance de nos lorgnettes d'opéra aujourd'hui.

Ainsi, mesdames, les élégantes jumelles dont, au théâtre, les longs cils de vos yeux bleus ou noirs caressent doucement les lentilles, sont des télescopes galiléens. A la faiblesse de l'instrument, le grand homme suppléa par la puissance de son génie, et il put contempler des merveilles dont nul avant lui n'avait eu l'idée. Alors, redoublant d'ardeur, il s'efforça de perfectionner ce nouveau moyen d'observation, et, après avoir vaincu d'immenses difficultés, il obtint des lunettes grossissant jusqu'à trente-deux fois, ce qui lui permit de découvrir les quatre satellites de la planète Jupiter, et de reconnaître que la voie lactée n'est autre chose que l'assemblage d'une immense quantité d'étoiles. Il put aussi étudier la constitution de la lune, reconnaître ses montagnes et en déterminer la hauteur.

Tout cela ne s'était pas fait en un jour : Galilée avait alors plus de soixante ans : animé d'un noble enthousiasme, il commença à enseigner ouvertement le système de Copernic, à l'appui duquel venaient toutes les admirables décou-

vertes qu'il avait faites. Il n'en fallait pas tant pour mettre en émoi le clergé de ce temps, dont les yeux accoutumés aux ténèbres redoutaient la lumière : l'inquisition fit emprisonner l'audacieux grand homme dont l'enseignement semblait être en opposition flagrante avec l'Ecriture sainte ; on l'accusait d'hérésie au premier chef, et cette accusation était presque toujours un arrêt de mort. Galilée trembla ; il ne voulait pas mourir encore, non qu'il eût peur de la mort, mais parce qu'il lui semblait qu'il n'avait pas entièrement rempli la tâche confiée à son génie. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ces cruels moines, c'était d'abjurer les immortelles vérités que les inquisiteurs regardaient comme des hérésies, dont l'auteur devait être livré aux flammes; l'infortuné grand homme dut donc se résigner à mentir à sa conscience : il dit qu'il était prêt à abjurer ses erreurs.

Les inquisiteurs s'efforcèrent de donner à cette abjuration toute la solennité possible, esperant par là raffermir leur puissance, contre laquelle s'élevaient incessamment les progrès de l'esprit humain, et ce fut un spectacle à la fois déplorable et touchant que ce vieillard vénérable, à genoux devant une nombreuse assemblée, prononçant cette abjuration qui lui avait été dictée :

« Moi, Galilée, à la soixante-dixième année de mon âge, constitué personnellement en justice, étant à genoux et ayant

devant les yeux les saints Évangiles que je touche de mes propres mains, d'un cœur et d'une foi sincères, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur, l'hérésie du mouvement de la terre. »

Cela dit, il se releva avec toute la vigueur d'un jeune homme, et frappant la terre de son pied, il s'écria avec une énergie sublime :

— *E pur si muove!* (Et pourtant elle tourne!)

Cette explosion soudaine de sa conscience rachetait noblement la faiblesse qu'il avait montrée; aussi les inquisiteurs la lui firent-ils expier. Ils n'osèrent pourtant sacrifier violemment leur victime, et Galilée ne fut condamné qu'à l'emprisonnement perpétuel. Mais pour lui c'était pis que la mort. Heureusement le grand-duc de Toscane, assez instruit pour apprécier les travaux de Galilée, ce qui mérite d'être remarqué, demanda et obtint qu'on confiât à sa garde l'illustre prisonnier, à la condition pourtant qu'il ne pourrait pas quitter le territoire de Florence, ce qui importait peu au savant qui ne voulait voir que le ciel. Ainsi donc, en dépit de son abjuration, il continua à étudier les lois du mouvement en général, et si ses découvertes n'eurent pas d'abord un grand retentissement, elles n'en furent pas moins des monuments impérissables du génie de l'homme.

Dans cette esquisse rapide, destinée seulement à donner

une idée de l'ensemble des connaissances préliminaires indispensables pour l'étude de l'astronomie, nous avons négligé de vous parler, mesdames, de Kléper et de Tycho-Brahé, hommes de génie, qui eurent le malheur de vouloir concilier les divers systèmes.

Tycho-Brahé, après avoir commencé sa carrière par l'astrologie, renonça à ces rêveries superstitieuses pour ne s'occuper que de la science, et il s'acquit bientôt une si grande réputation, que le roi de Danemark lui donna l'île d'Huène, située dans la mer Baltique. Tycho y fit bâtir un château qu'il nomma *Uranibourg*, ce qui veut dire ville du ciel; il reçut dans ce château la visite de tous les grands personnages qui admiraient ses travaux, et entre autres celle de Jacques VI, roi d'Ecosse, lorsqu'en 1590 il passa en Danemark pour épouser la sœur de Frédéric.

Képler était l'élève de Tycho; comme lui il avait abandonné l'astrologie. Né à Viel en Souabe en 1571, il mourut à l'âge de cinquante ans, après avoir agrandi considérablement le domaine de la science, bien que toutes ses observations aient été faites sans le secours des lunettes.

Ces deux savants, comme nous venons de le dire, voulurent concilier le faux et le vrai. Ainsi ils établissaient que le soleil était réellement le centre autour duquel gravitaient les planètes supérieures; mais ils voulurent qu'en même

temps la terre demeurât immobile au centre de l'univers; c'était une espèce de moyen terme, une sorte de conciliation entre la vérité et l'erreur; mais l'erreur est périssable, et la vérité est éternelle : l'alliance dura peu.

Huyghens et Cassini, qui vinrent ensuite, firent encore des découvertes importantes. Désormais le mouvement des astres était connu, incontestable; il restait à trouver les lois de ce mouvement. Vint alors Descartes, qui devait bouleverser toutes les théories philosophiques du temps.

Né le 31 mars 1596, Descartes était d'une constitution si faible, que les médecins n'hésitèrent pas à prédire à ses parents qu'il mourrait jeune. Mais dans cette frêle enveloppe résidait un puissant génie; car, malgré ses erreurs, Descartes est regardé à juste titre comme un des plus grands philosophes de ces derniers siècles : c'est lui qui découvrit la force centrifuge, ce qui eût été suffisant pour l'immortaliser.

Pour expliquer le mouvement des astres, Descartes supposa que chacun des corps célestes était environné d'un énorme tourbillon de matière subtile, lesquels tourbillons se communiquaient le mouvement à peu près comme les rouages d'une horloge. Ainsi le tourbillon du soleil étant le plus considérable mettait en mouvement les tourbillons des planètes, lesquels donnaient de la même manière l'impulsion aux tourbillons des satellites. Cela était très-ingénieux,

mais ce n'était pas vrai, et pour démontrer la fausseté de ce système, il suffisait de demander comment les comètes, qui parcourent en tous sens l'immensité des cieux, pouvaient traverser tous ces tourbillons sans qu'il en résultât la moindre perturbation?

Au nombre des hommes de génie qui cherchaient la solution de ce problème vers la fin du dix-septième siècle, était l'immortel Newton.

Né à Woolsthrope, en Angleterre, Newton n'avait pas encore vingt-deux ans lorsqu'il inventa la méthode des suites, le calcul de l'infini, et découvrit la théorie des couleurs. C'était admirablement préluder à la sublime découverte qu'il lui était réservé de faire. Déjà depuis longtemps il avait rejeté le système de Descartes; il ne croyait pas aux tourbillons, mais il sentait la nécessité de les remplacer, et il ne trouvait rien. Ses jours se passaient dans la solitude et la méditation, et la lumière ne se faisait point à son esprit. Déjà il commençait à se décourager, lorsqu'un jour, se promenant dans un jardin, il fut tiré de la profonde méditation où il s'était enfoncé, selon son usage, par la chute d'une pomme qui, s'étant détachée d'une des branches les plus élevées d'un arbre de haute taille, vint tomber à ses pieds.

Ce fait, si simple en lui-même, mit les idées du philosophe dans la direction de la vérité. — Pourquoi, se dit-il,

cette pomme tombe-t-elle sur la terre au lieu d'aller rouler dans l'espace? La terre a donc une puissance attractive? Mais si la terre est douée de cette puissance, tous les corps célestes doivent la posséder à des degrés relatifs à leur densité. — Dès lors ses observations furent dirigées en ce sens, et bientôt ses conjectures devinrent pour lui et pour le monde entier d'immortelles vérités : le système de l'attraction anéantit les tourbillons, et leva toutes les difficultés qu'avait présentées jusque là l'étude de l'astronomie... La chute d'une pomme avait suffi pour opérer ce prodige... Il faut bien en convenir, mesdames, la pomme se réhabilitait; elle rapprochait ainsi du Créateur l'homme qu'elle en avait éloigné; elle rendait à Newton une partie de ce qu'elle avait ôté à Adam.

Newton, comme Descartes, était dans sa jeunesse d'une constitution très-faible, ce qui ne l'empêcha pas de vivre en bonne santé jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Pendant les deux années qu'il passa à développer sa grande découverte, il ne vécut en quelque sorte que pour penser et calculer.

Il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui, et il oubliait même de prendre de la nourriture. « Un jour, dit un des biographes de ce grand homme, le docteur Stukeley, ami de Newton, étant allé dîner avec lui, attendit longtemps qu'il sortît de son cabinet, où il était

enfermé. Pressé par le besoin, le docteur se résolut à manger d'un poulet qui se trouvait déjà placé sur la table, après quoi il remit les restes sur le plat, et y plaça aussi une cloche de verre qui servait à le couvrir. Enfin plusieurs heures s'étant écoulées, Newton parut, et se mit à table en témoignant qu'il avait grand'faim. Mais lorsque, ayant levé la cloche, il vit les restes du poulet découpé: « Ah! dit-il, je croyais n'avoir pas dîné; mais je vois que je me trompais. » Et il quitta la table pour aller se remettre au travail. Cet homme de génie vécut célibataire, et, oserai-je le dire? on affirme qu'il ne connut jamais l'amour. On ajoute que, lorsqu'il mourut, il n'avait perdu qu'une dent et ne s'était jamais servi de lunettes; faits que nous nous bornons à rappeler, sans prétendre établir quelque relation entre eux.

A l'immortel Newton succédèrent les Herschell, les Laplace, les Arago et d'autres encore, dont nous aurons occasion de parler. Mais il ne faut pas oublier que tous ces grands hommes doivent une partie de leur gloire à la perfection des instruments dont ils purent se servir, et c'est ici le lieu de dire quelque chose de ces puissants auxiliaires.

On comprend aisément que, pour voir un objet sous de grandes dimensions, il suffirait de le placer tout près de l'œil, si la vision pouvait alors s'opérer sans confusion; mais il arrive précisément que la divergence des rayons rend

l'image confuse. Si l'on regarde cet objet à travers un verre blanc à faces planes et parallèles, la forme et l'éloignement des objets ne seront point modifiés; seulement la lumière sera moins intense. Mais si, au lieu d'être planes, les deux surfaces d'un verre sont convexes, et que leurs concavités se présentent l'une à l'autre comme deux verres de montre que l'on joindrait par leurs bords, on obtient ainsi ce qu'on appelle une *lentille*, à cause de la ressemblance de sa forme avec celle de cette graine. Or, les lentilles ont la propriété de grossir les objets placés à une certaine distance. Cette propriété a dû être connue dès la plus haute antiquité, et pour vous en assurer, mesdames, il vous suffira d'examiner attentivement quelques-uns de ces beaux camées antiques que vous placez avec raison au nombre de vos plus précieux bijoux, et dont le travail est à la fois si délicat et d'une si grande perfection, qu'évidemment il n'a pu être accompli à l'œil nu.

Il semble à notre œil qu'une lunette de spectacle rapproche les objets que l'on regarde avec son aide; mais ces objets ne nous semblent être plus près de nous que parce qu'ils sont grossis par la lentille, et c'est ce dont on peut aisément se convaincre en regardant le même objet un œil appliqué à la lunette et l'autre nu.

Une autre propriété de la lentille est de former à un certain point qu'on nomme le *foyer*, une image parfaite de

l'objet vers lequel elle est dirigée. C'est là le principe du daguerréotype : on dispose une planche de métal qui a reçu précédemment des vapeurs d'iode, de manière à ce qu'elle reçoive l'image reproduite par la lentille; et comme la lumière a une action très-intense sur l'iode, l'image reste empreinte sur la planche avec une exactitude admirable.

Nous avons dit plus haut comment Galilée avait été servi par le hasard pour arriver à la construction d'une lunette, il nous reste à parler des diverses parties dont se compose cet instrument si simple et pourtant si merveilleux, et des perfectionnements qui y ont été apportés depuis sa découverte.

La lunette se compose de deux verres lenticulaires placés aux deux extrémités d'un cylindre creux qui les tient à une distance convenable l'un de l'autre.

L'une de ces lentilles est très-large; c'est celle qui est dirigée vers l'objet qu'on veut examiner : on l'appelle *objectif*.

L'autre, placée à l'autre extrémité du tube, est beaucoup plus petite et plus courbe, et s'appelle *oculaire*.

L'objectif reproduit l'image derrière lui, à un point nommé *foyer;* l'oculaire, en même temps, grossit cette image comme si c'était l'objet lui-même. Tout se réduit à cela. Rien n'est plus simple au premier aspect, et cependant que d'ingé-

mieuses combinaisons il a fallu trouver, depuis Galilée, pour arriver aux résultats obtenus aujourd'hui! La première lunette construite par Galilée grossissait les objets cinq fois, comme on l'a vu plus haut; puis il était arrivé à obtenir un grossissement de trente-deux fois.

Pour augmenter ce grossissement, les difficultés semblaient invincibles : si la lunette était courte avec des lentilles très-courbes, la lumière, en y pénétrant, se décomposait, et l'on n'obtenait l'image de l'objet que sous les couleurs de l'arc-en-ciel, *irisée*, comme disent les astronomes et les opticiens. Si, au contraire, les lentilles étaient peu courbes, il fallait donner au tube de la lunette une longueur énorme. On en fit pour l'Observatoire de Paris plusieurs qui avaient jusqu'à trois cents pieds (cent mètres) de longueur; mais à peine l'œil de l'astronome était-il placé contre l'oculaire, que l'astre qu'il s'agissait d'observer avait changé de place, et la manœuvre d'un si colossal instrument étant nécessairement lente et difficile, le malheureux astronome, suant sang et eau, perdait sans cesse la piste de son astre.

Sous Louis XV on parvint pourtant à obtenir des lunettes grossissant jusqu'à soixante-dix fois. Peu après, on fit en Angleterre des lunettes qui grossissaient cent cinquante fois.

Vint ensuite le fameux Auzout, qui obtint des grossissements de six cents fois.

C'était déjà fort remarquable, puisque, en regardant avec un pareil instrument une personne placée à une distance d'une lieue, il semble qu'on puisse, sans se déranger, lui donner la main. On croyait donc avoir, sous ce rapport, atteint, ou à peu près, la limite du possible, lorsque vers la fin du dernier siècle, le célèbre Herschell annonça au monde savant qu'il était parvenu à construire un télescope grossissant les objets jusqu'à six mille fois. Cela parut si prodigieux qu'on refusa d'y croire. Herschell fit, pour persuader les incrédules, ce que le Fils de l'homme avait fait pour convaincre saint Thomas, il dit tout simplement : *Venez et voyez.*

Les savants vinrent, et ce fut en versant des larmes de joie qu'ils reconnurent leur tort.

C'est qu'en effet cela leur permettait de prévoir des résultats merveilleux.

Jugez-en, mesdames.

Du sommet des monuments les plus élevés de la ville de Mâcon, lorsque le temps est serein, on voit parfaitement à l'œil nu les Alpes, dont les abords en sont pourtant éloignés de trente-cinq lieues. Or, avec le télescope d'Herschell, on pouvait voir la lune comme si elle n'était éloignée de nous que de seize lieues... Et il y a des gens qui ne croient pas aux prodiges !

Pour arriver à ce résultat, Herschell avait fait construire des objectifs ayant un mètre vingt-deux centimètres d'ouverture; c'était là un autre prodige, car jusqu'alors on n'avait pu obtenir des objectifs d'une dimension un peu considérable sans qu'il s'y trouvât des *stries* qui brisent les rayons et nuisent à la reproduction de l'image. Aujourd'hui la difficulté est entièrement vaincue, et l'on fabrique à Paris des objectifs de la plus grande pureté, ayant jusqu'à deux mètres de circonférence.

Herschell, né à Hanovre en 1738, était musicien dans un régiment hanovrien lorsqu'il passa en Angleterre.

Il n'avait jamais eu de maîtres, et c'était de la nature qu'il tenait ses premières leçons de musique, comme plus tard elle lui révéla les secrets inconnus jusqu'alors dans la science de l'optique.

Devenu musicien de l'église de Bath, un ouvrage d'optique, qui tomba par hasard entre ses mains, lui donna l'idée de faire des lunettes. Les télescopes les plus forts ne grossissaient alors que quatre cents fois; Herschell parvint à en fabriquer qui grossissaient jusqu'à six mille fois.

Ayant fait part à Georges, roi d'Angleterre, de l'intention qu'il avait de faire un nouveau télescope de vingt pieds, le roi l'engagea à le faire de quarante, et voulut en supporter tous les frais.

Tout est énorme dans cette machine: trente hommes y ont travaillé pendant six mois. Le tube, qui est en tôle, porte cinq pieds de diamètre. Le miroir a quatre pieds d'ouverture. Cet instrument est armé d'un si grand nombre de poulies et de leviers, qu'il en coûte quarante francs chaque fois qu'il faut seulement en graisser les cordages.

Toutefois, à l'aide de ces admirables instruments, on ne pouvait guère observer que la constitution physique des astres. Huyghens, le premier, vers la fin du dix-septième siècle, imagina d'assigner à l'œil, dans le champ même de la vue, un point qui pût permettre d'observer le mouvement des corps célestes: il adapta donc aux deux bords du tuyau de la lunette un fil autant fin que possible; mais le plus fin, celui, mesdames, que vos doigts agiles attachent à une aiguille dont l'ouverture est imperceptible, était beaucoup trop gros. On se servit ensuite de cheveux; les cheveux faisaient l'effet d'énormes poutres. On eut recours aux fils d'araignées; mais ils étaient encore d'une grosseur désespérante, et puis ils se brisaient trop facilement. Enfin, l'idée vint aux savants de se servir de fils métalliques... ils étaient toujours trop gros, et quand, à force d'être amincis, ils approchaient du degré de ténuité désirable, ils se cassaient. Le laminage simple était donc insuffisant pour faire atteindre le but.

Mais les savants sont tenaces, mesdames; ils ne se découragèrent point, et ils parvinrent, après des peines inouïes,

des expériences multipliées, à obtenir des fils de platine infiniment plus fins que les fils d'araignées les plus ténus.

Dès lors il fut possible de calculer d'une manière précise le mouvement des étoiles.

Ici, mesdames, nous sommes dans la nécessité de vous dire quelque chose de la géométrie, et même de la trigonométrie; mais ne vous effrayez pas, cela sera court, et nous nous efforcerons de parler un langage humain.

Ainsi nous vous dirons qu'un cercle, quelle que soit sa dimension, se divise géométriquement en trois cent soixante degrés. Si donc, au moyen d'une croix, vous divisez un cercle en quatre parties (fig. 1), vous aurez quatre angles de quatre-vingt-dix degrés chacun; faites une double croix dans le cercle (fig. 2), et vous aurez huit angles de quarante-cinq degrés.

Il est facile de comprendre que les rayons partant d'un même centre peuvent se prolonger indéfiniment, et qu'alors la grandeur des degrés sera plus considérable, à mesure que les rayons s'étendant davantage, devront être contenus dans une circonférence plus grande.

En somme, un angle est l'espace contenu entre deux lignes qui se coupent; donc pour connaître la grandeur exacte d'un angle il suffira de tracer un cercle dont l'ouverture de

l'angle déterminera la circonférence, et dont le point culminant sera le centre (fig. 3).

Si donc on veut savoir de combien de degrés est l'ouverture de l'angle, il suffira de diviser le cercle, quel qu'il soit, en trois cent soixante parties.

Voilà pour la géométrie.

Quant à la trigonométrie, nous nous bornerons à dire qu'elle sert à mesurer la distance d'objets inabordables. Supposons qu'un observateur se trouve à une distance quelconque d'un monument, et qu'il ne puisse en approcher davantage; s'il veut savoir à quelle distance exacte il est de ce monument, qu'il tire, par la vision, deux rayons partant l'un du sommet, l'autre de la base du monument, et dont le point central sera celui où son œil est placé. Cela se nomme un angle soutendu; or l'angle que soutend un objet qui touche à ses limites extrêmes varie en raison inverse de la distance de cet objet à l'œil de l'observateur, et la trigonométrie enseigne les relations qui existent entre la dimension d'un objet, sa distance et l'angle qu'il soutend.

Si donc le monument étant A (fig. 4), l'œil de l'observateur est en B, l'angle soutendu est de deux degrés, l'observateur marquera ce point B, et il s'éloignera jusqu'à ce que le monument ne soutende qu'un degré; l'œil de l'observateur sera

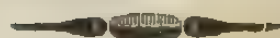
alors en C, et la distance entre C et B sera égale à celle qui existera entre B et A.

Cela peut se démontrer parfaitement en moins de cinq minutes et sans autre instrument qu'un compas.

Tel est le point de départ d'où l'on est parvenu à mesurer les distances immenses qui existent entre les différents corps qui se meuvent dans l'espace ; il n'a fallu pour cela qu'un compas et une lunette.



LA TERRE.



La terre étant nécessairement le seul point d'où nous puissions observer les astres, il importe de la bien connaître, d'en savoir les mouvements, leurs causes et leurs résultats.

Vous êtes bien loin d'imaginer, mesdames, lorsque vos pieds mignons foulent un gazon fleuri ou s'appuient sur un sable doux et flexible, que vous marchez sur une frêle écorce, enveloppant un noyau liquide d'une dimension telle qu'elle épouvante la pensée, et qu'il ne faudrait qu'une légère commotion, un accident fort ordinaire pour que, cette écorce se endant sous vos pas, vous fussiez précipitées dans des abîmes sans fond? C'est cependant là une vérité maintenant démontrée jusqu'à l'évidence : la terre n'était, au commencement, qu'un noyau de matières incandescentes, de même que toutes les autres planètes dont nous parlerons plus loin.

Ce globe, en roulant dans l'espace, s'est refroidi, et s'est en conséquence recouvert d'une croûte solide; mais non tellement solide pourtant qu'elle ne s'entr'ouvre encore assez fréquemment pour engloutir habitations et habitants, comme il est arrivé à Lisbonne en 1755, où en quelques minutes périt le produit de dix siècles de travaux. Temples, palais et chaumières, trônes et tombeaux, tout fut confondu dans une ruine commune; tout fut poussière, chaos et dévastation. Qu'on se figure, si cela est possible, les liens domestiques, les lois, les rapports de tout ordre, les arts, tout enfin tombant à la fois dans ce commun abîme où la nature elle-même s'engloutit! La langue humaine est impuissante à peindre de tels tableaux; et pourtant il n'y a pas encore cent ans que le tremblement de terre de Lisbonne est venu effrayer le monde, et mille fois, depuis, cette catastrophe s'est renouvelée sur différents points du globe.

Ne suffit-il pas d'ailleurs d'assister, de Naples, à une éruption du Vésuve, pour se convaincre que le centre de notre globe n'est autre chose qu'une vaste mer incandescente? Donc, ainsi que nous le disions tout à l'heure, notre globe, en roulant dans l'espace, s'est refroidi; mais à sa superficie seulement, superficie bien mince, puisque la terre ayant un peu plus de trois mille deux cents lieues de diamètre, la croûte solide qui la recouvre n'a pas plus de vingt-cinq à trente lieues d'épaisseur, ce qui est démontré jusqu'à l'évi-

dence par la chaleur croissante que l'on ressent en s'enfonçant dans la terre. Ainsi, à vingt-sept mètres au-dessous du sol, la température est constamment la même, puis elle s'élève à mesure que l'on pénètre plus avant. A une profondeur de cinq cents mètres, comme celle du puits artésien de Grenelle, à Paris, on obtient de l'eau chaude à vingt-cinq degrés; à une demi-lieue de profondeur, on l'obtiendrait bouillante.

Cela suffirait pour prouver que la terre est ronde et qu'elle roule dans l'espace; mais cette vérité est incessamment combattue par l'illusion des sens, et, trompés par cette illusion, les hommes regardèrent pendant longtemps la terre comme une plaine sans limites. On finit pourtant par remarquer que, lorsqu'un vaisseau s'éloignait du rivage, ses parties inférieures étaient celles qui disparaissaient les premières, et que, d'un vaisseau qui arrivait de la pleine mer, le haut des mâts était ce qu'on en apercevait d'abord. En outre, on remarqua qu'en plaine deux hommes, partis de points très-éloignés, ne pouvaient se voir d'abord, et que, en continuant à marcher l'un vers l'autre, ils commençaient à se voir par la tête. On inclina dès lors à croire que la terre pourrait bien être ronde, vérité qui ne tarda pas à être surabondamment démontrée par de hardis navigateurs, qui, après avoir fait le tour de la terre, revinrent à leur point de départ par le côté opposé.

Pourtant la terre n'est pas précisément ronde; elle est aplatie vers les pôles et renflée vers l'équateur ou milieu; cet aplatissement, qui n'est que d'environ cinq lieues, sert encore à démontrer la vitesse de rotation de la terre : formez en sphère deux bandes de carton très-flexible, faites passer au travers un axe muni à l'une de ses extrémités d'une manivelle : si vous tournez la manivelle doucement, la sphère de carton ne change point de forme; mais si vous lui imprimez un mouvement rapide, les cercles s'allongeront sur les côtés.

Au reste, quand on dit que la terre est ronde, on ne fait pas acception des cavités qui nous paraissent immenses, non plus que des montagnes dont l'élévation semble prodigieuse, et qui pour l'ensemble ne présentent guère que les rugosités de la superficie d'une orange.

On devait conclure de l'aplatissement de la terre vers les pôles, que ces pôles étant plus près du centre du globe, la pesanteur des corps ou l'attraction, ce qui est une seule et même chose, devait y être plus grande, et c'est précisément ce qui arrive; ainsi une horloge à pendule, réglée en Norwége, retardera à Cayenne, parce que l'attraction étant plus forte en Norwége, les oscillations du pendule seront plus fréquentes qu'à Cayenne. C'est encore là une conséquence du principe que la pomme se détachant de l'arbre avait fait découvrir à Newton.

Il est donc bien clairement démontré, bien irrécusable, que la terre est un globe roulant dans l'espace, et de toutes parts environné par le ciel; que ce globe a en même temps deux mouvements bien distincts, l'un de rotation, l'autre de translation, double mouvement qui peut se comparer à celui d'une bille qui tourne sur elle-même en même temps qu'elle avance sur une ligne.

Du premier de ces mouvements résultent les jours et les nuits, et du second les différentes saisons. C'est encore à ces mouvements que sont dues la force *centripète*, par laquelle un corps en mouvement autour d'un autre tend à s'unir à lui; et la force *centrifuge*, par laquelle tous les corps qui se meuvent autour d'un corps central tendent à s'échapper par une ligne droite qui vient rencontrer une circonférence de cercle sans y toucher, ligne que l'on nomme *tangente*.

Ces vérités ont trouvé dans tous les temps de nombreux contradicteurs, et quelques-unes de leurs nombreuses objections ont pu paraître très-rationnelles au premier aspect; ainsi quelques-uns ont dit : si la terre tournait, un homme étant sur le haut d'une tour et en détachant une pierre, cette pierre devrait tomber en arrière de la tour, puisque la terre aurait déjà fait un chemin considérable pendant la chute de la pierre; or la pierre, dans ces conditions, tombe au pied de la tour. Cela est vrai; on en a cherché la cause, et l'on a

trouvé que, d'après des lois immuables, un corps projeté partage le mouvement de celui qui le projette; ainsi alors qu'un navire, poussé par un bon vent, fait six ou sept lieues à l'heure, qu'un matelot placé sur le haut du grand mât laisse tomber un corps dur, une pierre, une pièce de métal, ce corps tombera au pied du mât, et cependant il est impossible de nier que le vaisseau marche. Ne voit-on pas d'ailleurs les écuyers du Cirque à Paris, debout sur des chevaux lancés à fond de train, jeter en l'air des oranges ou des pommes et les recevoir sur les dents d'une fourchette? Donc l'orange ou la pomme a acquis la vitesse de locomotion du corps d'où elle a été projetée.

Le mouvement de rotation de la terre s'accomplissant en vingt-quatre heures, et sa circonférence à l'équateur, c'est-à-dire à la partie la plus renflée de la sphère, étant d'environ dix mille six cents lieues, il en résulte que le mouvement de rotation est d'environ six lieues par minute ou un dixième de lieue par seconde, ce qui est précisément la vitesse d'un boulet de canon. Quant à la vitesse de translation qui s'accomplit en un an, elle est de plus de quatre cents lieues par minute. Cela est prodigieux; on comprend difficilement une telle rapidité, et cependant il est d'autres planètes, comme nous le verrons plus loin, dont la rapidité est bien plus grande, et même double de celle de la terre.

Lorsqu'on connut bien le volume de la terre, son double mouvement autour du soleil, sa vitesse et ses autres propriétés, on voulut en connaître le poids; car c'est le propre de l'esprit humain de marcher toujours du connu à l'inconnu, seule règle d'ailleurs par laquelle il soit possible d'arriver à la découverte de la vérité. On remarqua d'abord qu'il y avait dans la terre cinq substances qui, sous le même volume, pesaient plus que l'eau; ainsi le platine pèse vingt-deux fois plus que l'eau; l'or, dix-neuf fois; le mercure, treize fois; le plomb, onze fois; le fer, sept fois. Il est vrai que ce ne sont là que des substances extraites de la surface du globe, mais c'était un point de départ, d'où l'on tira la conséquence que la pesanteur moyenne de notre globe devait être d'environ cinq fois celle d'une masse d'eau égale à son volume, et l'on parvint enfin à démontrer clairement que le poids de la terre était trois cent cinquante mille fois moindre que celui du soleil; c'est-à-dire que, si l'on mettait le soleil dans un des plateaux d'une balance, il faudrait, pour obtenir un poids égal, mettre dans l'autre plateau trois cent cinquante mille terres, ni plus ni moins.

Tels sont, mesdames, les résultats positifs obtenus par les savants; quant aux moyens qu'ils emploient pour y arriver, nous nous contenterons de dire qu'ils sont infaillibles. C'est bien assez déjà, c'est trop même, que nous vous ayons induites en géométrie et trigonométrie, choses très-respectables,

sans doute, mais dont les vilains noms seraient capables de faire grimacer les lèvres les plus gracieuses.

Enfin il est bien démontré que la terre n'est autre chose qu'une planète, et que c'est de cette planète, de ce corps sans cesse en mouvement, que nous pouvons faire nos observations astronomiques. Ce n'est pas là pourtant tout ce que nous avons à dire de la terre : il nous reste à parler de son atmosphère, des marées, des vents, des températures, des météores, etc., toutes choses qui trouveront leur place plus loin, alors que nous nous serons suffisamment occupé du système planétaire pour rendre facile l'explication d'une foule de phénomènes qui, en suivant une autre marche, seraient autant d'obstacles contre lesquels nous viendrions nous heurter à chaque pas. Mais, avant tout, nous parlerons de notre satellite, la lune, qui est le corps céleste le plus voisin de nous, et du soleil, le centre de notre système planétaire, et qui doit nécessairement occuper ici une place proportionnée à son immense importance dans l'univers.

Au reste, nous ne serons jamais exclusif ni spécialiste, et nous prétendons conserver la faculté de revenir sur un même sujet autant de fois que nous croirons ce retour nécessaire à l'instruction ou au plaisir de nos charmantes lectrices.

LA LUNE.



De la terre à la lune il n'y a qu'un pas, relativement aux distances immenses qu'il nous faudra incessamment parcourir par la pensée; mais ce pas, nous ne le franchirons jamais... *Jamais!* ce mot pourra paraître bien absolu : il y a cent ans, on pouvait croire que jamais l'homme ne parviendrait à voyager dans les airs presque aussi facilement que sur mer. Quiconque eût avancé, il y a cinquante ans, qu'un Parisien, se levant à l'heure ordinaire, pourrait aller dîner sur les bords de la mer et revenir se coucher le même jour dans son lit, sans avoir éprouvé plus de fatigue que s'il avait été voir la mer à l'Opéra; celui-là eût été hué et bafoué. Et pourtant nos aéronautes s'élèvent maintenant dans les airs à des hauteurs prodigieuses; ils parcourent sans danger des distances immenses, traversent les mers, passent sur les villes, les royaumes..... Et il y a aujourd'hui plus

de cent mille Parisiens qui, sortis de la capitale à sept heures du matin, ont été dîner au Havre et se sont couchés dans leur lit six ou huit heures après.

Mais on respire librement sur les chemins de fer, on respire dans l'atmosphère à quelque hauteur que puisse s'y élever un aérostat; au delà de cette atmosphère, on ne respire plus, de sorte qu'arrivé, par un procédé quelconque, aux dernières couches d'air, on aurait encore, pour se rendre à la lune, un peu plus de quatre-vingt-quinze mille lieues à franchir sans respirer; sans compter qu'arrivé à la lune, on ne respirerait pas davantage, attendu qu'elle n'a point d'atmosphère. La première condition pour pouvoir entreprendre un voyage à la lune serait donc de trouver le moyen de vivre sans respirer. On le trouvera peut-être; mais très-certainement il aura fallu le chercher bien longtemps.

Si nous ne pouvons toucher à la lune, au moins il nous est possible de la voir de très-près; puisque, grâce au télescope d'Herschel, on l'aperçoit comme si elle n'était plus qu'à une distance de seize lieues de la terre. A cette distance, on a pu mesurer la hauteur de ses montagnes, et l'on a reconnu qu'elles sont en général beaucoup plus élevées que celles de notre globe, puisque la plus haute cime de l'Himalaya, en Asie, n'est que de sept mille huit cent vingt et un mètres et que la hauteur de plusieurs montagnes de la lune est de près de huit mille mètres.

Le volume de la lune n'est que la quarante-neuvième partie de celui de la terre, et son poids n'est au soleil que comme un est à vingt-trois millions ; en d'autres termes, il faudrait vingt-trois millions de lunes pour contre-balancer le poids du soleil. Il en résulte que les corps qui se trouvent à sa surface sont très-légers; ainsi un homme pésant sur la terre soixante-quinze kilogrammes, n'en pèserait que quinze à la surface de la lune, et un danseur de notre Opéra qui, pour le plus bel entrechat, ne s'élève qu'à un mètre des planches, en déployant tous ses moyens, ferait, à l'opéra de la lune, s'il y avait là un opéra, des petits sauts de quinze pieds de hauteur.

La lune est-elle habitée ? C'est ce qu'on ignore, mais on peut affirmer que, s'il y existe des êtres organisés, ils sont bien différents de ceux de la terre, puisqu'ils doivent vivre sans air et sans eau. Ils seraient en outre d'une bien petite dimension : un homme de cinquante centimètres serait un géant.

Mais de ce que nous ne pouvons voir les habitants de la lune, ni comprendre leur organisation, on ne peut conclure qu'il n'y ait point d'êtres organisés sur ce globe ; on peut même admettre que, s'il y en a, nous les verrons un jour. Nous avons dit qu'à l'aide du télescope d'Herschel, la lune nous apparaît comme si nous n'en étions éloignés que de

seize lieues; vienne maintenant un homme de génie qui centuple la puissance de ce télescope, et nous verrons la lune comme si nous n'en étions qu'à six cent quarante mètres; puisque le progrès continue, il n'y aura plus sur ce globe rien de caché pour nous.

Ces probabilités ont fait, il y a quinze à seize ans, le succès d'une des plus audacieuses mystifications qu'on puisse imaginer. Quelques astronomes anglais étaient partis depuis plus de dix mois pour le cap de Bonne-Espérance, emportant des instruments d'une grande perfection, pour faire des expériences, lorsque parut à Londres un mémoire attribué au chef de cette expédition, qui révélait des merveilles : il avait vu les habitants de la lune, qu'il appelait *Vespertillos;* c'était des hommes comme nous, plus petits, mais d'une perfection presque divine; ils avaient des ailes et ils s'élançaient à volonté dans l'espace.... Telle était la puissance des instruments, que l'heureux observateur avait pu étudier leurs mœurs : il avait vu des maris mollement étendus près de leurs épouses sur le gazon verdoyant, tandis qu'à leurs pieds se jouaient des enfants d'une beauté plus qu'angélique. L'observateur avait vu encore une foule d'autres choses que nous ne saurions dire, et qui, au premier aspect, semblaient très-vraisemblables; car, s'il est une vérité que l'on doive proclamer et contre laquelle ne puissent rien *les remparts de bois de la vieille Angleterre*, comme ils disent de l'autre côté

de la Manche, c'est qu'un Anglais qui ment est toujours un des plus habiles menteurs du monde.

Dieu sait le bruit que fit la découverte ! Le mémoire fut traduit dans toutes les langues connues ; on en publia à Paris quatorze éditions en six semaines. On ne parlait que des vespertillos, et les lionnes de ce temps commencèrent à trouver ridicule que le gouvernement ne fît rien pour tenter d'acclimater chez nous d'aussi adorables créatures. En même temps on critiquait les savants de l'Observatoire de Paris. — L'État paye ces gens-là, disait-on ; il les paye même fort cher, et ils dorment !... Ce n'est pas eux qui auraient découvert les vespertillos !

Le plus drôle de l'affaire, c'est que ces savants étaient tout honteux ; on leur criait de toutes parts : *Vespertillos !* Ce mot était un poignard qu'ils avaient incessamment sur la gorge. Nous disons ce *mot ;* quant à la *cose*, ils s'aveuglaient à la chercher, et ils ne la trouvaient point. Les infortunés seraient morts à la peine, si les astronomes anglais n'étaient enfin revenus du cap de Bonne-Espérance ; ils s'empressèrent de démentir les hâbleurs qui avaient si bien exploité la crédulité publique ; mais par malheur, il n'est pas aussi facile de détruire une erreur de ce genre que de l'implanter dans l'esprit du peuple, et aujourd'hui encore il existe des gens qui croient à l'existence des vespertillos.

Revenons au positif : la lune, qui ne nous paraît lumineuse que parce qu'elle réfléchit les rayons du soleil, n'est qu'un corps opaque ; la plus grande lumière qu'elle puisse nous donner est trois cents fois moindre que celle du soleil, et cette lumière est absolument dépourvue de chaleur. Elle emploie à tourner sur elle-même précisément le même temps qu'elle met à tourner autour de la terre, d'où il résulte qu'elle nous présente toujours le même hémisphère. La partie lumineuse est toujours tournée vers le soleil ; ainsi, dans son mouvement autour de la terre, n'ayant qu'un très-faible mouvement de *libration* ou de balancement, elle doit avoir pendant près de quatorze jours chacune de ses faces ou hémisphères successivement plongés dans la nuit et éclairés ; mais pendant ses longues nuits, la terre lui envoie assez de lumière pour que l'obscurité ne soit jamais complète sur son disque.

La lune parcourt son orbite, ou, si l'on veut, opère son mouvement de translation en 27 jours 17 heures 43 minutes. La durée de cette révolution étant moindre que celle de nos mois, il en résulte que nous avons plus de douze lunaisons dans une année ; ainsi, après la douzième lune, il reste 11 jours 6 heures, lesquels produisent, en 19 ans, sept lunaisons de plus que le nombre des mois, et qu'après cette révolution de 19 années, les nouvelles et les pleines lunes reviennent précisément aux mêmes dates. C'est ce

qu'on nomme le *cycle* ou *nombre d'or*. On est dans la première année de ce cycle, lorsque la première lune tombe le premier janvier

Mais le mouvement de la lune n'est pas toujours exempt de perturbation, et cela causa de vives alarmes à nos pères dans le cours du dernier siècle. Les astronomes s'étant aperçus que le mouvement de la lune s'accélérait, suivirent sa marche avec le plus grand soin ; bientôt ils reconnurent qu'elle allait de plus vite en plus vite, et ils acquirent la certitude que si cela continuait, elle ne tarderait pas à être assez rapprochée de la terre pour ne pouvoir résister à son attraction ; de sorte qu'elle tomberait infailliblement sur notre globe où elle formerait une protubérance énorme et causerait d'immenses et irréparables désastres. La panique que cette nouvelle répandit dans le monde fut prodigieuse. Les plus braves n'étaient pas exempts de crainte ; car il ne s'agissait pas là d'un danger qu'on pût combattre ; c'était une mort affreuse, inévitable qui planait sur toutes les têtes : la foule se pressait dans les églises ; mais le diable n'y perdait rien, et l'on faisait, d'autre part, force chansons et épigrammes sur *madame la lune*, qui s'avisait ainsi de courir sur un chemin si dangereux sans s'inquiéter des faux pas qu'elle y pouvait faire. Enfin, le mouvement de notre menaçant satellite se ralentit considérablement, l'équilibre se rétablit, et l'on ne s'en occupa plus.

Les phases de la lune sont un des phénomènes les plus curieux que nous offre l'étude de ce satellite; ainsi, après avoir disparu pendant trois ou quatre jours (c'est ce qu'on nomme la nouvelle lune), elle reparaît à l'occident sous la forme d'un croissant ; à mesure qu'elle avance vers l'orient, sa partie lumineuse nous paraît plus grande, et elle forme un demi-cercle lorsqu'elle arrive à quatre-vingt-dix degrés du soleil : on appelle cela le premier quartier. Sept ou huit jours après, elle paraît ronde et pleine ; elle passe à minuit au méridien, c'est la pleine lune. On voit ensuite la partie éclairée diminuer de la même manière qu'elle avait augmenté, et redevenir un demi-cercle ; c'est le dernier quartier. Puis enfin, à mesure qu'elle se rapproche du soleil, on la voit se réduire en un croissant, et finir par se perdre dans les rayons de cet astre, pour reparaître de l'autre côté quelques jours après, et présenter les mêmes phénomènes : il y a toutefois cette différence qu'avant la pleine lune la partie lumineuse est vers l'occident, et qu'après elle est vers l'orient.

Ainsi que nous l'avons dit, la lumière de la lune n'a aucune propriété calorifique sensible, ce qui n'empêche pas que de tout temps la crédulité des peuples ait attribué à cette lumière une grande influence sur les produits de la terre ; de nos jours encore il serait impossible de persuader aux jardiniers que ce qu'ils appellent *la lune rousse* est innocent d'une foule de méfaits envers certains végétaux.

Leur opinion sur ce point, il faut le reconnaître, n'est pas dénuée d'une apparence de raison ; M. Arago lui-même a jugé la chose digne d'examen, et voici comment il l'explique :

« Qu'est-ce que la lune rousse? C'est celle qui commence en avril et qui finit en mai ; c'est-à-dire à une époque de l'année où la température n'est souvent que de quatre à cinq degrés au-dessus de zéro. Or, on sait que les plantes perdent la nuit, par voie de rayonnement, une partie du calorique qu'elles ont reçu pendant le jour, et l'expérience prouve que cette perte peut aller jusqu'à sept et huit degrés, lorsque le temps est serein, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas de nuages pour neutraliser ce rayonnement. La température des plantes qui n'était que de quatre ou cinq degrés pendant le jour, pourra donc tomber ainsi, par l'effet du rayonnement, à plusieurs degrés au-dessous de zéro, et alors ces plantes se gèleront. Mais comme ce grand rayonnement n'aura lieu que lorsque le ciel sera découvert, et par conséquent lorsqu'on verra la lune, on attribuera à l'influence de cet astre ce qui n'est qu'un effet régulier de la température. Et comme si tout devait concourir à entretenir cette erreur, on s'y conformera par le succès des précautions qu'on aura cru prendre contre la lune, et qu'on n'aura prises réellement que contre les effets du rayonnement. Ainsi, les jardiniers, pour garantir, dans les cas dont nous parlons, les tendres bourgeons

des rayons de la lune rousse, les couvrent de paille ou d'autres matières qui, formant écran, empêchent le rayonnement de s'opérer, et ils préservent ainsi les plantes de la gelée.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on attribue à la lune de funestes influences ; les anciens la signalaient déjà sous de semblables rapports, et Plutarque prétend que sa lumière putréfie les substances animales. Il est très-vrai que si l'on place dans un lieu découvert deux morceaux de viande, et que l'un d'eux soit exposé aux rayons de la lune, tandis que l'autre en sera garanti par un écran ou un couvercle, le premier sera beaucoup plus tôt atteint par la putréfaction que le second ; mais ici, comme dans le cas précédent, on attribue à la lune un effet qui ne vient pas d'elle, ses rayons n'y sont pour rien. Si le morceau de viande se putréfie plus tôt que l'autre, c'est que s'étant refroidi davantage par le rayonnement, il s'est chargé de plus d'humidité, et que l'eau est un principe de décomposition pour les substances animales, et ce qui le prouve sans réplique, c'est qu'on les sèche pour les conserver.

Une autre erreur non moins ancienne et beaucoup plus répandue est celle qui attribue aux phases de la lune, à ses passages par les divers quartiers, une influence sur les variations atmosphériques, sur les changements de temps. Cette erreur populaire, qu'on retrouve chez les plus anciens auteurs, ne repose sur aucun fondement. Car, outre qu'on

ne voit pas par quelle action la lune pourrait produire de pareils résultats, les observations les plus exactes faites sur une longue échelle donnent un démenti formel à cette supposition.

On fait beaucoup trop d'honneur aux astronomes, dit M. Arago, en leur demandant le temps qu'il fera; les variations de l'atmosphère ne dépendent pas des astres. Un philosophe de mauvaise humeur avait déjà exprimé la même pensée d'une manière un peu plus brutale, en disant qu'il faut prendre le temps comme il vient, les hommes pour ce qu'ils sont, et les femmes pour ce qu'elles veulent être.

Il arrive souvent que la partie de la lune qui n'est pas éclairée par le soleil présente néanmoins une sorte de lumière douce, onduleuse, à laquelle on a donné le nom de *lumière cendrée*. On fut longtemps sans pouvoir expliquer la cause de cette lumière; mais enfin on acquit la certitude qu'elle n'était autre chose que la lumière réfléchie par la terre sur la partie obscure de la lune. Cette lumière varie de couleur et d'intensité selon la propriété plus ou moins réflective de la partie de la terre qui l'envoie à son satellite. Ainsi, une fois, le célèbre astronome Lambert s'aperçut que cette lumière était verte, et il reconnut que, d'après la disposition des corps célestes en ce moment, la réflexion devait s'opérer sur la partie de l'Amérique la plus riche en hautes et immenses forêts couvertes d'une verdure éternelle, de

sorte que ce jour-là nous recevions en Europe des nouvelles de la végétation de l'Amérique par la voie de la lune !

Vous savez, mesdames, que, de temps immémorial, les peintres d'enseignes ont eu le privilége de donner à la lune une face humaine. C'est aussi ce qu'a fait pour les étoiles le spirituel auteur des illustrations de ce livre, tant l'homme est disposé à croire les grandes et belles choses faites à son image, lui qui se croit fait à l'image de Dieu ; mais si son ingénieux crayon humanisa les astres, au moins leur donna-t-il la forme la plus gracieuse qu'il put trouver sur la terre. Quant aux peintres de la lune, la métamorphose qu'ils font subir à notre satellite ne leur coûte pas de grands frais d'imagination ; car, en regardant la lune à l'œil nu, on y remarque des parties plus lumineuses que certaines autres parties, et l'ensemble de ces dispositions offre quelque chose d'assez semblable aux linéaments d'un visage humain ; mais le microscope détruit l'illusion, et l'on voit parfaitement à la surface du disque de la lune (figure 5), des montagnes, des vallées, des volcans.

Alors qu'on n'avait encore pu étudier la lune qu'imparfaitement, on croyait que les parties les plus sombres de son disque étaient d'immenses cavités remplies d'eau ; on en fit des mers, des lacs ; puis l'imagination, cette folle du logis, une fois lancée, y fit voir des forêts et même des villes ; une des parties sombres étant plus remarquable que les

autres, on en conclut que la lune était percée en cet endroit. On avait même donné à ces mers, à ces lacs, etc., des noms qui ont été conservés aux points qu'ils étaient censés occuper; ainsi la lune a une mer Caspienne, une mer de Sérénité, un lac Noir, etc.

Vous voyez, mesdames, que l'on était encore sur le grand chemin du merveilleux; puisqu'on voyait des villes, des fortifications, des forêts, il était tout simple d'espérer qu'on en verrait bientôt les habitants. Mais les savants sont gens inexorables que rien n'arrête, bien que pourtant il leur arrive assez souvent de se fourvoyer en chemin : sans pitié ni merci pour les désœuvrés qui attendaient avec beaucoup d'impatience de *nouvelles* nouvelles de ces villes d'un autre monde, ils déclarèrent que la lune, comme nous l'avons dit précédemment, n'a point d'atmosphère, et ils le prouvèrent en faisant remarquer que les taches de son disque ne disparaissent jamais, ce qui démontre qu'il n'y a point de nuages. Ils ajoutèrent qu'il ne pouvait y avoir de l'eau, attendu que dans le vide elle se vaporiserait promptement, et qu'il en résulterait des vapeurs qui réfracteraient la lumière, ce qui n'arrive pas; ils affirmèrent aussi qu'il n'y a point de glace, attendu que la glace se vaporise également dans le vide. Que devenaient après cela les mers, les lacs, les forêts?...

Le célèbre Laplace fut le premier qui démontra qu'il y avait

moins d'air à la surface de la lune que dans le récipient de la meilleure machine pneumatique : quelques phrases, quelques chiffres ou signes bizarres lui suffirent pour anéantir tout un monde créé à si grands frais!... Les oisifs, les amis du merveilleux, ne lui pardonnèrent jamais cet énorme crime; ils l'accusèrent de toutes sortes de turpitudes, de bizarreries, de dépravations : comme quelques astronomes élevaient avec soin des araignées pour en recueillir les fils les plus fins qui contribuaient à rendre plus faciles les observations astronomiques, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant des instruments d'observation, les badauds en conclurent que les astronomes se nourrissaient de ces dégoûtants insectes; ils dirent que c'étaient des incrédules, des athées, comme si l'on pouvait être athée quand on étudie les merveilles du ciel! Ils risquèrent même l'accusation de sortilége; mais elle était sans danger : il y avait déjà une soixantaine d'années qu'on ne brûlait plus les sorciers.

Quant aux montagnes de la lune, l'existence n'en saurait être contestée. Comme ces montagnes ont en général la forme de cratères annulaires très-grands, on pensa qu'il pourrait bien exister des volcans dans la lune; on se mit à les chercher, et bientôt le célèbre Herschel crut avoir résolu le problème. A la fin d'avril 1787, dit M. Arago, il présenta à la Société royale de Londres un mémoire dont le titre : *Trois volcans dans la lune*, dut vivement frapper l'imagination.

L'auteur y rapportait que le 19 avril 1787 il avait aperçu dans la partie obscure de la lune *trois volcans en ignition.* Deux de ces volcans semblaient être sur leur déclin, l'autre paraissait être en pleine activité. Telle était alors la conviction d'Herschel sur la réalité du phénomène, que le lendemain de sa première observation il écrivait : « Le volcan brûle avec une plus grande violence que la nuit dernière. » Le diamètre réel de la lumière volcanique était, toujours selon l'observateur, de 5,000 mètres, et il ajoutait que cependant les objets situés près du cratère étaient faiblement éclairés par la lumière qui en émanait.

C'était encore là une erreur semblable à celle qui avait fait voir dans la lune des mers, des lacs, des forêts, et voici ce qui l'avait causée. Les diverses parties de la lune n'étant pas également réfléchissantes, il en résulte que quelques points de notre satellite sont beaucoup plus lumineux que les points voisins, et ces rapports d'intensité doivent nécessairement se conserver, quelle que soit l'origine de la lumière éclairante. Donc, puisqu'il y a dans la portion du globe lunaire illuminée par le soleil des points qui offrent un éclat beaucoup plus grand que celui des autres points environnants, la lumière de ces mêmes points dominera toujours, alors qu'à la lumière du soleil aura succédé la lumière *terrestre* ou *cendrée.*

Nous devons dire cependant que plusieurs savants astro-

nomes de nos jours admettent comme certaine l'existence des volcans dans la lune; ils affirment même que c'est de ces volcans que partent les aérolithes, ces pierres incandescentes qui tombent fréquemment sur la terre, et dont nous parlerons plus loin, dans le chapitre des météores.

Il nous reste à parler ici de deux phénomènes qu'offre la lune.

Le premier est celui qu'on désigne sous le nom de *lune horizontale*. Il arrive fréquemment que la lune apparaissant à l'horizon, se montre sous une forme elliptique, et qu'elle semble à la fois beaucoup plus grande et moins brillante que lorsqu'elle est au méridien. Les astronomes ont cherché à expliquer cela, et, selon l'usage, on a fait des conjectures à perte de vue, alors que du doigt on pouvait toucher la vérité. Le célèbre Gassendi, par exemple, écrivit que la lune étant moins brillante à l'horizon qu'au méridien, nous étions obligés d'ouvrir beaucoup la pupille de l'œil en la regardant à l'horizon, et qu'à cela seul nous devions de la voir plus grande. Sur ce on expérimenta; mais, soit que l'on donnât à la pupille une ouverture plus ou moins grande, la dimension de la lune paraissait la même. D'autres savants se crurent bien mieux avisés en affirmant que la lune ne nous paraît plus grande à l'horizon que parce que nous la croyons plus éloignée de nous... Les malheureux oubliaient que sur mille personnes qui regardent la lune et

qui la voient de la même manière, il n'y en a pas cinq qui sachent à quelle distance cet astre est de la terre! A l'appui de leur opinion ils conseillaient d'acquérir la preuve de sa justesse en s'éborgnant quelque peu. « Mettez le doigt sur la paupière inférieure, écrivaient-ils avec le plus grand sang-froid, poussez-la vers la supérieure, en appuyant sur le globe de l'œil; si dans cet état vous regardez un objet, vous en verrez deux fois l'image, et celle qui vous paraîtra la plus éloignée, vous paraîtra en même temps la plus grande... »

Oui, on a osé écrire cela de notre temps!

Au dix-neuvième siècle il s'est trouvé des hommes d'un mérite incontestable, d'ailleurs, qui ont émis la proposition que voici : Votre vue est bonne, juste, pure; c'est pourquoi vous y voyez mal.

Tâchez de porter dans cet organe, dont Dieu vous a si heureusement doué, quelque douloureuse perturbation, et alors seulement vous verrez le vrai!...

Qui de nous maintenant osera regarder en face un astronome de profession? Bien mal avisée serait celle d'entre vous, mesdames, qui compterait sur ses beaux yeux pour apprivoiser ces impitoyables observateurs; l'œil, pour eux, c'est un instrument, ou plutôt c'est un condamné qu'ils soumettront sans scrupule à toute sorte de tortures pour en obtenir, par la douleur, les révélations les plus extravagantes.

Comme cela arrive toujours, après s'être perdu dans des difficultés inextricables, on éprouva le besoin d'en revenir au simple et au vrai, et l'on s'arrêta à cette explication si rationnelle, à savoir que si l'éclat de la lune est moins vif à l'horizon qu'au méridien, c'est que les rayons lumineux qu'elle nous envoie ont à traverser une couche atmosphérique plus épaisse, et qu'en rasant la surface de la terre ils rencontrent en outre toutes sortes de vapeurs qui doivent nécessairement modifier leur éclat.

C'est ce que nous croyons avoir démontré clairement (figure 6).

L'atmosphère étant A B, et l'observateur étant sur la terre C, si la lune est en D, l'observateur la verra à travers une couche de l'atmosphère double de celle qu'il lui faudra traverser quand elle sera en E, et triple de celle au travers de laquelle elle se montrera étant en F.

Quant à l'augmentation apparente du disque de la lune dans ces circonstances, elle est uniquement due à la réfraction, qui fait qu'un objet que nous apercevons au fond d'une rivière ou d'une étendue d'eau quelconque nous paraît d'autant plus considérable que l'eau a plus de profondeur.

L'autre phénomène est celui qu'on appelle *lune d'automne* et *lune du chasseur*.

Voici en quoi il consiste :

Deux fois dans l'année la lune se lève presque à la même heure pendant une semaine entière.

On a donné à l'une le nom de lune d'automne, et à l'autre celui de lune du chasseur.

En voici l'explication, recueillie au cours public d'astronomie fait à l'Observatoire de Paris ; nous la donnons sans commentaire, et en rappelant qu'à la fin de ce petit traité se trouve un vocabulaire des termes astronomiques.

Si la terre n'avait pas de mouvement annuel, le soleil ne paraîtrait pas changer de place dans l'écliptique ; chaque nouvelle lune tomberait dans le même signe ou degré de ce plan, et chaque pleine lune dans l'opposé, car la lune irait précisément autour de l'écliptique d'un changement à l'autre. Si donc elle était pleine dans les Poissons ou le Bélier, elle reviendrait toujours pleine au même degré ; et comme la pleine lune se lève quand le soleil se couche, attendu que quand un point de l'écliptique se lève, le point opposé se couche, elle se lèverait constamment dans les deux heures du coucher du soleil sous le parallèle de Londres, pendant la semaine où elle est pleine.

Mais, dans le temps qu'elle s'éloigne, par rapport à l'é-

cliptique, d'une conjonction ou d'une opposition, la terre arrive d'ordinaire au signe suivant; c'est pourquoi le soleil paraît faire ce trajet dans ce même temps, c'est-à-dire en vingt-sept jours et demi.

Ainsi, comme la lune en vingt-sept jours et demi dépasse sa révolution, elle avance beaucoup plus loin que ne fait le soleil, avant qu'elle ne puisse être de nouveau en conjonction ou en opposition avec lui. D'après cela il est évident qu'elle ne peut être qu'une seule fois dans l'année en conjonction ou en opposition avec cet astre dans une partie quelconque de l'écliptique; phénomène dont on peut se faire l'idée en prenant pour exemple les deux aiguilles d'une montre qui, en douze heures, ne sont jamais qu'une fois en conjonction ou en opposition dans la partie du cadran qu'elles parcourent.

Comme la lune ne peut jamais être pleine que quand elle est opposée au soleil, et que le soleil n'est jamais dans la Vierge et la Balance que pendant les mois d'automne, il est clair que la lune n'est pleine dans les signes opposés, les Poissons et le Bélier, que dans ces deux mois.

Ainsi nous ne pouvons avoir dans l'année que deux pleines lunes qui se lèvent presque en même temps que le soleil se couche, pendant une semaine consécutive.

Les astronomes se sont beaucoup préoccupés depuis un

siècle de l'aspect que devait offrir la terre vue de la lune; ils ont trouvé que les habitants de cet astre ont *pleine terre* quand nous avons *nouvelle lune*, et qu'ils ont *nouvelle terre* quand nous avons *pleine lune*.

Telle est cette préoccupation des astronomes, qu'un des plus célèbres de la France a émis très-sérieusement cette opinion :

« Par suite du phénomène qu'offre la lune dans sa révolution, de ne nous présenter jamais qu'un de ses hémisphères, il doit y avoir de la part des habitants de notre satellite des voyages très-fréquents de ceux de l'hémisphère obscure dans l'autre, pour jouir de ce spectacle remarquable que leur offre la terre, laquelle, en tournant sur son axe, doit présenter les aspects les plus variés.

Les mers, les continents, les îles, les forêts doivent leur apparaître comme autant de taches de grandeur et d'éclat différents, et auxquelles l'atmosphère avec ses nuages apporte des modifications incessantes. »

Eh quoi! cher maître, oubliez-vous ce que vous-même avez enseigné, à savoir que les habitants de la lune, s'il y en a, ne peuvent nous ressembler en rien?

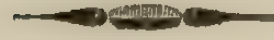
Voilà que vous leur accordez un cerveau, des percep-

tions, des sens absolument semblables aux nôtres, après nous avoir dit que si notre terre n'était pas environnée d'une atmosphère, nous n'aurions rien de tout cela!...

Laissons ces ténèbres, et occupons-nous du soleil.



LE SOLEIL.



Ici, mesdames, nous nous engagerons dans des voies moins connues, nous aborderons des hypothèses plus contestables, et le doute sera fréquemment notre compagnon de voyage. Il ne s'agit plus d'une pauvre lune esclave tenue sous le joug de notre terre, mais d'un maître d'autant plus redoutable qu'en même temps que sa puissance éclate de toutes parts, sa nature demeure inconnue.

Ce n'est pas que nous ne sachions beaucoup de choses sur le soleil; ainsi, nous savons que cet astre est le centre de notre monde; qu'autour de lui roulent toutes les planètes de notre système, leurs satellites et un nombre inconnu de comètes qu'il retient dans leurs immenses orbites par la force d'attraction de sa masse prodigieuse. Il est encore certain que le soleil est un corps sphérique un million quatre cent

mille fois plus gros que notre terre, dont il est éloigné de trente-quatre millions cinq cent mille lieues.

Les astronomes ont même démontré de la manière la plus évidente que la densité de ce globe immense n'est qu'un peu plus du quart de celle de notre terre, c'est-à-dire un peu plus forte que celle de l'eau. Enfin nous savons, depuis un siècle environ, que le soleil, que jusque-là on avait cru immobile, a un mouvement de rotation sur lui-même qui s'accomplit en vingt-cinq jours et demi environ, et comme un corps qui tourne sur son axe avance nécessairement, il paraît certain que ce globe immense a aussi un mouvement de translation. Nous disons *il paraît*, car au mouvement de rotation s'arrête la certitude et commencent les conjectures. Si le soleil est emporté dans l'espace avec tous les corps célestes dont il est le centre, c'est donc qu'il obéit lui-même à une puissance plus grande que la sienne et qui régirait tous les systèmes de l'univers? A cette question la science s'incline, et l'intelligence humaine effrayée s'arrête sur ces limites, qu'elle ne pourrait sans danger tenter de franchir.

Une question qu'il est plus facile d'aborder, quoiqu'on ne puisse guère en espérer une solution satisfaisante, est celle de savoir quelle est la nature de cet astre. Herschel dit que c'est un corps solide, opaque, très-probablement habité, et environné d'une immense atmosphère remplie de nuages lumineux. Ces nuages, pense le célèbre astronome,

flottant sur le disque du soleil, s'entr'ouvrent souvent et laissent voir le corps opaque. Nous serions alors, par rapport au soleil, à peu près comme un observateur qui, placé sur une de nos plus hautes montagnes, verrait par les solutions de continuité qu'offrent les nuages flottant au-dessous de lui, le fond des vallées. Il pense en outre qu'il doit y avoir à la surface du soleil des montagnes très-hautes, dont les sommets dépassent fréquemment les nuages lumineux. Ce sont, toujours selon Herschel, ces sommets et les interstices de la matière lumineuse qui nous apparaissent comme des taches.

Ce qui confirmerait jusqu'à un certain point cette opinion, c'est que ce sont ces taches qui ont fait découvrir le mouvement de rotation du soleil, et qui ont permis de calculer le temps que met cet astre à accomplir sa révolution. Les taches du soleil furent remarquées pour la première fois le 20 mars 1611 par un astronome allemand, le père Scheiner, professeur de mathématiques à Ingolstadt.

Presque en même temps Galilée faisait la même découverte. Ces taches sont tantôt très-nombreuses, tantôt très-rares; leur étendue et leur forme sont irrégulières. Quelquefois elles apparaissent et disparaissent subitement; mais leur marche sur le disque du soleil est régulière. On remarqua plus tard que celles dont la durée est assez longue pour qu'il soit possible de les observer complétement, mettent quatorze jours à traverser le disque de l'astre, puis, au bout de qua-

torze autres jours reparaissent sur le bord opposé, ce qui démontre que le soleil a un mouvement de rotation, et que ce mouvement s'accomplit en vingt-cinq jours et demi, environ.

Cela semble, au premier aspect, très-rationnel, et vous voici, mesdames, parfaitement disposées à accepter cette hypothèse comme une vérité, persuadées que vous êtes que les savants en général se sont rangés à cette opinion, sanctionnée par de nombreuses observations.

Hélas! il n'en est rien : ici comme ailleurs, l'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour le mensonge, et, sous ce rapport, les savants sont un peu plus hommes que les ignorants; pour un savant, toute vérité découverte et proclamée par un autre que lui n'est qu'un paradoxe qu'il faut renverser à tout prix.

Les astronomes les plus célèbres ne sont donc pas d'accord sur la nature du soleil, non plus que sur celle des taches qu'on aperçoit à sa surface.

Quelques-uns prétendent que cet astre est une masse embrasée couverte d'immenses volcans, et que les taches qu'on y remarque ne sont autre chose que la fumée et les scories lancées par ces volcans. D'autres, sans admettre ni rejeter les volcans, affirment que le soleil est un immense

globe en combustion; et, comme un corps qui brûle perd nécessairement de son volume, ils conviennent que cet astre s'amoindrit chaque jour; mais ils ajoutent que cette diminution est insensible pour nous, et M. Arago lui-même a constaté par les calculs les plus rigoureusement exacts, qu'en trois mille ans la combustion n'aurait anéanti que cent soixante lieues de surface en profondeur, ce qui correspond à une seconde du diamètre de cet immense globe. Or, ce diamètre se raccourcissant de deux pieds en vingt-quatre heures, il faudrait, de notre terre, une observation constante d'au moins douze mille ans pour que cette diminution pût être constatée.

Les partisans de cette opinion avaient, on le voit, très-beau jeu, puisqu'on ne pouvait les convaincre d'erreur qu'après douze mille années d'observation. Eh bien! cela n'a pas paru suffisant à quelques-uns d'entre eux, qui, grâce aux progrès de la physique, soutiennent et démontrent que le soleil peut demeurer éternellement en état d'ignition sans rien perdre de son volume, de même que du charbon de terre placé dans le courant d'une pile de Volta est et demeure lumineux tant que la pile conserve sa puissance électrique, sans perdre la moindre parcelle de sa substance ni de sa forme.

Cette propriété des courants électriques est en effet incontestable; mais on n'en saurait dire autant des conséquences

bizarres qu'en ont tirées une foule de gens, savants et profanes, qui, sur ce point, ont renchéri les uns sur les autres. C'est ainsi qu'un capitaliste célèbre reçut un jour la visite d'un industriel qui, sans autre précaution oratoire, lui déclara nettement que, par une ingénieuse application du principe de l'ignition sans combustion, il était parvenu à mettre la lumière en bouteille; c'est-à-dire à enfermer dans un globe de cristal une lumière infiniment supérieure à celle du gaz, qui devait rester telle jusqu'à la fin des siècles, pourvu qu'on n'en brisât pas l'enveloppe.

Le plus drôle de l'affaire, c'est que le capitaliste, qui est à la fois journaliste et professeur de belles-lettres, prit cette proposition au sérieux : il ouvrit sa caisse à l'industriel qui, après quelques essais vraiment curieux, disparut en même temps que s'éteignaient les lumières éternelles de sa création.

Mais quelle que soit la nature du soleil, par quel moyen cet astre répand-il sur la terre et sur les autres planètes de notre système la lumière et la chaleur? C'est là une question plus difficile encore à résoudre que la précédente.

Les deux hypothèses principales sont celle de l'*émanation* et celle des *ondulations*.

D'après la première, le soleil, à raison d'une force immense d'expansion qui lui est propre, répand la lumière

et la chaleur dans l'espace jusqu'à des distances incalculables.

Le système des ondulations est un peu moins simple : il admet d'abord que l'espace infini dans lequel roulent les mondes est rempli d'une substance éminemment élastique, formant des couches superposées; la lumière produisant sur la couche la plus voisine du soleil un mouvement d'ondulation ou de vibration, ce mouvement se communique à la couche suivante, et arrive ainsi de couche en couche jusqu'à nous.

A cela les dissidents répondent en demandant pourquoi, dans la zone torride, les hautes montagnes sont couvertes de glaces éternelles, tandis que dans la plaine se fait sentir une chaleur ardente et insupportable; pourquoi un aéronaute éprouve un froid plus intense à mesure que l'aérostat qui le porte s'élève davantage. Cela ne peut s'expliquer d'une manière satisfaisante qu'en admettant que notre atmosphère, frappée par les rayons du soleil, produit l'effet d'un verre lenticulaire; mais ce n'est encore là qu'une hypothèse, et le chemin que nous parcourons en est trop abondamment pourvu, pour que nous songions à en augmenter le nombre.

Rendons hommage à la vérité partout où nous la trouvons éclatante et pure; doutons et abstenons-nous dès qu'elle se voile.

Un phénomène plus facile à expliquer, c'est la diminution de la chaleur que nous recevons du soleil à mesure qu'il s'approche de nous.

Au milieu de l'hiver, par exemple, le soleil est plus près de nous d'un million de lieues qu'aux jours les plus chauds de l'année; il semble donc qu'il devrait nous donner plus de chaleur au mois de janvier qu'au mois de juillet; mais pendant l'hiver les rayons du soleil ne nous arrivent qu'obliquement, et cet astre s'élève trop peu sur notre horizon pour pouvoir réchauffer l'atmosphère refroidie par les longues nuits.

Ainsi les astronomes sont parvenus à mesurer la distance prodigieuse qui nous sépare du soleil; ils ont pesé cette masse énorme; ils ont trouvé l'étendue de son diamètre, observé ses mouvements, fixé sa densité : tout cela est le résultat de calculs dont l'exactitude est réputée incontestable, ce qui n'empêche pas que ces vérités aient été et soient encore très-vivement contestées même par des hommes de haute intelligence.

A la tête de ces antagonistes, marche aujourd'hui M. l'abbé Matalène, qui a publié un livre des plus curieux, l'*Anti-Copernic*, dans lequel il démontre géométriquement et trigonométriquement que le soleil n'a pas tout à fait trois pieds de diamètre; que la plus grande distance de cet astre à la

terre n'est que de 7812 lieues; que la planète de Vénus est moins grosse qu'une orange; que la terre est plus grande que tous les corps célestes réunis, lesquels n'ont été créés que pour nos besoins et nos plaisirs, etc., etc.

« On nous demandera peut-être, dit à ce sujet l'abbé » Matalène, comment il est possible qu'un soleil si petit que » nous le disons puisse chauffer la terre comme il le fait en » été dans nos contrées, et pendant toute l'année sous la » zone torride? Quand ceux qui seraient tentés de nous faire » une telle question nous auront dit quelle est la nature de la » chaleur, en quelle quantité elle existe, comment elle se » communique et se propage; quand ils nous auront dit » quelle est la nature de la matière dont le soleil est formé, » comment il lance ses rayons dans tous les sens, comment » il met la lumière et la chaleur en mouvement; quand ils » auront répondu catégoriquement à ces questions, nous » leur dirons comment un si petit corps peut répandre tant » de chaleur et la proportionner aux degrés de sa distance.

» Nous avons trop bonne opinion de l'intelligence et du » jugement de nos lecteurs pour leur attribuer l'idée de com- » parer le mode dont le soleil agit pour émettre au loin la » chaleur avec celui dont nos foyers factices émettent la » leur, et de mettre en comparaison ni la qualité, ni la quan- » tité, ni le volume de combustible que nous sommes forcés » d'employer pour augmenter ou diminuer la chaleur dans

» nos appartements, dans nos usines, dans nos fonderies;
» car le plus grand de nos feux est de la glace en présence
» du plus faible rayon du soleil. Ainsi, une lentille mise en
» face d'un de ses rayons, enflammera sur-le-champ le com-
» bustible que nous lui présenterons : mettons cette même
» lentille en face du plus grand, du plus ardent de nos foyers,
» approchons-la tant que nous pourrons, présentons-lui en-
» suite le même combustible, elle ne l'enflammera pas plus
» que si nous la mettions en face de la lune. Il n'y a donc
» pas de comparaison possible à faire. »

Voilà un argument vigoureusement rétorqué; il faut que les coperniciens se le tiennent pour dit.

Leur terrible adversaire d'ailleurs ne s'en tient pas là; il s'engage à compter une prime de cinquante francs à quiconque prouvera que ses calculs ne sont pas de la plus rigoureuse exactitude. Le gant n'ayant pas été relevé, l'abbé peut se considérer comme vainqueur. Toutefois, mesdames, nous vous engageons à demeurer, comme nous, fidèles au vaincu, et à continuer de marcher avec sécurité sous les drapeaux de Copernic.

Nous sommes pourtant de l'avis de M. Matalène sur ce point, à savoir qu'on ne connaît du mouvement des astres que des règles dont on a calculé les conséquences de la manière la plus juste, mais dont on n'a pu expliquer ni dé-

finir les principes, et qu'on ignore complétement la nature de la matière dont ces astres sont composés. Oui, nous ignorons cela ; mais nous savons parfaitement que, depuis la création, une foule de nations ont adoré le soleil, et lui ont élevé des autels et des monuments admirables : or, n'est-il pas permis de pensr qu'une divinité d'un peu moins de trois pieds de haut est bien exiguë pour avoir fait tant de bruit sur notre globe ? Par exemple, il est à peu près certain que les pyramides d'Egypte furent élevées en l'honneur du dieu de la lumière, et la base d'un de ces monuments a plus de sept cents pieds, et son élévation en a quatre cent cinquante.

Hâtons-nous de dire pourtant qu'il n'y a pas unanimité parmi les anciens historiens sur l'origine des pyramides : Hérodote lui-même, qu'on peut considérer comme le père de l'histoire, assigne une tout autre cause à l'érection d'un de ces monuments.

Il est vrai que ce qu'il en rapporte ressemble parfaitement à un de ces contes que faisait si bien le bon Perrault : Il y avait une fois, écrit-il très-sérieusement, une jeune et jolie courtisane nommée Rhodope, laquelle devait à ses charmes une assez belle fortune.

Comme toutes les belles et les enfants gâtés, Rhodope était capricieuse ; il lui fallait à chaque instant quelque dis-

traction nouvelle. Un jour, il lui prit la fantaisie de se baigner dans le Nil; en vain ses suivantes lui représentèrent le danger auquel elle allait s'exposer : le fleuve était profond; les crocodiles sillonnaient ses eaux en tous sens. Il y avait de quoi effrayer l'homme le plus courageux; mais qu'est-ce que le courage d'un homme en comparaison d'un caprice féminin?

Rhodope, sans tenir le moindre compte des observations de ses femmes, détacha sa ceinture, laissa tomber sa blanche tunique, quitta la chaussure qui emprisonnait ses jolis pieds, les plus mignons du monde, et elle s'avança en riant dans les flots qui reflétaient son image.

L'onde était douce et caressante; les crocodiles se tenaient à l'écart.

Rhodope se jouait sur le sable fin et doré du lit de la rivière, et ses femmes rassurées s'étaient assises sur la rive, lorsque tout à coup un aigle, qui planait depuis quelques instants à une hauteur considérable, fondit sur les vêtements de la charmante baigneuse, s'empara d'un de ses souliers, reprit son vol et disparut.

Cela se passait près de Naucrate; mais les aigles vont vite : le voleur de pantoufle fit cinquante lieues d'un trait, arriva dans la ville de Memphis où trônait alors le roi Psam-

mitique, et alla déposer le soulier volé sur les genoux de ce monarque.

Psammitique, bien qu'Hérodote n'en dise rien, était un prince galant et connaisseur; la petitesse de la pantoufle suffit pour lui monter l'imagination, et il jura de ne pas prendre de repos avant d'avoir trouvé la femme dont le pied mignon avait logé dans cette séduisante chaussure.

Toutes les femmes du royaume furent invitées à venir essayer le petit soulier; il y eut bientôt foule, car on promettait de riches présents à celle qui chausserait le soulier merveilleux.

Mais, hélas! les pieds les plus mignons étaient encore trop grands de moitié.

Le roi se désolait; car sa fantaisie était devenue une véritable passion, et il était maintenant amoureux fou de la propriétaire de la pantoufle, bien qu'il ne l'eût pas vue.

Enfin, Rhodope vint au palais, et son gentil pied entra sans effort dans le petit soulier fait pour lui.

Psammitique, plus épris que jamais à la vue de Rhodope, offrit son cœur et sa main à la jolie courtisane, et l'épousa le jour même.

Vous devez bien reconnaître là, mesdames, le conte de Cendrillon.

Hérodote nous raconte que la nouvelle reine employa l'argent qu'elle possédait avant son élévation à faire bâtir une des trois pyramides, laquelle, selon d'autres notions, serait celle que nous appelons aujourd'hui *Mycerinus*, et que les Arabes nomment *Heram Elbent*, ce qui veut dire l'édifice de la fille.

L'abbé réformateur est encore parfaitement dans le vrai quand il affirme que le plus ardent de nos feux n'est que de la glace en comparaison du plus faible rayon de soleil; mais c'est une vérité qu'Archimède avait trop bien démontrée il y a un peu plus de deux mille ans, pour qu'il fût possible d'en faire un argument d'opposition bien puissant.

Cet Archimède, mesdames, était un homme de génie qu'aux beaux jours de notre monarchie on eût probablement brûlé comme sorcier et magicien, par arrêt du parlement; mais dont on honorait le mérite un peu plus de deux siècles avant Jésus-Christ.

C'était un savant physicien : le premier il avait compris toute la puissance du levier en mécanique; aussi, disait-il, que si on pouvait lui donner un point d'appui, il se ferait fort de déplacer la terre.

Ce grand homme était à Syracuse, sa patrie, lorsque l'an 212 avant notre ère les Romains, sous la conduite de Marcellus, vinrent faire le siége de cette ville.

Déjà, à cette époque, Archimède avait construit des miroirs ardents qui, recevant les rayons du soleil de manière à les faire converger vers un centre, lançaient à une assez grande distance une chaleur prodigieuse; l'idée lui vint de faire servir cette découverte à la défense de sa ville natale.

Il fit donc de ces miroirs un immense appareil qu'il disposa sur le bord de la mer de telle sorte, que lorsque la flotte de Marcellus s'avança vers la ville, elle fut en quelque sorte foudroyée par les feux terribles que lançaient les miroirs : en un instant, matelots et soldats furent carbonisés, les vaisseaux s'enflammèrent de toutes parts, et tout fut anéanti.

« Cette histoire, dont on n'avait pas douté pendant quinze ou seize siècles, dit un savant moderne, fut plus tard mise en question, puis enfin traitée de fable, parce qu'on avait perdu les secrets d'arriver à un pareil résultat.

Cependant les miroirs ardents n'offraient pas une merveille plus grande que d'autres découvertes de l'antiquité également perdues.

Demandez aux mécaniciens modernes de soulever la pierre énorme qui termine la plus grande pyramide d'Egypte; ils y renonceront, et ils nieraient même la possibilité de le faire, si cette pierre placée au sommet du gigantesque monument n'attestait la puissance des machines employées par les anciens, puissance à laquelle il nous est impossible d'atteindre. »

L'invention d'Archimède passait donc pour une fable aux yeux des philosophes du dix-huitième siècle, qui trouvaient plus facile de nier son existence que de l'inventer de nouveau.

Descartes lui-même traitait de mensonges les prodiges du miroir ardent.

A la fin, Buffon, par des preuves, donna un démenti formel à tous ceux qui niaient la possibilité de l'incendie de la flotte romaine par les miroirs ardents, en dépit du témoignage de Polybe, Tite-Live et Plutarque.

Le 10 avril, après midi, par un soleil assez pur, au moyen de cent vingt-huit glaces, il brûla, à cent cinquante pas, une planche de sapin. L'inflammation s'opéra subitement, et se fit dans toute l'étendue du foyer, qui avait environ seize pouces de diamètre.

En augmentant le nombre des miroirs, on obtint l'inflammation à deux cent dix pieds. Selon Buffon, on pourrait obtenir les mêmes résultats à quatre cents pieds et plus.

Ces miroirs produisaient une chaleur tellement vive, qu'elle suffisait pour fondre les métaux. Des assiettes d'argent, soumises à l'action d'un miroir ardent composé de deux cent vingt-quatre glaces, fondaient en huit minutes à une distance de quarante-cinq pieds.

Après de pareils résultats, il n'était plus possible de nier l'incendie de la flotte romaine.

« Lorsque les vaisseaux romains, dit un historien de l'antiquité, furent à la portée du trait, Archimède prépara un miroir hexagone et d'autres plus petits, qu'il fit placer à une distance calculée : on pouvait les mouvoir à l'aide de charnières, et ils étaient disposés de telle sorte; que les rayons du soleil reçus sur le miroir et venant à se briser, allumèrent un grand feu, qui réduisit en cendres les vaisseaux romains éloignés d'une portée de trait. »

La portée de trait ne peut être que de cent cinquante pieds au plus; par conséquent, le miroir ardent de Buffon aurait pu remplacer celui d'Archimède.

Tel est, jusqu'à ce jour, l'ensemble des connaissances relatives au soleil; elles pourront s'accroître sans doute; car

les limites du possible nous sont encore inconnues ; mais les progrès, s'il s'en fait sur ce point, seront nécessairement lents et douteux, et il faudra sûrement traverser de bien grosses erreurs pour saisir de petites vérités.

Laissons donc sur cette terre les rêveurs se donner carrière, et continuons à explorer le ciel.



LES PLANÈTES.



Douze planètes et dix-huit satellites sont soumis à la puissance du soleil, obéissent à ses lois et reçoivent de lui la lumière, la chaleur et la vie. Ces planètes sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne, Uranus et Leverrier.

Toutes ces planètes, comme la terre, se meuvent d'occident en orient; elles ont, comme elle, un mouvement de rotation; de même que celle de la terre, leur surface est inégale : on y voit de hautes montagnes, de profondes vallées; enfin, quelques-unes sont aplaties vers leurs pôles et ont des satellites soumis à leurs lois, comme la lune l'est aux lois de la terre.

N'est-il pas permis de penser, d'après tous ces caractères de ressemblance, que ces mondes sont habités comme le

nôtre? Quelle serait donc la raison de ce privilége qu'aurait notre globe de porter, de voir naître, s'agiter et mourir des myriades d'individus pensant ou ne pensant point, raisonnant ou déraisonnant?

Aussi la plupart des philosophes sont-ils d'accord sur ce point avec ceux de l'antiquité le plus justement célèbres : Pythagore enseignait que les astres sont des mondes comme le nôtre, habités comme ce dernier, sauf les modifications apportées aux habitants par l'étendue et la position de chacun des globes dont ils occupent la surface. C'est aussi l'opinion d'Épicure, qui, admettant en principe que la terre avait été faite pour être habitée, et que ses habitants étaient son principal mérite, concluait que les planètes seraient tout à fait inutiles si elles n'étaient point habitées. Huyghens, Fontenelle et une foule d'autres admettent également ce système.

Le père Kircher ne se borne pas à croire les planètes habitées; il prétend en avoir vu les habitants lors d'un voyage mystérieux qu'il accomplit on ne sait comment, et pendant lequel il visita les principales planètes de notre système. Arrivé à Saturne, il vit des vieillards revêtus d'habits, marchant lentement et secouant des torches funèbres. En revanche, il ne trouva à la surface de Vénus que des jeunes gens d'une beauté ravissante. Les habitants de Jupiter et de Mercure sont, d'après ce singulier voyageur, les gens les

plus sages et les plus heureux qu'on puisse imaginer ; ceux de Mars, au contraire, sont horribles et cruels. Pendant qu'il était en chemin, il n'en coûtait pas plus à Kircher de visiter la lune, et c'est ce qu'il fit ; mais il ne dit rien de ses habitants, tout occupé qu'il est de résoudre ces questions, savoir : si l'eau qu'il prétend avoir vue à la surface de notre satellite serait propre à baptiser, et si le vin qu'on y récolte pourrait servir au sacrifice de la messe.

Selon Buffon, toutes les planètes, y compris la terre, furent d'abord des globes incandescents, qui se sont refroidis en roulant dans l'espace, et sont devenus habitables et habités dès que leur refroidissement a été assez considérable. Le savant naturaliste va même jusqu'à calculer le temps qu'il a fallu à chacun de ces mondes pour arriver à une température qui les rendît habitables, et il trouve qu'il n'a pas fallu à la terre moins de 34,000 ans pour se refroidir au point que des êtres organisés pussent y vivre ; il trouve, par le même calcul, qu'elle a pu être habitée depuis 41,000 ans, et que ce refroidissement continuant, notre pauvre globe ne sera plus dans 93,000 ans qu'un énorme glaçon où la végétation et la vie seront impossibles.

Il n'y a donc pas que des charlatans qui aient prédit la fin du monde : la science aussi a voulu lire dans l'avenir ; mais sur ce point, il est sage de ne pas plus s'en rapporter aux calculateurs qu'aux prétendus prophètes. De même que

certains oracles, les chiffres disent ce qu'on veut leur faire dire ; il ne s'agit que de savoir les grouper, art qui, aujourd'hui, est arrivé bien près de la perfection : ainsi des chiffres de Buffon, il résulte que la chaleur de la terre s'amoindrit chaque jour, tandis que les recherches et les observations de M. Arago démontrent que cette chaleur est exactement la même de nos jours qu'il y a deux mille ans.

Mais, que les planètes aient ou n'aient pas été incandescentes, cela n'empêche pas qu'on puisse les croire habitées, et nous dirons même que c'est là une opinion à la fois séduisante et rationnelle. Quoi! le microscope nous permet de voir dans une goutte d'eau, dans un atome de poussière des milliers d'êtres animés, et toutes ces masses de matière qui, comme nous, ont une marche régulière et reçoivent les rayons du soleil, ne seraient que de vastes solitudes! Notre raison se refuse à admettre cette anomalie, et comment ne pas se soumettre à ce guide, le seul qui nous ait été donné pour éviter l'erreur?

Sans doute, les habitants de ces mondes diffèrent essentiellement d'un monde à l'autre : par exemple, il en est qui doivent vivre sans atmosphère, c'est-à-dire sans respirer et sans boire ; d'autres, comme ceux de Mercure, doivent être organisés de manière à supporter une chaleur double de celle de l'eau bouillante, tandis que ceux d'Uranus ont à braver un froid tellement intense, que le plus rude hiver

de la Sibérie ne serait en comparaison qu'un doux et suave printemps.

Mais, pourquoi donc n'admettrions-nous pas la réalité de ces organisations si diverses ? Ne voyons-nous pas que sur notre terre elle-même l'organisation des êtres animés, leur aspect, leurs goûts, leurs besoins, leurs mœurs diffèrent selon le climat ? Est-ce qu'un Lapon arraché au sol glacé qu'il aime pourrait vivre sous les feux du tropique ? Est-ce qu'un nègre de la côte de Guinée vivrait au Kamtchatka ? N'avons-nous pas des géants à une extrémité du globe, et des pygmées à l'autre ? Et alors que toutes ces analogies nous manqueraient, nous conviendrait-il de dire : Cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être, et d'assigner ainsi des bornes à la puissance divine ?

Dès la plus haute antiquité, l'observation fit reconnaître, à la vue simple, cinq des douze planètes, non compris la terre, savoir : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Uranus ne fut découverte qu'en 1781, par le célèbre Herschell. La gloire de cette découverte éveilla l'émulation parmi les astronomes ; on se rappela l'opinion de Keppler, qui, au dix-septième siècle, disait qu'entre Mars et Jupiter il devait y avoir quelque planète jusqu'alors inconnue. Il appuyait cette opinion sur ce qu'entre Mercure, Vénus, la Terre et Mars, les distances étaient dans des proportions harmoniques, tandis qu'entre Mars et Jupiter cette harmonie était

rompue. Cette loi de l'harmonie des distances n'était pas démontrée, et les savants qui s'en occupèrent ne la trouvèrent pas exacte. Cela toutefois ne ralentit pas l'ardeur des observateurs, et un des plus zélés, M. Piazzi, découvrit, dans la première nuit du dix-neuvième siècle, une huitième planète à laquelle on donna le nom de Cérès. Un peu plus tard, M. Olbers en découvrit une neuvième, qui reçut le nom de Pallas. Une dixième fut découverte en 1804, par M. Harding, qu'on appela Junon; enfin, le 29 mars 1807, M. Olbers en découvrit une onzième, qu'il nomma Vesta.

Plus de quarante ans s'étaient écoulés; la science avait fait, pendant ce long espace de temps, de notables progrès. Les instruments astronomiques avaient acquis un degré de perfection inespéré; mais l'existence d'aucun nouveau corps céleste n'avait été signalée, bien que Fourier, le célèbre réformateur, qui classe toute son organisation par clavier, ait indiqué qu'il en restait encore à découvrir pour que le clavier céleste fût complet; lorsque, en 1846, un des savants dont la France s'honore, M. Leverrier, annonça et démontra par un travail admirable l'existence dans notre système d'une nouvelle planète. « Je ne l'ai pas vue, disait-il, et peut-être la cherchera-t-on longtemps sans l'apercevoir; mais j'affirme qu'elle est là, et je prouve qu'elle y doit être. »

Le monde savant s'émut, les plus célèbres observateurs

rivalisèrent d'efforts, et bientôt fut confirmée l'existence de cette douzième planète, qui reçut le nom de l'illustre savant, dont les travaux en avaient démontré l'existence.

Il semble d'abord que la découverte des quatre planètes Cérès, Pallas, Junon, Vesta, détruise l'opinion de Keppler sur l'harmonie des distances entre ces mondes de notre système, puisqu'au lieu d'une planète qu'il affirmait devoir exister entre Mars et Jupiter il s'en trouve réellement quatre; mais ces dernières sont si petites, qu'il est permis de croire qu'elles n'en formaient originairement qu'une seule, laquelle aurait été brisée par le choc d'une comète. C'est l'opinion de plusieurs savants. Beaucoup d'objections, il est vrai, peuvent être faites à cette hypothèse; par exemple, on peut demander comment il se fait qu'après le choc, la comète se soit séparée des débris du corps qu'elle avait heurté : cela est évidemment contraire à la loi de la gravitation d'après laquelle les corps les plus forts entraînent nécessairement avec eux les plus faibles. Et puis sait-on bien quelle est la matière des comètes? Si cette matière est d'une ténuité telle qu'il soit souvent possible de voir les étoiles au travers, comment le choc a-t-il amené une si grande perturbation ?

Dans l'état actuel de la science, il n'y a rien à repondre à cela ; mais ce qui est ignoré aujourd'hui peut être connu demain. S'il fallait rétrograder chaque fois que, sur le chemin de la science, on rencontre une solution de continuité,

on reviendrait sans cesse au point de départ. L'idée de Keppler est assez ingénieuse pour être admise comme vérité, tant qu'il n'y aura pas d'arguments plus solides pour la faire ranger parmi les erreurs.

Une question des plus intéressantes, et qui, au premier aspect, semblerait devoir être reléguée parmi les rêveries de l'astrologie judiciaire, est celle de l'influence des planètes sur la terre et ses habitants.... Nous voyons d'ici sourire bon nombre d'esprits forts; mais, ne vous y trompez pas, mesdames, la chose est plus sérieuse que vous ne l'imaginez, et elle mérite d'être examinée. Il ne s'agit pas, hâtons-nous de le dire, de l'influence directe des astres sur les individus de notre globe, et d'autres admirables choses du même genre composant le domaine de Mathieu Laensberg, mais bien d'effets produits sur la constitution de notre planète par le concours des autres planètes de notre système. Qu'y a-t-il là, d'ailleurs, qui doive tant surprendre, alors qu'il est démontré que les marées n'ont pas d'autre cause que l'attraction lunaire? Nous dirons donc que des observations d'un grand nombre de véritables savants, il semble résulter que cette influence existe, et qu'elle se manifeste, soit isolément, soit conjointement, c'est-à-dire que l'influence d'une planète quelconque sur la terre s'augmente ou se complique de l'influence d'une autre planète, par opposition ou par conjonction; ainsi ces observateurs affirment que Saturne, en oppo-

sition avec une autre planète, amène des vents froids et violents; que Mars, en conjonction avec le soleil, amène un temps calme, serein et chaud; que Mercure, en conjonction avec une autre planète, cause des ouragans. Ce qui paraît moins incertain, c'est l'influence des corps célestes sur la température de la terre. Par exemple, l'été de 1811 fut remarquable par l'apparition d'une comète immense qui semblait embraser le ciel; pendant toute cette saison la chaleur augmenta chaque jour; elle persévéra pendant l'automne; l'hiver lui-même fut d'une douceur presque sans exemple : il ne gela point, et l'été suivant la glace devint si rare, que les cafés de premier ordre, à Paris, en firent venir de la mer du Nord. La même chose, dans de moindres proportions, arriva en 1818; puis encore en 1825, alors que le soleil, la lune, Mercure, Vénus, Jupiter, Saturne et Herschell ou Uranus étaient en même temps au-dessus de l'horizon.

Des observations anciennes méritent aussi d'être mentionnées; ainsi la fièvre qui, en 1127, désola l'Europe entière, commença à sévir immédiatement après la conjonction de Jupiter et de Saturne, qui arriva à cette époque. Une autre épidémie terrible, celle de 1348, fut précédée de la conjonction de Saturne, Jupiter et Mars; enfin, la conjonction de Saturne et Mars précéda la fièvre contagieuse de 1478.

Cette coïncidence peut très-bien être due au hasard;

mais qui pourrait, de science certaine, affirmer que cela est ou n'est pas? De nombreuses et longues observations à ce sujet seraient seules capables de dissiper l'erreur sur ce point, l'erreur qui est de notre domaine à tous. Attendons donc, et laissons toutes ces conjectures pour nous rapprocher de la réalité, en examinant individuellement chacune des planètes connues.

Une des plus belles, et la plus voisine du soleil, est Mercure. Cet astre accomplit sa révolution autour du soleil en 87 jours, 23 heures, 25 minutes et 44 secondes; sa révolution diurne, qui n'est connue que depuis quelques années, se fait en 24 heures, 5 minutes et 3 secondes. Le diamètre de Mercure est de 1,166 lieues; il a 3,775 lieues de circonférence. L'ellipse qu'il décrit autour du soleil est tellement excentrique, qu'entre son point le plus rapproché et son plus grand éloignement de cet astre, dont il reçoit la lumière, la différence est de près de moitié; ainsi, dans son aphélie Mercure est à seize millions de lieues du soleil, et à son périhélie il n'en est qu'à neuf millions, de sorte que, d'après le calcul de Newton, la chaleur, à la surface de Mercure, est sept fois plus forte que celle que nous ressentons sur la terre, c'est-à-dire double de celle de l'eau bouillante. Les métaux sont donc là en fusion perpétuelle, et les habitants, s'il y en a, peuvent se livrer au plaisir du bain dans des flots de plomb fondu, sans en éprouver le moindre accident.

« Il faut avouer, disait à ce sujet une dame de beaucoup d'esprit, que nos perceptions sont bien chétives, et que nous n'avons qu'une idée bien incomplète de la vie : est-ce que, par hasard, nous n'aurions pas pris la création à rebours ? »

Le sol de Mercure est très-accidenté ; quelques-unes des montagnes qu'on voit aisément avec de bonnes lunettes, n'ont pas moins de seize kilomètres de hauteur. La végétation n'y est pas absolument impossible, puisque cette planète est environnée d'une épaisse atmosphère qui semble destinée à tempérer les ardeurs des rayons du soleil.

Après Mercure, Vénus est la planète la plus voisine du soleil ; Vénus, doux et charmant nom, le seul de l'antique Olympe qui n'ait pas vieilli. La lumière de cette belle planète est si vive qu'il est souvent possible de la voir en plein jour à l'œil nu. Compagne du soleil, dont elle ne s'écarte jamais que dans de certaines limites, tantôt elle se montre à l'horizon avant le lever de l'astre du jour, et tantôt elle apparaît après son coucher, ce qui lui a fait donner les noms d'étoile du matin ou *Lucifer*, dans le premier cas ; et d'étoile du soir ou *Vesper*, dans le second. On la nomme encore l'étoile du berger ; mais nous vous renvoyons pour l'étymologie de cette dénomination romantique au commencement de ce volume.

La distance moyenne de Vénus au soleil est de 25 millions de lieues; elle est ronde, opaque, et son diamètre est d'un peu plus de 2,800 lieues. De même que Mercure, cette planète passe quelquefois entre le soleil et la terre, elle apparaît alors sur le disque du soleil comme un petit globe noir, dont le diamètre semble être d'une minute environ. Ces passages de Vénus sur le soleil sont de véritables éclipses annulaires. Le mouvement de translation de ce corps céleste s'accomplit en 224 jours, 16 heures, 49 minutes, 8 secondes, et son mouvement de rotation ou diurne se fait en 23 heures, 21 minutes. Sa chaleur, moins considérable que celle de Mercure, est néanmoins beaucoup plus forte que celle qui se fait sentir à la surface de la terre, à moins pourtant que cette chaleur ne soit modifiée par la densité de l'atmosphère dont la planète est environnée, ce qu'il serait également impossible de nier ou d'affirmer, puisqu'on n'est pas encore fixé sur ce point : les rayons du soleil ont-ils une chaleur qui leur soit propre, ou n'acquièrent-ils cette chaleur qu'en traversant notre atmosphère ?

Le sol de Vénus est encore plus accidenté, plus capricieux que celui de Mercure ; quelques-unes des montagnes qu'on y remarque n'ont pas moins de 40 mille mètres de hauteur, élévation à laquelle, chez nous, il serait impossible de respirer, et par conséquent de vivre.

Après Vénus, la planète la plus voisine du soleil est la

terre et son satellite la lune; puis vient Mars, dont la distance moyenne du soleil est d'un peu plus de 52 millions de lieues... Ne vous plaignez pas, mesdames, de ce long voyage; car nous n'avons encore fait ici qu'un peu plus du douzième du chemin à parcourir pour examiner les divers mondes de notre système. Il est vrai qu'avec le secours du meilleur chemin de fer sur lequel nous serions emportés à toute vitesse, il nous faudrait, pour arriver à l'embarcadère de Mars, un peu plus de cinquante ans; mais heureusement le télescope est un moyen de communication beaucoup plus rapide que les meilleurs rails-ways, et il est permis d'en user sans se croire dans l'obligation de faire au préalable son testament. Grâce à ce merveilleux instrument, nous voici, d'un coup d'œil rapide comme la pensée, à la surface de ce globe, dont la circonférence est d'à peu près 6,000 lieues.

Nous remarquerons d'abord que Mars n'est pas incliné sur son orbite, en sorte que la température de son atmosphère doit être constamment la même, et que les jours y sont constamment égaux aux nuits. Les jours ont à peu près la même durée que les nôtres, puisque le mouvement diurne ou de rotation sur lui-même de cet astre s'accomplit en 24 heures, 31 minutes, 22 secondes; mais il n'en est pas de même de ses années, sa révolution autour du soleil durant 687 jours moins quelques secondes.

La lumière que Mars reçoit du soleil nous paraît rougeâtre,

et en effet elle doit être moins vive que celle qui éclaire notre globe ; mais cette couleur rouge peut être aussi causée par la densité de l'atmosphère dont la planète est entourée, et qui donne à la lumière qu'elle reçoit cette teinte rouge que semblent avoir les rayons du soleil lorsqu'ils arrivent jusqu'à nous à travers un épais brouillard. Nous remarquerons, en outre, que cette lumière n'est pas égale sur tous les points ; elle est, dans quelques endroits, d'une grande faiblesse, et presque nulle dans une large étendue que les astronomes désignent sous le nom de ceinture de Mars. D'où vient cette différence à la surface d'une planète où tout semble être d'une si grande et si constante régularité ? Ces parties sombres, disent quelques savants, sont de vastes mers de glace qui demeurent toujours à l'état solide. C'est là, nous n'hésitons pas à le dire, une explication des plus malheureuses et tout à fait en désaccord avec les lois de la physique : la glace, dans ce cas, loin d'absorber les rayons du soleil, les réfléchirait avec une intensité plus grande qu'ils ne peuvent l'être sur les autres parties du globe, et la ceinture de Mars serait ainsi la plus brillante partie de cette planète.... Ne serait-ce pas, au contraire, que ces mers, au lieu d'être congelées, seraient constamment fluides, et que, à raison de cette fluidité, elles seraient moins aptes à réfléchir la lumière que ne sont la plupart des corps opaques ? La controverse sur ce point est d'autant plus permise qu'elle peut être éternelle.

De ce point, eau ou glace, lançons-nous de nouveau dans l'espace.... Nous voici en vue de Jupiter, la plus grosse des planètes, masse énorme dont la circonférence est de 98,000 lieues, et qui tourne autour du soleil en se tenant à une distance moyenne de 180 millions de lieues de cet astre. Jupiter est la planète la plus aplatie vers ses pôles, circonstance qui donne à ses mouvements une rapidité extrême ; ainsi ce globe, d'une grosseur si prodigieuse, accomplit sa révolution diurne en un peu moins de dix heures, et son mouvement de translation autour du soleil ne dure que onze ans et trente-trois jours ; vitesse en raison de laquelle celle de la terre n'est rien, si l'on considère la différence d'étendue de ces masses et des orbites qu'elles doivent parcourir.

Jupiter présente à sa surface des points plus lumineux que le reste de la planète ; on appelle ces points *bandes de Jupiter*, et l'on s'abstient, très-sagement à notre avis, d'en chercher la cause.

Cette planète était, ainsi que nous l'avons dit, connue des peuples de la plus haute antiquité, l'éclat de sa lumière, presque aussi vive que celle de Vénus, permettant de la voir à l'œil nu ; mais c'était un monde dont on ignorait les dépendances. La découverte des lunettes vint enfin ouvrir un champ plus vaste aux observations. Galilée, doué de cette persévérance, de cette force de volonté qui font les grands

hommes, avait deviné des mondes, et il les cherchait avec une ardeur plus vive à mesure qu'il parvenait à augmenter la puissance des instruments nécessaires à ses savantes observations. Ce fut cet homme de génie qui, le premier, en 1610, observa quatre corps célestes accompagnant Jupiter; bientôt il acquit la certitude que ces corps tournaient autour de la planète comme la lune autour de la terre, et que, comme la planète dont ils sont les satellites, ils reçoivent la lumière du soleil.

Comment, en présence de ces grandes vérités, notre orgueil a-t-il pu nous porter à nous croire la merveille de la création? Si les planètes ont été créées pour être habitées, ainsi que le croient plusieurs philosophes, l'importance des habitants doit être en raison directe de l'importance du globe où ils vivent : que sommes-nous donc comparativement aux habitants de Jupiter?.. Il est vrai que nous vivons plus près qu'eux du soleil, et puis, malgré leurs quatre lunes, ces gens-là ne sont peut-être pas astronomes.

Accoutumés maintenant à parcourir ces distances prodigieuses dont les plus longs voyages sur la terre ne sauraient nous donner une juste idée, nous passerons de la planète de Jupiter à celle de Saturne, située à trois cent vingt-trois millions de lieues du soleil. Bien que la lumière de ce corps céleste soit faible et plombée, ce qui est dû à son éloignement de l'astre qui éclaire et vivifie tout notre système, il

était cependant connu des anciens; mais ce que l'on savait de lui se bornait à peu de chose.

L'invention des lunettes ayant permis de le voir de plus près, les premiers astronomes qui observèrent cette planète au télescope furent frappés d'étonnement en reconnaissant qu'elle est environnée d'un anneau qui ne la touche pas, et qui en est éloigné de neuf mille lieues dans tous les sens.

Cet anneau, dont la largeur est également de neuf mille lieues, se divise lui-même en deux parties parfaitement distinctes quand on les observe avec d'excellents télescopes d'Herschel, à l'aide desquels ce savant astronome a pu voir les étoiles entre les deux parties concentriques de cet anneau.

Ce système participe à deux mouvements différents: l'un de rotation sur lui-même, qui se fait, pour la planète proprement dite, en dix heures dix-huit minutes, et pour l'anneau en dix heures vingt-neuf minutes dix-sept secondes; l'autre de translation autour du soleil, qui s'accomplit, pour la planète et pour l'anneau, en dix mille sept cent cinquante jours et quelques minutes.

Saturne changeant de place en parcourant son orbite, son anneau doit nécessairement nous apparaître sous différents aspects.

Ainsi nous pouvons, dans un certain cas, apercevoir toute la largeur de l'espace qui sépare l'anneau de la planète ; plus tard, cet espace nous apparaît moins large ; enfin, pendant un certain temps, la planète et l'anneau ne nous sembleront former qu'une seule masse.

Cette dernière phase, qu'on appelle la phase ronde, se présente tous les quinze ans environ.

Nous avons pu, mesdames, observer cette phase dans le courant de l'année (1848).

Saturne n'est visible pour nous que lorsqu'il nous montre la face que le soleil éclaire, ce qui dure quinze ans ; pendant quinze autres années nous ne le voyons point, attendu qu'il nous montre sa face opposée au soleil.

Indépendamment de son anneau, Saturne a sept lunes ou satellites.

C'est là, au total, un singulier monde, un peu plus de neuf cents fois plus gros que notre terre, et dont les habitants doivent être étrangement constitués.

Imaginez, mesdames, des personnages de quatre à cinq mille pieds de haut, et faites-vous, si cela est possible, une idée de la désinvolture, de la gentillesse de ces merveilleux citadins, faisant un quart de lieue à chaque pas, parlant

sur le ton du canon d'alarme, et vivant au milieu de glaces éternelles!...

N'est-il pas déplorable que nous ne puissions voir que le théâtre où s'agitent ces prodigieux acteurs?

Mais il ne faut désespérer de rien; la science n'a pas dit son dernier mot, et nos meilleurs télescopes ne seront peut-être un jour que des jouets d'enfants, comparativement à ceux qui les remplaceront.

Nous serons d'autant plus heureux de cette découverte, que, si nous en croyons encore Fourier, dont nous avons parlé plus haut, Saturne serait le globe le mieux administré de notre système; il se trouverait, pour nous servir de son expression, en harmonie parfaite, et si un jour les habitants de la terre, revenant de leur erreur, suivaient les idées de ce savant novateur, leur globe se trouverait favorisé d'un anneau comme Saturne.

Toutes ces planètes étaient parfaitement connues des anciens; il n'en est pas de même d'Uranus, et cela n'est pas extraordinaire, puisque sa distance du soleil est de six cents millions de lieues, et que, à l'œil nu, quand il est possible de l'apercevoir, elle offre l'aspect d'une étoile de septième grandeur.

Ce fut Herschel, ainsi que nous l'avons dit, qui, en 1781,

parcourant le ciel avec un télescope de sept pieds, reconnut d'abord que cet astre avait un mouvement, et finit par s'assurer que c'était une planète faisant sa révolution autour du soleil en un peu moins de trente mille six cent quatre-vingt-sept jours.

Ce globe, qui nous paraît si petit, est cependant quatre-vingts fois plus volumineux que le nôtre; son diamètre n'a pas moins de douze mille lieues.

Uranus est, en outre, environné de six lunes ou satellites qui tournent autour de lui, et comme lui reçoivent la lumière du soleil, lumière qui doit être bien affaiblie par l'immense distance qu'il lui faut parcourir.

Abordons maintenant les cinq nouveaux mondes découverts dans ce siècle.

Vesta, qui fait sa révolution autour du soleil en un peu moins de treize cent vingt-six jours, se tient à une distance moyenne de quatre-vingts millions de lieues de l'astre dont elle reçoit la lumière.

La distance de *Junon* au soleil est de quatre-vingt-dix millions de lieues, et sa révolution autour de cet astre dure un peu moins de quinze cent quatre-vingt-treize jours.

Cérès, dont la distance moyenne du soleil est de quatre-

vingt-quatorze millions de lieues, met un peu plus de seize cent quatre-vingt-un jours à faire sa révolution.

Enfin *Pallas*, qui emploie un peu plus de seize cent quatre-vingt-six jours et demi à accomplir sa révolution, se tient à une distance moyenne de quatre-vingt-quatorze millions cinq cent mille lieues de l'astre qui éclaire tout notre système.

C'est là, à peu près, tout ce que nous pouvons savoir de ces quatre petits mondes, où, à cause de leur exiguïté, nous ne saurions faire de longues excursions.

Nous pouvons cependant nous assurer que ces petites planètes sont pourvues d'une atmosphère proportionnellement aussi étendue que la nôtre, et comme leur distance du soleil n'est qu'un peu plus du double de celle qui nous sépare de cet astre, les habitants de ces quatre globes pourraient fort bien ne différer que par la taille de ceux de la terre; mais, sur ce point, la différence serait telle que les Lilliputiens, créés par l'imagination du romancier anglais, seraient des géants auprès d'eux....

Ces quatre globes sont d'ailleurs exposés à un péril imminent.

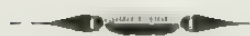
Vesta, qui, des quatre, est la plus rapprochée du soleil,

traverse, dans son mouvement de translation, les orbites des trois autres petites planètes : de sorte que deux de ces astres peuvent se rencontrer quelque jour, et le choc serait alors si violent, que nul être organisé n'y pourrait survivre.

Saluons d'un regard la planète Leverrier, monde non pas inconnu, mais dont notre cadre trop restreint nous interdit de faire la description. Nous renvoyons nos lectrices avides de connaissances techniques à l'histoire que M. Leverrier en a donnée dans la *Connaissance des temps*.



LES ÉCLIPSES.



La terreur que les éclipses répandaient autrefois parmi les habitants de la terre est presque incroyable aujourd'hui. Rien de plus simple en effet que l'accomplissement de ce phénomène : la terre et la lune étant deux corps opaques, et recevant tous deux la lumière du soleil, il est aisé de comprendre que si l'un de ces deux corps se trouve placé entre le soleil et l'autre corps, ce dernier sera plongé dans une obscurité plus ou moins grande, selon que le corps *éclipsant* sera plus ou moins directement opposé au corps *éclipsé*. Lors donc que la lune passe entre la terre et le soleil, elle nous cache tout ou partie de cet astre ; il y a donc éclipse totale ou partielle du soleil. Lorsque la terre se place entre le soleil et la lune, cette dernière ne recevant que peu ou point de lumière, il y a éclipse de lune. (Voyez les figures 7 et 8.)

Afin d'exprimer l'intensité des éclipses, les astronomes ont imaginé de diviser le disque du soleil et celui de la lune chacun en douze parties, qu'ils nomment *doigts;* on dit donc d'une éclipse qu'elle est de tant de doigts; de quatre doigts, par exemple, si le tiers de l'astre est invisible; de six doigts, si la moitié de son disque est plongée dans l'obscurité, etc., etc.

Une éclipse totale est centrale lorsque le centre des trois astres est sur la même ligne. Il arrive aussi quelquefois que l'éclipse centrale n'est pas totale, et en voici la cause: l'éclipse arrivant alors que la lune est apogée et que le soleil est périgée, le diamètre apparent de la lune étant dans ce cas plus petit que celui du soleil, le disque du soleil déborde autour de celui de la lune, et forme un anneau lumineux, ce qui a fait donner à ce phénomène le nom d'éclipse annulaire.

La première éclipse de ce genre qu'on observa en France eut lieu le 1er avril 1764; elle avait été calculée par une dame, nommée Lepaute, élève du célèbre Lalande, ce qui ne contribua pas peu à lui donner du retentissement. Trois mois avant le jour fixé, il n'était question à la cour et à la ville que de l'éclipse de madame Lepaute, de la carte dressée par madame Lepaute; c'était une admiration, un enthousiasme général. Lalande lui-même fut enivré du succès de son élève, à ce point qu'il crut être devenu poëte; l'infor-

tuné se prit à faire des vers, et quels vers! En voici un échantillon :

Par vos attraits et vos talents,
Vous charmerez toujours un sage ;
Vos mains ont mesuré le temps,
Vos yeux en décident l'usage.

Heureusement toutes les jolies femmes de ce temps n'étaient pas éprises d'un amour si tendre pour la science, ainsi que le prouve cette anecdote très-connue que nous ne rappelons que parce que c'est de l'histoire. On avait tant parlé à l'avance de cette éclipse, que, le jour où elle devait se produire, il y avait foule à l'Observatoire. Madame d'Houdetot, femme à la fois très-spirituelle et très-ignorante, avait résolu de s'y rendre avec Saint-Lambert. L'heure approchait; la grande dame était encore à sa toilette, où elle passait d'autant plus de temps que son visage avait grand besoin de tous les secours de l'art. Saint-Lambert s'impatientait. Enfin on monte en voiture, on arrive à l'Observatoire.

— N'allez pas plus loin, dit à Saint-Lambert un de ses amis qui en sortait; il est trop tard, tout est fini.

— J'en étais sûr! s'écria Saint-Lambert avec humeur et en frappant du pied.

— De quoi étiez-vous sûr, mon ami? demanda madame d'Houdetot.

— J'aurais parié que, n'en finissant pas avec vos mouches et votre rouge, vous nous feriez manquer l'éclipse.

— Enfant ! répliqua la dame, ne savez-vous pas que ce cher Lalande et ses amis ne peuvent rien me refuser, et qu'ils sont gens à se mettre en eau pour m'être agréable.... Entrons, mon ami, je les prierai de recommencer, et ils seront heureux de faire cela pour moi.

Le mot fut entendu de l'ami de Saint-Lambert, et pendant huit jours il égaya les salons de Versailles et de Paris ; il fallait si peu de chose pour amuser ces grands enfants !

Une éclipse totale est celle qui arrive alors que le diamètre apparent de la lune étant plus grand que celui du soleil, la ligne qui joint les deux astres passe par le lieu d'où on observe. Ce phénomène, qui se produit rarement, offre un spectacle très-curieux, qui a pu être observé à Paris en 1724. Le soleil fut totalement éclipsé pendant deux minutes, et l'obscurité fut telle, qu'on put voir les étoiles à la vue simple ; mais cette nuit de quelques instants n'égala pas à beaucoup près celle produite à Coïmbre par l'éclipse qui y fut observée le 21 août 1560.

Clavius, témoin de ce phénomène, affirme qu'il eût été aussi impossible de se conduire, que si l'atmosphère avait

été chargée d'un de ces épais brouillards qui rendent invisible, à deux pas, la lumière d'une bougie.

On ne voyait pas où mettre le pied, dit-il, et les oiseaux surpris dans les airs par cette obscurité subite, retombaient sur la terre en poussant des cris d'effroi.

Ce fait et quelques autres du même genre expliquent, s'ils ne la justifient, la frayeur que les éclipses causaient autrefois, non-seulement parmi les classes pauvres et ignorantes, mais même parmi les grands de la terre.

Ainsi, Nicias, ayant résolu d'évacuer la Sicile, se disposait à partir à la tête de son armée, lorsqu'une éclipse de lune vint le frapper de terreur; il s'imagina que la lune ayant perdu sans retour son éclat, il lui serait impossible de faire les marches de nuit qu'il avait projetées, et il remit son départ à plusieurs jours; retard fatal, pendant lequel la retraite lui fut coupée par l'ennemi.

Il fallut se battre; Nicias fut tué, son armée détruite, et cet événement entraîna la ruine d'Athènes.

Ce n'était pas cependant que la cause des éclipses fût inconnue.

Par exemple, il est question dans les annales chinoises d'une éclipse qui arriva sous le règne de l'empereur Tehong-

Kang, qui vivait deux mille cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ.

Il est dit dans ces annales, dont l'authenticité ne saurait être contestée, que l'éclipse dont il est question n'ayant pas été annoncée avec précision par les deux astronomes Ho et Hi, élevés au rang de princes à cause de leurs connaissances dans l'étude du ciel, ces deux princes furent mis à mort par application de lois pénales déjà très-anciennes, lesquelles prononçaient la peine capitale contre ceux qui, étant chargés du calcul des phénomènes célestes, ne les annonçaient pas d'une manière précise.

L'histoire est d'ailleurs remplie de faits qui démontrent que la cause des éclipses était parfaitement connue des hommes d'élite de l'antiquité.

Qui ne connaît ce trait de Périclès, qui, commandant la flotte des Athéniens, et se disposant à partir pour une expédition des plus importantes, faillit en être empêché par une éclipse de soleil qui arriva au moment de quitter le port! L'épouvante causée par cette éclipse fut telle, que le pilote refusa de guider la flotte dont il prétendait que ce phénomène annonçait la ruine. Périclès, étendant alors un pan de son manteau, en couvrit la tête du pilote, et lui dit :

— Trouves-tu que ce soit là un signe de malheur?

— Certainement non, répondit le pilote.

— Telle est pourtant la cause de ton ridicule effroi, reprit Périclès; seulement, comme la lune est plus grande que mon manteau, elle cache le soleil à un plus grand nombre de personnes.

Mais les ténèbres de la superstition, plus épaisses que celles des éclipses, ainsi que le dit Plutarque, ne pouvaient être facilement dissipées, et l'on vit, il y a moins de trois siècles, la France entière frappée de terreur et presque agonisante à l'approche d'une éclipse.

Les astrologues de ce temps, qui, peu satisfaits de la science qui leur permettait de suivre et de calculer la marche des astres, ambitionnaient le titre de prophètes, accompagnèrent des prédictions les plus extravagantes l'annonce d'une éclipse devant avoir lieu le 21 août 1564.

Selon les uns, l'éclipse devait être suivie d'un nouveau déluge; d'autres affirmaient que, cette fois, tous les êtres animés du globe seraient anéantis par un déluge de feu; enfin, selon d'autres encore, le soleil allait s'éteindre et la terre serait bientôt couverte de glaces éternelles.

Les prêtres de ce temps, trop peu instruits pour démasquer ces fourbes, augmentèrent la terreur en exhortant les

fidèles à se tenir en état de grâce pour ce jour terrible. Les églises regorgeaient ; les prêtres étaient insuffisants pour confesser tous les pénitents poussés par la peur ; les plus pressés donnaient leurs biens à l'Église en échange d'une absolution.

La frayeur croissait en même temps que le jour de la catastrophe approchait.

Enfin, les choses en vinrent à ce point, qu'un curé de village, ne pouvant plus suffire aux besoins spirituels de ses paroissiens, et voulant obtenir un peu de répit, prit le parti de monter en chaire, d'où il s'écria de manière à être entendu de la multitud

« Mes frères, c'est très-bien de songer à votre salut ; mais vous ne devriez pas oublier que je ne suis pas de fer ; accordez-moi donc un peu de répit : vous le pouvez sans danger, car je sais de bonne source que l'éclipse est remise à quinzaine. »

Cette allocution eut tout le succès qu'en espérait l'orateur ; les paroissiens furent moins prompts à donner, et bientôt le confessionnal se trouva désert.

Tous ces traits, ces anecdotes vous sont certainement connus, mesdames : c'est de l'histoire ancienne ; mais

quelle histoire est plus ancienne que celle des astres dont nous nous occupons ici ?

Les trois dernières éclipses totales observées en France eurent lieu en 1706, 1724 et 1778.

L'éclipse partielle de 1792 offrit cette singularité que sa limite traversait la France depuis Cherbourg jusqu'à Strasbourg, de sorte qu'il n'y avait pas d'éclipse pour le nord de la France; il y avait éclipse à Senlis, il n'y en avait pas à Compiègne, huit lieues plus loin.

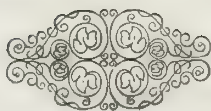
La dernière éclipse annulaire a eu lieu à Paris, le 9 octobre 1847.

Le monde savant et le monde curieux étaient en émoi plusieurs jours à l'avance; les opticiens avaient préparé des myriades de lunettes spéciales, de morceaux de verre de couleur qu'ils vendaient fort cher, et à l'aide desquels on devait voir des merveilles; mais on avait compté sans les caprices de *notre beau ciel de France,* comme nous disons, flatteurs que nous sommes; or, le 9 octobre notre beau ciel se montra tout maculé de nuages gris et lourds à la faveur desquels l'éclipse passa inaperçue.

Il n'y aura pas d'éclipse totale à Paris pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle; mais on y pourra observer bon nombre d'éclipses partielles : les principales seront

celles du 20 juillet 1851, 15 mai 1858, 18 juillet 1860, 16 mars 1867, 22 décembre 1870, et 28 mai 1900.

Que de beaux yeux, hélas! lançant maintenant des éclairs, seront éteints avant l'accomplissement de cette prédiction, oracle plus infaillible que celui de Calchas!..... à moins pourtant que cette parole du sage Fourier : *Mourir c'est se réveiller,* ne soit une vérité.



LES COMÈTES.



De même que les éclipses, les comètes ont été regardées pendant longtemps comme des présages sinistres ; on croyait alors, selon l'opinion d'Aristote, que les comètes étaient engendrées par les exhalaisons de la terre et de la mer, et on leur attribuait sans difficulté la plupart des fléaux qui affligeaient l'humanité. Il paraît cependant certain que le retour périodique des comètes était connu dans l'antiquité ; cela est attesté par ce passage de Sénèque : « Le cours des co-
» mètes sera connu un jour comme celui des autres astres ;
» on verra alors que ces corps sont assujettis à des règles de
» même que les planètes. »

Mais que peuvent les quelques paroles d'un homme de génie contre l'ignorance et la superstition ? C'est la goutte d'eau à laquelle il faut des siècles pour creuser le marbre. Comment d'ailleurs se défendre de l'erreur quand elle vient d'en haut ? L'histoire nous apprend que vers le printemps

de 837, vingt-trois ans après la mort de Charlemagne, une comète ayant paru dans le signe de la Vierge, Louis-le-Débonnaire, héritier de l'empire, saisi d'effroi, fit venir un astrologue et lui demanda quelle catastrophe annonçait ce phénomène.

L'astrologue, plus hardi ou moins fourbe que ses confrères, tenta de rassurer l'empereur, et lui dit qu'on avait presque toujours tort d'attribuer aux signes du ciel des propriétés malfaisantes.

« Je sais bien que ce n'est pas la comète qui me détrônera, » dit le prince; mais je ne doute pas qu'elle soit un aver- » tissement de Dieu qui annonce un changement de règne. » Vous savez cela aussi bien que moi, mais vous n'osez me » le dire. Allez; je vous pardonne. »

Sur ce, le dévot empereur prit le deuil, le fit prendre à toute sa cour, passa un grand nombre de nuits en prières et fit célébrer force messes. La comète cependant montait toujours sur l'horizon, et les affaires de l'Etat n'en allèrent ni pis ni mieux.

Vous savez, mesdames, que les comètes sont de véritables planètes précédées, accompagnées ou suivies d'une traînée de lumière qu'on appelle *chevelure*, *barbe* ou *queue*, selon la position où elle se trouve.

Lorsque la comète se meut à l'orient du soleil, on dit qu'elle est barbue, parce que sa lumière va devant elle.

Quand la comète marche à l'occident du soleil et qu'elle le suit, on dit qu'elle a une *queue*, parce que sa lumière marche après elle.

Lorsque la comète et le soleil sont diamétralement opposés, la terre étant entre eux, la traînée de lumière qui accompagne la comète se trouvant cachée par son propre corps, excepté les parties les plus extérieures qui la débordent un peu et l'environnent, on dit qu'elle a une *chevelure.*

En dépit de Sénèque, l'opinion d'Aristote prévalut pendant longtemps ; la plus grande partie des astronomes, jusqu'au dix-septième siècle, considérèrent les comètes comme des émanations des diverses planètes ; Newton lui-même pensait que la destinée de ces astres était d'alimenter les soleils, et que la lumière qui les précède, les environne ou les suit, n'était qu'une vapeur légère, élevée du noyau de la comète par la force de la chaleur à mesure qu'elle s'approche davantage du soleil.

Enfin, l'erreur a fait place à la vérité, et nous savons aujourd'hui que les comètes sont des astres de la même nature que les planètes, et qu'elles n'en diffèrent qu'en ce qu'elles parcourent des ellipses très-allongées, ce qui fait qu'elles ne se montrent que pendant un court espace de

temps, pour disparaître en s'enfonçant dans l'immensité de l'espace, et reparaître ensuite après un certain nombre d'années.

La quantité de ces astres est immense, et quelques astronomes estiment que dans notre seul système planétaire il y en a plusieurs millions.

La chevelure, la barbe, la queue ne sont pas toujours compagnes obligées d'une comète : celle qu'observa Tycho, en 1585, était absolument ronde, et n'avait aucun vestige de queue, barbe ou chevelure ; celle de 1665 n'avait non plus aucun ornement, et il en était de même de celle de 1682, qui, dit Cassini, était aussi ronde et claire que Jupiter.

En revanche, d'autres comètes se montrent avec des queues d'une longueur prodigieuse ; ainsi la queue de la comète observée en 1680 n'avait pas moins de quarante et un millions de lieues lorsqu'elle arriva au point de son ellipse le plus rapproché du soleil.

L'influence pernicieuse des comètes était encore fort redoutée à cette époque, comme le prouve ce passage d'une lettre de madame de Sévigné au comte de Bussy :

« Nous avons une comète qui est bien étendue. C'est la
» plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands
» personnages sont alarmés, et croient que le ciel, bien oc-

» cupé de leur perte, en donne des avertissements par cette » comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré » des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer » son agonie d'un prodige, et lui annoncèrent qu'il parais- » sait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force » de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la co- » mète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on en devrait bien » dire autant que lui, et l'orgueil humain se fait trop d'hon- » neur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les as- » tres quand on doit mourir. »

Depuis que, grâce à Halley, on a pu calculer le cours des comètes, on a acquis la certitude que celle dont parlait madame de Sévigné était la même qui était apparue peu de temps après la mort de Jules-César, et dans laquelle le sénat de Rome décida que l'âme de ce héros était passée. La période de cette comète embrasse cinq cent soixante-quinze ans.

Puisque nous parlons de Halley, nous devons dire que l'on doit à ce savant la théorie des comètes.

Déjà Newton avait reconnu que les comètes, obéissant, comme les planètes, à la puissance attractive du soleil, décrivaient autour de cet astre des ellipses très-allongées; partant de ce point, l'astronome anglais Halley examina avec beaucoup de soin la comète de 1682, puis il rechercha toutes les circonstances qui avaient accompagné la marche

des comètes observées jusqu'alors, et en établissant ses comparaisons et ses calculs, il trouva que les comètes de 1305, 1380, 1457, 1531, 1607 et 1682 avaient suivi presque la même marche.

Cela le porta à penser que les apparitions qui avaient eu lieu à ces diverses époques avaient été produites par les retours successifs de la même comète, dont la durée devait être d'environ soixante-quinze ans et demi, et il se hasarda à prédire que cette comète se montrerait à la fin de 1758 ou au commencement de 1759.

L'événement justifia cette annonce, et nous avons vu en 1835 reparaître la comète de Halley.

Certes, il est bien peu de gens aujourd'hui qui redoutent l'influence des comètes. Pourtant il est certain que ces astres peuvent amener chez nous de grandes catastrophes : une comète peut se rencontrer avec la terre comme deux locomotives marchant en sens inverse sur la même voie ferrée; elle peut briser la terre, la réduire en poussière, ou bien la détourner de son orbite, lui enlever la lune, l'enlever elle-même, l'emporter au delà des régions d'Uranus et lui faire éprouver un hiver de plusieurs siècles auquel aucun être organisé ne pourrait résister; elle peut encore changer son axe et son mouvement de rotation, précipiter ses mers vers un nouvel équateur, et noyer ainsi la plus grande partie du

genre humain. D'après les calculs d'un Anglais nommé Whiston, cette comète de 1680 dont nous avons parlé aurait paru au temps du déluge universel ; elle aurait alors rencontré la terre. L'auteur s'appuie sur les mêmes calculs pour démontrer que ces deux corps se rencontreront de nouveau un jour, et que la comète nous inondant de la vapeur ardente dont sa queue est formée produira l'incendie annoncé dans l'Écriture comme devant précéder le jugement dernier.

On peut fort bien ne pas s'en rapporter aux calculs de Whiston ; mais voici, mesdames, quelque chose de plus sérieux : la comète de Halley, dont nous parlions tout à l'heure, coupa en 1835 l'orbite de la terre à moins de vingt millions de lieues de notre globe. On s'émut beaucoup de cet événement.

Les savants entreprirent alors de rassurer le monde, et M. Arago publia, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, une dissertation, de laquelle il résulte qu'il y a un million contre un à parier que la rencontre de la terre avec une comète n'aura pas lieu.

Certes, la probabilité est rassurante ; pourtant la chance existe, et l'on peut gagner même en jouant contre un million d'adversaires.

Nous ignorons complétement si les comètes sont lumi-

neuses par elles-mêmes ou si elles réfléchissent seulement les rayons du soleil ; la substance de ces astres nous est également inconnue, et nous ne savons pas davantage s'ils sont habités ou non ; seulement, sur ce dernier point, il nous paraît démontré que les habitants de ces corps, s'il y en a, sont d'une constitution dont nul être sur la terre ne pourrait donner l'idée.

En effet, il y a des comètes qui passent si près du soleil que, selon les calculs de Newton, elles doivent éprouver à ce passage une chaleur deux mille fois plus intense que celle d'un fer rouge, et qui ensuite s'enfoncent dans l'espace à de si prodigieuses distances, qu'elles doivent être gelées jusqu'au centre, quelle que soit la nature de leur substance. Telle était celle de 1680, qui passa à deux cent mille lieues du soleil.

De toutes les comètes observées, aucune n'approcha autant de la terre que celle qui parut à la fin de juin 1770 ; elle n'en était qu'à huit cent mille lieues, et il ne lui eût pas fallu faire un bien grand écart pour subir l'attraction de notre globe. Elle se serait trouvée alors dans les mêmes conditions que la lune, et la terre eût eu deux satellites au lieu d'un.

Il paraît démontré qu'en décrivant leurs orbes immenses, les comètes, à chaque rotation, disséminent dans l'espace

toute la matière qui s'est détachée du noyau pour former la queue, et qu'elles vont toujours en diminuant d'intensité. Cela a été bien constaté pour la comète de Halley : en remontant chaque période de soixante-quinze à soixante-seize ans, on trouve que la première apparition connue de cet astre eut lieu l'année de la naissance de Mithridate, cent trente ans avant Jésus-Christ.

Les écrivains contemporains rapportent que cette comète se montra pendant quatre-vingts jours avec un éclat qui surpassait celui du soleil ; elle occupait la quatrième partie du firmament, et elle mettait quatre heures à se lever et à se coucher.

En 339, elle avait un très-grand développement, et elle traînait à sa suite une immense queue qui semblait toucher la terre.

En 1303, elle était, disent les chroniques du temps, d'une grandeur effrayante, et la peste suivit de près son apparition.

En 1456, elle avait des dimensions plus extraordinaires encore; elle occupait le tiers de la partie visible du ciel, et sa queue était encore sur l'horizon alors que sa tête avait disparu depuis quatre heures. A cette époque, elle excita dans toute l'Europe une profonde consternation, soit à

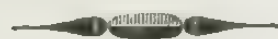
cause de sa vive clarté, soit surtout parce que le peuple, alors esclave des superstitions astrologiques, croyait cette apparition liée aux plus graves événements qui se passaient alors, aux succès des armes mahométanes.

Le pape Calixte II ordonna des prières publiques où l'on conjurait à la fois la comète et les Turcs.

Depuis, sans jamais s'écarter dans sa marche de la route que les lois de la pesanteur universelle lui ont tracée, elle a toujours été en diminuant d'intensité.



LES ÉTOILES.



Jusqu'ici, mesdames, quelque étendues qu'aient été nos excursions, nous ne sommes pas sortis de chez nous; les divers mondes que nous avons visités ne sont que les parties d'un tout que l'on pourrait comparer à plusieurs petits États confédérés formant une sorte de république, sous la protection d'une grande puissance, qui est le soleil. Ainsi en nous arrêtant à Uranus, nous n'étions pas sur une terre étrangère, mais bien sur le rivage d'une mer inconnue, immense, infinie peut-être comme l'éternité. C'est dans ce vaste océan que nous allons pénétrer, mais en marchant avec prudence et sans trop nous éloigner des frontières de notre confédération.

Nous disions, en parlant du soleil, que si, comme cela paraît certain, cet astre a un mouvement de translation et est emporté dans l'espace avec tous les corps célestes dont il est le centre, il faudrait en conclure qu'il obéit à une force

plus puissante que la sienne, et qui régirait tous les systèmes de l'univers. Or, chacun de ces systèmes a pour centre un soleil comme le nôtre, et il est maintenant démontré que chaque étoile est un de ces soleils répandant la lumière et la vie sur les planètes, les satellites, les comètes qui les environnent. Il doit donc y avoir entre chaque étoile une distance égale à celle qui existe entre notre soleil et l'étoile la plus voisine.

Nos pères n'étaient-ils pas bien présomptueux de croire que chaque individu respirant sur notre terre avait son étoile au ciel? Certes l'idée ne manquait pas de grandeur; aussi souriait-elle particulièrement aux hommes d'élite, dont la pensée se trouvait en quelque sorte à l'étroit dans notre monde : Napoléon croyait fermement avoir son étoile au ciel; c'était aussi la croyance de Jules-César. L'ingénieux artiste dont les derniers travaux font tout le prix de cet ouvrage trouvait les étoiles trop belles pour qu'elles ne fussent que des rois ou des empereurs, et il en fit des femmes.

La preuve que les étoiles ne sont pas toutes à une égale distance de nous, ainsi que le croyaient les Grecs, c'est que celles que nous pouvons voir nous apparaissent sous des grosseurs fort différentes, ce qui a permis aux astronomes de les classer par grandeur, depuis les plus grosses, ou de première grandeur, jusqu'aux plus petites, ou de septième grandeur, après lesquelles viennent les nébuleuses.

L'opinion du vulgaire, que le nombre des étoiles est incalculable, est à la fois fausse et vraie. Le nombre des étoiles que nous pouvons voir à l'œil nu, dans la plus belle nuit, ne dépasse pas quinze cents, ce qui fait trois mille pour toute l'étendue du ciel, dont nous ne voyons qu'une moitié. Donc, certains auteurs anciens, qui ne pouvaient soupçonner qu'il y eût d'autres étoiles que celles qu'ils voyaient, dépassaient les bornes de l'hyperbole en comparant le nombre de ces astres à celui des grains de sable de la mer. Mais depuis que la découverte des lunettes a permis de pénétrer plus avant dans l'immensité, on a pu dire avec raison que le nombre des étoiles est incalculable; peut-être même est-il infini. Herschell, avec ses excellents télescopes, a compté quarante-quatre mille étoiles dans un espace de huit degrés de longueur sur trois de largeur, ce qui donnerait proportionnellement, pour toute l'étendue du ciel, un total de soixante-quinze millions d'étoiles, non compris les nébuleuses, non plus que les étoiles formant la voie lactée, que le vulgaire nomme le *chemin de saint Jacques*, et qui présente l'aspect d'une ceinture blanche sur le ciel, dans les belles nuits d'été. Or, il est maintenant hors de doute que la voie lactée n'est autre chose que la lumière produite par une quantité prodigieuse d'étoiles, trop éloignées pour que nous puissions les voir distinctement.

Les astronomes, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, ont

pu calculer la distance qui sépare chaque planète du soleil, et nous savons qu'Uranus se meut autour de cet astre lumineux à une distance moyenne de six cents millions de lieues. Partant de ce point, ils ont voulu connaître la distance qui sépare la terre des étoiles, et ils ont trouvé, au moyen de calculs que nous ne rapporterons pas ici, mais dont l'exactitude est incontestable, que la vitesse de la lumière, étant de soixante-dix mille lieues par seconde, et par conséquent nous arrivant du soleil en huit minutes, doit mettre six ans pour nous arriver de l'étoile la plus voisine, et qu'un boulet de canon, qui franchit sept lieues par minute, lancé de la terre vers l'étoile la plus prochaine, et ne perdant rien de sa vitesse, mettrait deux millions d'années pour y arriver. Cela est effrayant, n'est-ce pas? Eh bien, la distance où nous sommes des étoiles les plus éloignées aperçues par Herschell est telle, que leur lumière ne met pas moins de six mille ans pour arriver jusqu'à nous, de sorte que, si, comme cela paraît hors de doute, les étoiles, de même que les hommes, naissent, vivent, meurent et disparaissent, nous devons voir encore la lumière d'une de ces étoiles six mille ans après que cette étoile a cessé d'être.

Nous venons de dire que les étoiles meurent et disparaissent; cela est démontré non-seulement par les observations de nos ancêtres, qui ont compté des étoiles que nous ne voyons plus, mais par nos propres observations. On a vu,

en effet, dans l'espace d'un siècle, des étoiles perdre successivement de leur intensité de lumière, et disparaître tout à fait; d'autres sont apparues tout à coup. Au temps de Jésus-Christ, par exemple, on vit apparaître au ciel une étoile nouvelle. Environ quatre cent cinquante ans après, parut une autre étoile, dont la lumière eut le plus brillant éclat pendant vingt jours, après quoi elle disparut complétement. Le célèbre astronome Tycho-Brahé, dont nous avons déjà parlé, observa, en 1572, une étoile dont l'éclat était si vif, qu'elle était visible en plein jour. L'intensité de sa lumière demeura la même pendant seize mois, après quoi cette lumière, de blanche qu'elle était, devint jaune, puis rouge, puis enfin s'évanouit tout à fait, sans avoir changé de place. La même chose arriva en 1604, époque à laquelle apparut une étoile très-brillante qui, après s'être montrée pendant un an, disparut pour ne plus reparaître. D'autres étoiles sont soumises à des variations périodiques dans leur éclat et leur couleur. On a même pu observer la période de plusieurs. Par exemple, une de ces étoiles auxquelles on a donné le nom d'*étoiles changeantes* passe en trois jours de la deuxième grandeur à la quatrième, et revient à la deuxième dans le même espace de temps. Une autre, de deuxième grandeur, devient de troisième grandeur tous les six jours. Une autre encore, après avoir brillé du plus vif éclat pendant quinze jours, disparaît entièrement, pour reparaître au bout de trois cent trente-quatre jours. Les causes

de ces phénomènes sont inconnues; on en est sur ce point aux conjectures, champ trop vaste pour que nous entreprenions d'y chercher la vérité.

On nomme *fixes* les étoiles qui paraissent ne pas changer de place; mais cette stabilité n'est qu'apparente, car il est aujourd'hui bien constaté que les étoiles, au moins celles de première grandeur, ont un mouvement semblable à celui du soleil, et l'on a même pu calculer que quelques-unes ne parcouraient pas moins de quatre-vingts millions de lieues par année.

Si, comme nous l'avons dit, il est très-facile de compter les étoiles que nous pouvons voir même avec les meilleurs instruments, il serait beaucoup moins aisé de leur donner à chacune un nom : le vocabulaire d'aucune langue n'y pourrait suffire; et puis comment retenir ces myriades de noms, et appliquer chacun à l'étoile qui l'a reçu, sans hésitation et de manière à trouver sur-le-champ l'astre sur la seule indication de son nom? La plus vaste mémoire n'y pourrait suffire. C'est ce que comprirent parfaitement les astronomes de l'antiquité, et, comme ils étaient gens d'imagination, ils divisèrent en douze constellations la bande d'étoiles qui sont successivement cachées par le mouvement de la terre autour du soleil, de telle sorte qu'à chacun des douze mois de l'année, le soleil semblant entrer dans une de ces douze

constellations, les mois purent être désignés par les constellations correspondantes.

Ces douze constellations forment ce qu'on appelle le zodiaque, comme nous l'avons déjà dit au commencement de cet ouvrage. L'invention du zodiaque remonte à la plus haute antiquité, ainsi que le prouve l'énorme pierre appelée zodiaque de Denderah, sur laquelle sont gravés les douze signes, découverte en Egypte et transportée en France en 1821 par MM. Saulnier et Lelorrain. Le zodiaque des anciens contenait donc le plan des orbites que parcourent le soleil et les planètes; mais cette *bande*, *zone du zodiaque*, avait pour limites deux grandes parties du globe, l'une au nord, l'autre au midi. Pour classer les étoiles de ces deux parties, les astronomes modernes adoptèrent le procédé des anciens; ils les divisèrent en constellations dites *boréales* ou *septentrionales*, et en constellations *australes* ou *méridionales*, et ils donnèrent à chacune de ces constellations un nom d'homme, d'animal, de plante ou d'instrument. Nous avons déjà donné les noms des signes du zodiaque; voici ceux des constellations boréales et australes.

Constellations boréales. La Grande-Ourse, la Petite-Ourse, Céphée, le Dragon, Cassiopée, Andromède, Pégase, le Triangle-Boréal, Persée, le Cocher, la Girafe, le Lynx, le Bouvier, la Chevelure-de-Bérénice, la Couronne-Boréale, la

Lyre, le Cygne, l'Aigle, Antinoüs, le Dauphin, le Petit-Cheval, la Flèche, Hercule, le Serpentaire.

Constellations australes. La Baleine, le Poisson-Austral, Orion, le Petit-Chien, le Grand-Chien, le Lièvre, l'Éridan, l'Hydre, le Vaisseau, la Licorne, le Centaure, le Loup, le Solitaire, le Télescope, l'Autel, la Couronne-Australe, la Grue, le Phénix.

Ici, mesdames, sont les colonnes d'Hercule de l'astronomie, au delà desquelles tout est mystère ou néant. Sans doute, aujourd'hui comme toujours, le présent est gros de l'avenir; peut-être un jour quelque nouveau Christophe Colomb, après avoir trouvé le moyen de parcourir ces espaces immenses et inconnus, viendra vous en dire l'histoire et les merveilles.





ASTRONOMIE DES DAMES

MÉTÉOROLOGIE DES DAMES.

MÉTÉOROLOGIE DES DAMES.



ATMOSPHÈRE.

Impatients que nous étions d'admirer avec vous, mesdames, les merveilles des cieux, nous nous sommes élancés à travers l'atmosphère qui environne notre terre, sans nous occuper de cette couche d'air qui nous fait vivre, non plus que des météores qui s'y forment. Là aussi pourtant sont des choses merveilleuses, et qui attestent à la fois la puissance du Créateur et le génie de l'homme.

Vous savez déjà, mesdames, que l'atmosphère est cette couche d'air sphérique comme notre globe qu'elle couvre en tous sens, et dont l'épaisseur est de quinze à vingt lieues. Cette couche est composée d'éléments très-distincts, savoir : le gaz oxygène et l'azote, dont la réunion forme l'air respirable; le gaz acide carbonique, résultant de deux grands phénomènes, la combustion et la respiration des animaux,

et qui est indispensable à la nutrition des plantes; la vapeur d'eau qui est plus ou moins abondante; enfin plusieurs autres fluides en très-petite quantité, tels que gaz, émanations, effluves, miasmes, etc.

L'air est essentiellement élastique; il se condense et se dilate très-facilement par l'action de la chaleur, et il est plus ou moins pesant, selon qu'il est plus ou moins dilaté.

Au premier aspect, l'air semble n'être pas un corps pondérable; mais il est bien facile de s'assurer de sa pesanteur : que l'on ait deux globes de verre d'un poids égal, si l'on extrait l'air de l'un des deux au moyen d'une pompe pneumatique, et qu'on les pèse ensuite, on trouvera celui qui sera privé d'air plus léger que l'autre. C'est la pesanteur de l'air qui fait monter l'eau dans une pompe. Lorsqu'on fait jouer le piston, le vide se fait dans le corps de la pompe; l'air continuant à peser sur la surface de l'eau qui environne la pompe, la force à monter dans l'espace vide. L'eau ne peut être élevée ainsi que jusqu'à une hauteur de trente-deux pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui démontre qu'une colonne d'eau de trente-deux pieds est d'un poids égal à une colonne d'air atmosphérique, partant du niveau de la mer et s'élevant jusqu'aux dernières couches de l'atmosphère; ce poids est aussi le même que celui d'une colonne de mercure de vingt-huit pouces : c'est ce qui constitue la théorie du baromètre.

Puisque l'air pèse également sur toute la surface du globe, nous devons supporter une partie de cette charge, et, en effet, on démontre facilement que le poids de l'air qui presse le corps d'un homme de moyenne taille équivaut à un peu plus de dix-huit mille kilogrammes. Ainsi, mesdames, lorsque vos pieds agiles semblent glisser sur le gazon sans le fouler, alors que vous nous apparaissez sous ces formes presque vaporeuses qui vous font comparer à des sylphides, vous n'êtes en réalité que des esclaves infortunées, condamnées à porter éternellement cet effroyable fardeau.

Heureusement ce poids énorme ne peut nous être sensible : comme il presse également toutes les parties du corps à l'extérieur et à l'intérieur, il en résulte un équilibre parfait qui laisse au corps toute son élasticité et qui maintient ses formes et la cohésion des diverses parties qui le composent. Si l'air n'exerçait pas sur nous cette pression salutaire, le sang s'échapperait à travers les pores de notre peau, ce qui est arrivé souvent à des aéronautes qui s'étaient élevés jusqu'aux couches d'air les plus raréfiées, et aux voyageurs qui sont parvenus au sommet des plus hautes montagnes.

Consolez-vous donc, mesdames, de l'obligation où vous êtes de porter cet énorme fardeau, car vous lui devez la pureté de votre teint, l'incarnat de vos lèvres, le rosé de vos ongles, le feu de vos regards; qu'on vous affranchisse

de cette lourde chaîne qui vous attache à la terre, et il ne restera de vos charmes que le souvenir.

Les phénomènes qui se produisent dans l'atmosphère sont ce qu'on appelle *météores ;* on les divise en quatre catégories : les météores *aériens*, les météores *aqueux*, les météores *ignés* et les météores *mixtes*.

MÉTÉORES AÉRIENS.

La chaleur et le froid résultent d'un même principe qu'on appelle calorique ; il fait chaud ou il fait froid, selon que l'atmosphère contient une quantité plus ou moins grande de calorique ; ou plutôt, pour nous exprimer plus scientifiquement, il ne fait ni chaud ni froid, seulement le calorique est plus ou moins abondant. Mais ce n'est là qu'une dispute de mots, une de ces taquineries de savants dont nous pouvons faire bon marché. Ce qui importe, c'est d'examiner le rôle important de la chaleur dans l'atmosphère.

On est parvenu, par un procédé très-simple, à exprimer la quantité de chaleur contenue dans l'atmosphère tout entière ou dans un corps quelconque, au moyen d'un instru-

ment appelé thermomètre, lequel n'est autre chose qu'un tube de verre contenant une certaine quantité de mercure ou d'esprit-de-vin. On plonge ce tube dans de la glace fondante ; la hauteur de la colonne de mercure dans le tube ainsi immergé, s'exprime par zéro — 0. On plonge ensuite le tube dans de l'eau bouillante et l'on marque le point où s'élève le mercure ; puis on divise la distance depuis zéro jusqu'à l'eau bouillante en cent degrés ; on divise également la partie du tube au-dessous du zéro en degrés semblables. Zéro étant le point de départ, on peut donc exprimer la chaleur en disant qu'elle est de tant de degrés au-dessus de zéro, de même qu'on exprimera l'intensité du froid en disant qu'il est de tant de degrés au-dessous de zéro. Il est donc bien vrai que le zéro est une puissance ; ici comme ailleurs il donne aux choses où on le mêle une valeur que lui-même ne possède point.

La température à la surface du globe est très-variable ; non-seulement elle diffère d'une contrée à une autre ; mais elle varie presque à chaque heure dans un même lieu. Ces variations ont des causes diverses ; elles sont dues à la distance où l'on se trouve de l'équateur, au plus ou moins d'obliquité des rayons du soleil, aux saisons et à la hauteur à laquelle se trouve le sol au-dessus du niveau de la mer. Il résulte de cette dernière cause que de deux cantons limitrophes, l'un peut être très-chaud, tandis que l'autre sera

excessivement froid, différence qui n'aura d'autre cause que l'élévation plus ou moins grande au-dessus de la mer.

Cette différence de température entre deux lieux qui se touchent est surtout remarquable dans les pays montagneux; souvent à la base d'une montagne on voit croître la canne à sucre et d'autres végétaux qui exigent une température très-élevée; deux ou trois cents toises plus haut, les orangers sont en fleurs; plus haut encore sont la vigne et les oliviers; au-dessus le froment est cultivé avec succès; puis viennent les bouleaux, les sapins, les mousses, et enfin des rocs couverts d'une neige éternelle contre laquelle les rayons du soleil sont impuissants. Ainsi dans un trajet de deux ou trois lieues, on passe des chaleurs du tropique au froid de la Sibérie.

LES VENTS.

Cette inégale distribution du calorique dans l'atmosphère est la principale cause des vents. Nous vous avons dit, mesdames, que l'air est essentiellement élastique; on peut le comprimer et en enfermer une grande quantité dans un très-petit espace, c'est ainsi qu'on en use pour charger les fusils à vent : à l'aide d'une pompe on comprime fortement une certaine quantité d'air dans le fond de l'arme, où il est maintenu en cet état par une soupape ; qu'on mette ensuite une balle dans le canon, et qu'on fasse jouer la soupape au

moyen d'une détente; l'air comprimé s'échappe avec violence et chasse la balle avec plus de force que ne le ferait une charge de poudre. De même qu'il se comprime, l'air se dilate aussi très-facilement, et c'est une des propriétés de la chaleur d'augmenter le volume de l'air en le dilatant.

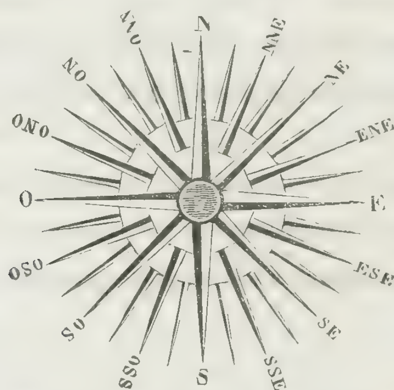
Le calorique étant inégalement répandu dans l'espace, il en résulte que l'air dilaté sur un point où le calorique est abondant se précipite vers un autre point où la chaleur est moindre.

Ainsi lorsque le soleil se lève, l'air s'échauffe à l'est et par conséquent il se dilate, tandis qu'il se refroidit et se condense à l'ouest; il s'établit alors un courant d'air de l'est à l'ouest; c'est le vent.

A cette cause principale et permanente du vent, se joignent des causes secondaires émanant du même principe, telles sont la pluie, la grêle, qui en refroidissant subitement la température, produisent une condensation soudaine de l'air, et produisent les vents de tempêtes, les ouragans.

On donne aux vents le nom du point cardinal d'où ils soufflent; ainsi le vent du sud souffle vers le nord, le vent de l'ouest souffle vers l'est, etc. Mais les vents ne soufflent pas toujours d'un point cardinal précis, c'est pour cela et afin de préciser le point d'où ils soufflent, qu'on a divisé les

points cardinaux en trente-deux parties, c'est ce qu'on appelle *la rose des vents.*



Il y a trois sortes de vents : les vents constants, les vents périodiques réguliers, les vents variables.

Les principaux vents constants sont les vents alisés. Le vent alisé est formé de deux courants d'air, l'un partant du nord-est, l'autre du sud-est; ces deux courants se joignent en est et n'en font plus qu'un qui souffle constamment vers l'ouest.

Les vents périodiques sont les moussons et les brises de terre et de mer.

On donne le nom de moussons à deux vents qui soufflent alternativement chacun pendant six mois, dans deux directions contraires; le premier, du mois d'avril au mois d'octobre ; le second, du mois d'octobre au mois d'avril.

Les brises sont des vents qui soufflent alternativement de terre et de mer. La terre se refroidissant plus vite que la mer pendant la nuit, l'air qui la couvre se condense : alors la brise s'élève de la mer et souffle vers la terre; mais lorsque la terre est suffisamment chauffée par le soleil, la brise diminue graduellement et finit par souffler en sens contraire, c'est-à-dire qu'elle s'élève de la terre, où l'air est plus dilaté et souffle vers la mer.

Parmi les vents variables, les plus remarquables sont quelques-uns de ceux qu'on appelle *locaux* et qui soufflent exclusivement dans une région quelconque; tels sont : le mistral, à Marseille; le sirocco, vent humide et chaud, particulier aux côtes de l'Italie sur la Méditerranée, et qu'on regarde comme la cause principale de certaines fièvres pernicieuses; le simoun, vent chargé de miasmes pestilentiels, qui souffle avec furie des déserts de l'Afrique, en roulant des colonnes de sable qu'il transporte à des distances prodigieuses.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, lorsque la dilatation de l'air s'opère brusquement, il en résulte une agitation violente qui constitue le vent de tempête, les ouragans, et parfois des tourbillons causés par la rencontre de deux vents soufflant en sens contraire. Ces tourbillons sont quelquefois si violents qu'ils renversent les maisons, arrachent les plus gros arbres et les lancent à des distances immenses.

C'est ainsi qu'à Montville, près de Rouen, en 1845, plusieurs fabriques furent renversées, des arbres énormes arrachés, broyés, et qu'un berger de cette commune fut enlevé avec sa cabane à une hauteur prodigieuse, d'où il fut précipité ensuite sans éprouver d'autre mal que quelques contusions. On a vu également, dans les Antilles, des tuiles lancées par le vent avec tant de force, qu'elles pénétraient au travers de planches épaisses, et des pièces de canon de 48 déplacées ou renversées avec leurs affûts.

Le vent lorsqu'il souffle modérément ne parcourt pas plus d'une lieue et demie en une heure; un vent fort parcourt de dix à quinze lieues dans le même espace de temps. Le vent de tempête parcourt jusqu'à trente lieues en une heure, et il arrive quelquefois que le vent d'ouragan acquiert une vitesse de plus de trente-six lieues à l'heure; c'est alors qu'il renverse les arbres et les édifices.

LES MIASMES.

On appelle miasmes les émanations putrides des lieux humides, sombres : comme les marais, les vallées étroites où le soleil pénètre peu. Ces miasmes peuvent être emportés par les vents à de grandes distances. On leur attribue la plupart des maladies épidémiques, entre autres le choléra, ce mal hideux et terrible qui deux fois en dix-sept ans est venu répandre le deuil sur l'Europe entière. C'est là,

mesdames, un bien triste sujet d'étude, mais tout n'est pas roses dans les sciences, et ce n'est pas impunément qu'on descend des hauteurs du ciel pour explorer la terre.

GAZ.

Nous avons dit que l'air que nous respirons est composé de trois gaz : l'oxygène, l'azote et le gaz acide carbonique. Telle est, en effet, la composition de l'air lorsque nous l'aspirons; mais quand nous l'expirons il n'y a plus que de l'azote et du gaz acide carbonique, l'oxygène s'est assimilé à nous. Les plantes, au contraire, absorbent le gaz acide carbonique, qui les fait vivre, et elles répandent à profusion autour d'elles l'oxygène, sans lequel nous ne pourrions respirer. Ainsi se trouve scientifiquement démontrée cette affinité entre les femmes et les fleurs, si gracieusement exprimée par les *Fleurs animées*, de Grandville, dont les *Etoiles* furent les dernières amours : femmes et fleurs vivent les unes par les autres dans la plus complète intimité; l'artiste l'avait deviné, le savant le prouve.

MÉTÉORES AQUEUX.

Les météores aqueux sont plus nombreux que tous les autres; ce sont les vapeurs, les nuages, les brouillards, la

pluie, le serein, la rosée, la glace, la neige, la grêle, le givre, le grésil.

LES VAPEURS.

Les vapeurs ne sont autre chose que des parcelles d'eau dilatée par la chaleur, et qui s'élèvent dans les airs; elles émanent de la mer, des rivières, des lacs, des marais et de tous les lieux humides. Le phénomène par lequel les vapeurs sont produites se nomme évaporation. L'évaporation est plus ou moins rapide selon que la température est plus ou moins élevée.

Tant que la vapeur est en petite quantité, elle ne trouble pas la transparence de l'air; elle l'augmente même, si la chaleur est suffisante; mais si elle vient à être condensée par un froid subit, elle se forme en petites vésicules creuses qui troublent cette transparence. L'eau à l'état de vapeur occupe un espace 1,700 fois plus considérable que celui qu'elle occupait sous la forme liquide.

Lorsque la vapeur a atteint une certaine élévation en quantité suffisante, elle devient visible et forme les nuages qui, comme elle, ne sont qu'une modification de l'eau; mais si elle est condensée par le froid à la surface de la terre, elle se change en brouillards.

LES NUAGES.

A peine les nuages sont-ils formés qu'ils tendent à tomber sur la terre, en vertu de la loi d'attraction. Si en tombant ils n'ont à traverser que des couches d'air atmosphérique d'une température égale à la leur et suffisamment saturées d'humidité, rien ne les arrête; ils tombent en pluie, ou ils se résolvent en brouillards en approchant de la terre; mais s'ils viennent à traverser des couches sèches ou d'une température plus élevée que la leur, alors ils reviennent à l'état de vapeur et s'élèvent de nouveau jusqu'à ce que cette vapeur, condensée par des couches plus froides, reprenne la forme de nuage pour recommencer à tomber.

Pendant le jour les nuages sont ordinairement blancs, gris ou noirs. Au lever et au coucher du soleil ils réfléchissent toutes les nuances et se colorent de toutes les teintes.

Quant aux formes des nuages, rien n'est plus capricieux et moins saisissable; on y voit tout ce qu'on y veut voir : ce sont des mosaïques fantastiques qui font doucement rêver et se prêtent à toutes les illusions. Mais l'illusion n'est pas mets de savants; il ne faut à ces hommes positifs rien d'idéal. Et voyez, mesdames, où cela les a conduits, les infortunés! ils en sont venus à donner des formes aux nuages et à les classer par catégories. Ainsi il y a les nuages en *bande*, en

traînée, en *cordon*, en *segment*, en *mont*, en *groupe*, en *roche*, en *chaîne*, en *ceinture*, en *rideau*, en *lambeau*, en *amas*; les nuages, en outre, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, peuvent être *échancrés*, *tronqués*, *frangés*, *pommelés*, *imbriqués*, *floconnés*, *ridés*, *laineux*, *troués*, *moussés*, *fondus*.

Les nuages s'élèvent pendant le jour, ils s'abaissent pendant la nuit, à cause du refroidissement de la terre.

Il arrive souvent que plusieurs couches de nuages se trouvent superposées dans l'atmosphère, et que ces couches marchent en sens contraire, ce qui s'explique par les courants d'air qui varient à différentes hauteurs. Les nuages les plus élevés sont toujours les plus blancs.

Lorsque les nuages, quelle que soit la température, sont amoncelés de telle sorte que leur poids est plus considérable que celui de l'air qui les soutient, ils tombent. C'est encore la pluie, dont nous nous occuperons tout à l'heure.

LES BROUILLARDS.

Nous vous avons dit plus haut, mesdames, comment les vapeurs qui s'élèvent constamment des mers, des rivières, des marais et de tous les lieux humides, peuvent être condensées par le froid à peu de distance du sol, et se former en petites vésicules qui troublent la transparence de l'atmosphère. Plus élevées, ces vésicules formeraient des nua-

ges ; à la surface de la terre, elles forment le brouillard. Quelque épais que soit le brouillard, sa hauteur n'est jamais considérable, et alors qu'il couvre la terre d'une nuit profonde, il suffit de monter au sommet d'un monument un peu élevé pour se trouver dans l'air libre et voir le brouillard à ses pieds.

En Angleterre, et à Londres particulièrement, il se produit quelquefois un brouillard d'une telle épaisseur, qu'au milieu de ces ténèbres il est impossible de se conduire ; les voitures ne peuvent plus circuler, et les flots de gaz des magasins ne peuvent frapper les yeux à une distance de quelques pas. Mais il suffit que le vent vienne à souffler un peu fort pour balayer ces noires vapeurs ; le brouillard, si le vent est sec, s'élève alors et va se joindre aux nuages : si au contraire le vent est froid et humide, le brouillard tombe sur le sol en forme de gouttelettes d'eau ; c'est ce qu'on appelle *brume*.

Plus on approche des pôles, et plus les brouillards sont fréquents ; cela vient de ce que le froid étant plus intense à mesure qu'on avance dans cette direction, les vapeurs se trouvent condensées presque aussitôt que formées.

Il arrive quelquefois que le brouillard exhale une odeur sulfureuse ou nauséabonde causée par des exhalaisons âcres ou acides. Gardez-vous alors, mesdames, d'exposer votre

teint à l'action de ce météore malintentionné ; car non-seulement il en peut ternir l'éclat, mais il désorganise la peau, et couvre l'épiderme de rugosités. C'est un traître qui ne respecte rien.

LA PLUIE.

La pluie et le beau temps sont l'éternel sujet de conversation, non-seulement des sots, mais des personnes dont la tournure d'esprit se prête mal aux entretiens frivoles. — Il pleut à flots. — C'est un temps détestable. — Il faisait si beau hier ! — Il faut espérer que cela ne durera pas. Tel est à peu près le cercle vicieux dans lequel une foule d'infortunés causeurs sont condamnés à tourner incessamment ; et pourtant comme ce sujet pourrait être fécond !

Un savant physicien, M. Clos, celui-là même qui a classé et étiqueté les nuages, faisant visite à un académicien, fut reçu par la femme de ce dernier, absent pour quelques instants. La dame était jeune et jolie, circonstances aggravantes pour la timidité habituelle du physicien, qui, fort mal à l'aise sous le feu de deux beaux yeux, ne savait à quoi s'en prendre pour faire contenance. Enfin il hasarda ce lieu commun :

— Le temps est bien mauvais depuis hier.

— Oui, dit la dame, qui était aussi spirituelle que jolie ; mais pourquoi pleut-il ainsi ?

Le savant était sauvé; d'un mot la charmante femme l'avait mis sur son terrain. *Pourquoi pleut-il ainsi?* Cela ouvrait le champ à une causerie intéressante et interminable.

— Cela s'explique facilement, répliqua M. Clos enchanté : il a fait très-chaud les jours précédents, et il a dû s'élever dans les airs une grande quantité de vapeurs; mais hier le vent ayant commencé à souffler de l'ouest a rafraîchi l'atmosphère; les vapeurs se sont condensées, et elles nous reviennent en pluie.

— Mais s'il en est ainsi, reprit la jeune femme, les mêmes causes doivent partout produire les mêmes effets ; cependant j'ai entendu dire à mon père, qui a séjourné en Égypte, qu'il pleut rarement dans ce pays.

— Cela est exact, dit le savant : dans les vastes plaines des continents, l'évaporation produisant beaucoup moins de vapeurs que dans les contrées voisines de la mer, l'air est rarement assez saturé d'humidité pour que les nuages se condensent; or la pluie n'est autre chose que la matière des nuages condensée. En revanche, il pleut fréquemment dans les îles et dans les pays montagneux. Par la même raison, il pleut beaucoup plus dans les pays chauds que dans les pays froids, pourvu qu'il y ait de l'eau. La chaleur activant l'évaporation, les nuages doivent se former plus rapidement là où la température est plus élevée que là où elle l'est

moins, et dès que ces nuages sont plus pesants que l'air atmosphérique, ils tombent. C'est pour cela encore qu'il pleut plus en été qu'en hiver.

— Il me semblait, dit la dame, que c'était tout le contraire.

— Cela vient, madame, de ce que vous en jugez d'après les apparences : les jours pluvieux sont beaucoup plus nombreux en hiver qu'en été ; mais la pluie est moins abondante. Ainsi il arrive souvent qu'il tombe plus d'eau en un seul jour d'été que pendant l'hiver entier.

— Et comment peut-on être parfaitement sûr de cela?

— Rien n'est plus facile : nous avons pour cela plusieurs instruments, l'udomètre, le pluviomètre et d'autres encore, qui nous permettent d'évaluer de la manière la plus précise la quantité de pluie tombée en un an dans un lieu donné ; par exemple, nous savons que la pluie qui tombe en un an à Paris formerait, si elle restait à la surface de la terre, une couche d'eau de 53 centimètres. A Londres, cette quantité est exactement la même. En allant vers le Nord, cette quantité diminue : à Saint-Pétersbourg, elle n'est que de 46 centimètres, et à Upsal, en Suède, elle n'est que de 43. En allant vers le Midi, c'est tout le contraire : à Naples, nous trouvons 95 centimètres; à Gênes, 1 mètre 40 centimètres. Dans quelques contrées de l'Inde, la hauteur est de 2 mètres

50 centimètres; enfin sur quelques points de l'île de Saint-Domingue la hauteur de la couche d'eau tombée en un an serait de plus de 3 mètres.

— Mais c'est un véritable déluge!

— Heureusement cette quantité d'eau s'évapore successivement pour retomber ensuite et s'évaporer encore.

En ce moment l'académicien rentra; M. Clos était sauvé : il en rendit grâce à la pluie, dont il s'était plaint d'abord si amèrement pour avoir quelque chose à dire.

ROSÉE. — SEREIN.

On nomme rosée une petite pluie fine qui tombe le matin avant le lever du soleil. Elle ne vient point des nuages, et elle n'est au contraire jamais plus abondante que lorsque le ciel n'est obscurci par aucun nuage. Voici l'explication de ce phénomène :

La surface de la terre se refroidit pendant la nuit lorsqu'elle est exposée à un ciel sans nuage, parce qu'elle cède alors une partie de son calorique aux divers corps qui l'entourent tant qu'ils ne sont pas à une température uniforme. Ce phénomène est appelé *rayonnement*. Pendant le jour, ce rayonnement est compensé par la chaleur du soleil; mais dès que cet astre a disparu de l'horizon, les effets du rayon-

nement se font sentir, la température commence donc à baisser, et elle continue ainsi pendant la nuit. Il arrive donc un moment où la couche d'air en contact avec le sol est trop froide pour que l'humidité dont elle est saturée s'y maintienne à l'état de vapeur ; cette humidité se condense et tombe en petite pluie imperceptible ; c'est la *rosée.*

Le *serein* est également une pluie imperceptible qui tombe un peu après le coucher du soleil, mais seulement dans les lieux humides, aux abords des lacs et des rivières. L'évaporation étant très-abondante dans ces lieux, le refroidissement qui s'opère au moment où le soleil disparaît de l'horizon suffit pour condenser une partie des vapeurs les plus voisines de la terre et les transformer en pluie excessivement fine ; c'est le *serein.*

NEIGE. — GRÊLE. — GRÉSIL. — GIVRE.

Faites provision de courage et de fourrures, mesdamés, car nous allons parcourir les régions glacées. Neige, grésil, givre, n'est-il pas vrai que ces trois mots donnent froid ? Tels sont pourtant les sentiers qu'il nous faut parcourir pour arriver à la glace proprement dite, par laquelle nous terminerons l'explication des météores aqueux.

Nous voici en décembre ; le soleil entre au signe du *Capricorne ;* les nuits sont longues, les jours tristes. La nature

semble morte. D'où viennent ces innombrables flocons qui, chassés par le vent du nord, s'abattent sur la terre et la couvrent comme d'un linceul? Il y a peu de temps, quelques heures seulement peut-être, ces flocons n'étaient que des vapeurs imperceptibles; arrivées à la région des nuages, un froid subit les a saisies. Si ce froid s'était produit graduellement, le nuage se serait condensé et il serait tombé en pluie; mais il a été atteint subitement par une température au-dessous de zéro; il s'est congelé sans gradation et il tombe par flocons. La neige forme de petites étoiles régulières à trois ou six rayons; mais cette forme, cette régularité singulières ne peuvent être observées que lorsque la neige tombe par un froid très-intense; elle ne tombe pas alors par flocons, mais par parcelles plus dures.

La neige fertilise la terre; elle la mouille plus profondément que la pluie, attendu que son évaporation est moindre. Dans les immenses plaines voisines de la mer Glaciale, sur les pics des plus hautes montagnes, la neige est éternelle.

Par une singularité qui n'a pu jusqu'ici être expliquée d'une manière satisfaisante, la grêle, plus solide que la neige, et qui semble être le produit d'un froid beaucoup plus intense, ne tombe presque jamais l'hiver, tandis qu'il en tombe quelquefois d'énormes quantités pendant l'été, dans les jours d'orage. On croit que l'électricité joue le principal rôle dans la formation de la grêle; toujours est-il

qu'elle tombe en forme de glaçons très-durs et plus ou moins volumineux. On a vu souvent, au plus fort d'un orage, tomber des grêlons gros comme des œufs de poule. Alors la grêle écrase et détruit les récoltes, brise les vitres et les toitures des habitations, tue les hommes et les animaux qu'elle surprend en plaine. La neige, dans nos contrées, n'est que bienfaisante ; la grêle, au contraire, ne nous apporte que le désespoir et la mort. On a cherché à se garantir de ce fléau au moyen de paragrêles, construits d'après les principes du paratonnerre (voyez *Météores ignés*) ; mais jusqu'à présent on n'a obtenu que des résultats insignifiants.

Le grésil n'est autre chose qu'une petite grêle peu consistante qui ne tombe que pendant des orages faibles et de courte durée.

Quant au givre, il est formé par la rosée lorsque cette dernière, arrivée sur le sol, est saisie par un froid au-dessous de zéro ; c'est ce qu'on appelle une gelée blanche.

LA GLACE.

Lorsque le froid est à un ou plusieurs degrés au-dessous de zéro, l'eau exposée à l'air libre se solidifie et forme la glace, à moins qu'elle n'ait un cours rapide. Les rivières qui coulent rapidement ne se couvrent jamais de glace en

grandes nappes; mais autour des débris de toutes sortes qui flottent à leur surface se forment les glaçons, qui grossissant incessamment, se réunissent les uns aux autres, s'amoncellent, s'arrêtent et forment une croûte irrégulière. Le passage des fleuves ainsi gelés est toujours dangereux, parce qu'à côté d'un glaçon très-épais il peut s'en trouver un très-mince. Cependant, quand il gèle à plus de douze degrés depuis plusieurs jours, on peut sans trop de risques s'aventurer sur cette surface raboteuse.

En 1830, la Seine, à Paris, fut ainsi gelée à deux reprises différentes, et sa surface acquit une telle solidité qu'il s'y établit des marchands forains, les uns avec des tentes, d'autres avec des baraques : il y avait des traiteurs, des marchands de vin, et, le soir, la surface du fleuve illuminée par les quinquets, lampes, chandelles de ces industriels, offrait le coup d'œil le plus pittoresque.

Sur les lacs, les étangs, la glace forme une seule nappe d'une égale épaisseur sur tous les points; on peut donc sans danger se livrer sur cette surface à l'exercice du patin. Il faut savoir toutefois qu'au-dessus des sources la glace est souvent très-mince, ce qui vient de ce que l'eau fournie par la source est toujours à une température plus élevée que le reste.

La terre ne gèlerait pas, si elle ne contenait point d'eau;

celle qui est le plus humide est donc aussi celle que la gelée peut pénétrer le plus profondément; il résulte de cela que les végétaux qui redoutent le froid sont plus exposés dans un terrain humide que dans un terrain sec. La gelée est néanmoins favorable à certaines terres qu'elle débarrasse d'une foule d'insectes nuisibles.

Le froid, en faisant passer l'eau à l'état de glace, lui donne une force d'expansion prodigieuse; ainsi, par une forte gelée, on voit des pavés se soulever, des pierres se fendre, et c'est de là qu'est venu le dicton : *Il gèle à pierre fendre*. En Russie, pendant la désastreuse retraite de l'armée française de 1812 à 1813, alors que nos soldats, au milieu de ces déserts glacés, entouraient silencieusement les feux du bivouac, qui ne pouvaient les arracher à la mort jetée au cœur de ces braves par un froid de trente degrés, l'alarme était souvent répandue dans leurs rangs par de violentes explosions qui ressemblaient au bruit du canon. Alors ces enfants de la France, se ranimant comme sous l'influence de l'étincelle électrique, couraient aux armes et cherchaient l'ennemi; mais ils ne trouvaient que des arbres d'une énorme dimension qui, gelés jusqu'au cœur, éclataient avec fracas en projetant au loin des fragments de leurs troncs tordus et déchirés.

Rien n'est plus commun, pendant les fortes gelées, que de voir se fendre les vases remplis d'eau qui se trouvent

atteints par un froid de quatre à cinq degrés au plus ; mais l'expérience suivante peut seule donner une idée de cette force d'expansion qu'acquiert l'eau en passant à l'état de glace : un tube de fer d'une épaisseur d'environ trois centimètres ayant été rempli d'eau, et bouché solidement, on l'exposa à un froid de dix-huit degrés ; au bout de deux heures seize minutes, ce tube éclata avec fracas. On trouva, en examinant l'épaisseur de ses parois, qu'il n'avait dû céder qu'à une force égale au poids d'environ 14,000 kilogrammes.

N'est-il pas étrange que le corps humain puisse, ainsi que ceux de beaucoup d'animaux, résister à une telle puissance ? Ici tout est mystère, et nous ne pouvons que constater les effets d'une cause absolument inconnue. En France, par exemple, un homme ne pourrait supporter pendant vingt-quatre heures un froid de quinze degrés, à moins qu'il ne fût couvert de tissus de laine et de fourrures. Nous disons vingt-quatre heures, et c'est beaucoup, car il arrive souvent, dans les hivers rudes, que des sentinelles qui n'ont à faire que deux heures de faction sont trouvées gelées et mortes dans leurs guérites. Cependant les peuples du Nord, dont la constitution matérielle ne diffère en rien de la nôtre, supportent très-facilement un froid de trente degrés, et les Esquimaux, qui vivent dans des huttes de neige, parcourent souvent des distances énormes sur la mer Glaciale, par un froid de

quarante degrés, que doit encore augmenter la rapidité des traîneaux qui les portent et qui sont traînés par des chiens.

Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est l'effet produit par le froid sur certains reptiles. Ainsi on voit d'énormes couleuvres, des serpents d'espèces différentes qui, saisis par un froid très-intense, gèlent complétement. Si on les prend en cet état, et qu'on les jette contre le sol, ils s'y brisent comme du verre. Il semble donc qu'il n'y ait plus en eux aucun principe de vie. Néanmoins, si alors qu'ils sont ainsi vitrifiés, on les réchauffe doucement et graduellement, ils reviennent à la vie, et recouvrent rapidement toute leur vigueur.

Quelques végétaux offrent le même phénomène. Frappés jusqu'au cœur par la gelée, ils reprennent lors du dégel la vie et l'usage des organes qu'ils avaient perdus, tandis que d'autres, atteints seulement à l'extérieur par le froid, sont dès lors frappés de mort.

Plus le froid dure, et plus les glaces augmentent d'épaisseur et de solidité, au point qu'on peut les tailler comme des pierres, et en construire des édifices, ainsi que le prouve cet épisode de l'histoire de Russie :

C'était pendant l'hiver de 1740, un des plus rigoureux dont on ait conservé la mémoire à Saint-Pétersbourg, où trônait alors l'impératrice Anne. Cette princesse, avide de

plaisir, vindicative et cruelle, n'était arrivée que difficilement au pouvoir suprême. A peine sur le trône, elle parut ne songer qu'à la vengeance contre ceux qui lui avaient fait opposition, et des exécutions horribles se succédèrent.

Afin d'échapper à la fureur de cette femme, le prince Galitzin, qui avait été un des chefs de l'opposition, s'était retiré en Allemagne; mais bientôt, cédant aux obsessions des agents de l'impératrice, il sollicita et obtint de cette souveraine la permission de rentrer dans sa patrie.

A peine Galitzin était-il arrivé à Saint-Pétersbourg, qu'il reçut l'ordre de prendre rang parmi les pages, bien qu'il eût alors plus de quarante ans. Un peu plus tard, l'impératrice lui fit dire que, satisfaite de ses services, elle voulait bien l'élever à la dignité de son troisième bouffon. L'usage des bouffons était alors en très-grande faveur en Russie. L'impératrice en avait six, dont trois de la plus haute naissance, et quand ils ne se prêtaient pas de bonne grâce aux singeries qu'elle ou ses favoris exigeaient, elle leur faisait donner les *battogues*.

L'impératrice parut encore très-satisfaite de la manière dont le prince remplissait son nouvel emploi; en conséquence, comme il était veuf, elle dit qu'elle voulait le marier, afin qu'un sujet si précieux ne mourût pas sans postérité. Elle choisit pour femme à ce malheureux prince la

plus laide et la plus repoussante créature qu'il fut possible de trouver dans la dernière classe du peuple. On les maria, et Anne voulut ordonner le cérémonial des noces.

C'était, comme nous l'avons dit, au milieu d'un des hivers les plus rigoureux du dix-huitième siècle. L'impératrice fit élever à grands frais un magnifique palais de glace. Non-seulement ce palais était entièrement construit en glace, mais tous les meubles, sans exception, qui le garnissaient, étaient de même matière : tables, siéges, buffets, ustensiles de toutes sortes, et jusqu'au lit nuptial destiné aux nouveaux époux. Devant la façade de ce palais étaient des canons de glace sur leurs affûts de glace.

Anne et toute sa cour conduisirent les époux à ce palais, qui leur était destiné. Tous les conviés étaient montés sur des traîneaux tirés par des rennes et des chiens; les époux, enfermés dans une cage, étaient portés par un éléphant.

Lorsque le cortége fut près du palais, les canons de glace firent feu, et quoiqu'ils fussent chargés chacun d'une livre de poudre, pas un ne se fendit, tant était grande l'intensité du froid. Plusieurs même furent chargés à boulet, et ces projectiles percèrent d'épaisses planches à une distance considérable [1].

[1] Tous ces détails sont de la plus rigoureuse exactitude; ils sont rapportés par des écrivains dignes de foi. Le docteur Demerson, qui en a parlé dans son *Traité de Météorologie* (Paris, 1825), affirme que le récit lui en a été fait par une personne qui avait assisté à cette cérémonie.

Lorsque tout le monde fut entré dans ce singulier édifice, le bal commença. Il dura peu, selon toute probabilité. Dès qu'il fut terminé, Anne voulut que les époux se missent au lit devant elle. On leur ôta tous leurs vêtements, à l'exception de la chemise, et il fallut qu'ils s'étendissent ainsi sur la couche de glace, que rien ne recouvrait. Alors les assistants se retirèrent, et on plaça des sentinelles à la porte de la chambre nuptiale pour empêcher que les époux n'en sortissent avant le jour! Mais pour qu'ils en sortissent, il fallut les emporter : les malheureux étaient dans un état déplorable, et ils ne survécurent que peu de jours à cet horrible supplice.

Anne avait ainsi imaginé un enfer de glace, comme pendant à l'enfer de feu; mais elle ne tarda pas à connaître la nature de celui que lui réservait la justice divine, car elle mourut peu de temps après l'accomplissement de cet acte de barbarie.

Tout cela serre le cœur; la plume, en racontant ces choses, s'alourdit et trace péniblement son sillon. Hâtons-nous donc, mesdames, de quitter ces tristes régions, où l'image de la désolation est partout, et où l'âme semble se glacer en même temps que le corps.



MÉTÉORES IGNÉS.

Presque tous les météores ignés ont pour principe le fluide électrique. Vous savez, mesdames, que ce fluide, très-subtil, est abondamment répandu dans la nature. Il y en a partout : au sein de la terre, dans les eaux de la mer, et surtout dans les vastes plaines de l'air, où il joue souvent un rôle important.

La présence du fluide électrique se manifeste de mille manières; que, par exemple, dans l'obscurité, par un temps sec et froid, vos doigts mignons se promènent sur la fourrure de quelque honnête raminagrobis, cet hôte obligé, nous dirions presque ce complément de toute famille aux mœurs patriarcales, il s'échappera de cette soyeuse enveloppe de légères étincelles; c'est le fluide électrique sous la forme visible. Frottez avec un morceau de drap un bâton de cire d'Espagne, approchez ce bâton de votre visage, et vous éprouverez une sensation semblable à celle que produirait le contact d'une gaze légère; si vous approchez le doigt de ce bâton, vous entendrez le pétillement d'une petite étincelle, et dans l'obscurité la cire sera recouverte d'une lumière bleuâtre; c'est encore le même fluide qui se développe.

Les effets du fluide électrique sont souvent terribles; c'est à lui que nous devons le tonnerre, les éclairs, les trombes,

la grêle. On l'a même accusé dans ces derniers temps de complicité dans la production du choléra; mais jusqu'à ce jour il a fallu le renvoyer de la plainte sur ce point, faute de preuves suffisantes. Quant à ses autres méfaits, nous allons en démontrer la pertinence.

TONNERRE. — ÉCLAIRS.

Nous avons dit que le fluide électrique est très-abondant dans l'atmosphère; voici comment il s'y produit : l'eau, dans le phénomène de l'évaporation, développe une certaine quantité d'électricité; cette quantité augmente à mesure que l'eau d'où s'élèvent les vapeurs est moins pure. D'autre part le carbone, en se combinant avec l'oxygène que les végétaux répandent à profusion, produit constamment une quantité plus ou moins considérable de ce même fluide.

Vous comprendrez aisément, mesdames, que ce développement de l'électricité étant permanent, il arrive un moment où les nuages, chargés outre mesure de ce fluide, tendent à se débarrasser de ce qu'ils ont de trop. Alors il arrive une de ces deux choses : ou les nuages, trop chargés d'électricité, se déchargent de ce qu'ils ont de trop sur des nuages voisins; ou ils restituent violemment à la terre une partie de ce qu'ils en ont reçu. Dans l'un et l'autre de ces cas, il y a explosion, laquelle est accompagnée d'une flamme

très-vive. Cette flamme, c'est l'éclair; l'explosion, c'est le tonnerre.

Entre l'éclair qui frappe nos yeux et le tonnerre qui ébranle l'air en roulant dans l'espace, il s'écoule toujours un temps plus ou moins long; cela permet de savoir au juste, quand il tonne, à quelle distance précise on se trouve de la foudre, et voici comment : le bruit et l'éclair se produisent en même temps, l'éclair frappe nos regards à l'instant même; mais le son n'arrive pas si vite à nos oreilles, car il ne parcourt que 337 mètres par seconde. Si donc il s'écoule une seconde entre le moment où l'éclair brille et celui où l'on entend l'explosion, il est certain qu'on est éloigné du tonnerre de 337 mètres; si l'intervalle est de vingt secondes, la distance sera de 6,740 mètres, etc. Or, savoir au juste à quelle distance on est de la foudre, cela ne met pas à l'abri de ses effets; mais cela rassure et ôte la peur du mal, souvent plus funeste que le mal lui-même, d'où nous concluons que l'expérience a son prix.

L'électricité est plus abondante dans les climats chauds que dans les climats froids, et elle augmente à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère. Ce fluide a la propriété de faire diverger les vésicules d'eau suspendues dans l'air; il les tient à distance les unes des autres, et provoque ainsi une grande accumulation de vapeurs. Il en résulte que, lorsqu'un nuage trop chargé d'électricité se décharge sur un autre nuage ou

sur la terre, les vapeurs de ce premier nuage, n'étant plus contenues, se rapprochent, se condensent et tombent sur la terre en larges gouttes et avec une telle violence qu'en moins d'une heure des contrées entières en sont parfois inondées ; c'est ce qu'on nomme pluie d'orage.

Rien n'est plus singulier, plus bizarre que les effets de la foudre ; elle est surtout attirée par les métaux, les corps mouillés, les animaux ; presque jamais elle ne tombe sur la paille, et il est bien rare qu'elle brise les vitres des fenêtres. Les arbres résineux n'en sont jamais atteints, tandis qu'elle brise sans pitié les chênes, les hêtres, les bouleaux. Il arrive qu'elle tombe sur un homme, lacère ses vêtements, fond l'argent qui est dans sa poche, et ne lui fait aucun mal, tandis qu'une autre fois elle tuera sans laisser la moindre trace du coup qu'elle a porté.

On ferait cent volumes des effets bizarres, fantastiques de la foudre; en voici un des plus singuliers qui aient été recueillis.

L'abbé Mignon, curé de Gisors, et l'abbé Grieux, son vicaire, revenaient des Andelys, où la fabrique de leur église soutenait un procès contre quelques acquéreurs de biens nationaux. Ils voyageaient dans une cariole découverte, et se trouvaient encore éloignés de plus de trois lieues de la ville, lorsqu'un orage, qui semblait devoir être très-violent, se forma à l'horizon.

Le curé était d'humeur sombre, chagrine; il ne riait jamais, et il avait une peur affreuse du tonnerre. L'abbé Grieux, au contraire, était d'humeur enjouée; dans sa jeunesse il avait fait, comme volontaire, les guerres de Hanovre, et il n'avait peur de rien. Grand ami du confortable, il pensait, comme Brillat Savarin, que les bonnes choses sont faites pour les bonnes gens, et que n'en pas jouir était aller contre la volonté de Dieu, qui n'a rien fait en vain. Il accepta donc bien volontiers la proposition de s'arrêter au château de Saint-Paër, près duquel ils se trouvaient en ce moment, et où il était sûr d'être bien accueilli et de trouver bonne table et bon lit.

C'était dans les premiers jours de septembre 1805, une société nombreuse était réunie au château de Saint-Paër. La journée avait été charmante : les chasseurs étaient revenus le carnier chargé de perdreaux; d'autres hôtes du châtelain avaient fait une pêche presque miraculeuse dans la petite rivière d'Epte, si justement renommée pour la limpidité de ses eaux et l'excellence de ses truites. On allait se mettre à table lorsque les deux abbés arrivèrent. Ils furent reçus avec joie, à cause surtout de la bonne humeur du vicaire et de la réputation de convive aimable qu'il s'était faite à dix lieues à la ronde, depuis la réouverture des églises. On augmenta de deux le nombre des couverts, et le premier service parut.

Cependant de lourds nuages noirs avaient continué à s'accumuler; l'obscurité augmentait graduellement, et bientôt les roulements lointains du tonnerre commencèrent à se faire entendre. L'obscurité devint telle qu'il fallut allumer des bougies. Les convives n'en étaient pas moins gais et disposés à faire honneur au dîner, à l'exception de l'abbé Mignon, qui, au premier bruit de la foudre, avait tiré de sa poche son bréviaire qu'il feuilletait d'une main tremblante. Bientôt le vent souffla avec fureur; des éclairs, dont l'obscurité rendait l'éclat plus intense, se succédèrent avec rapidité. Le curé quitta la table, et alla s'agenouiller dans un coin de la salle à manger; quelques personnes parurent effrayées. L'abbé Grieux entreprit de les rassurer en leur faisant remarquer que, le temps qui s'écoulait entre l'éclair et l'explosion étant d'un quart de minute, le tonnerre devait être à plus d'une lieue du château; puis, comme l'intervalle devenait de plus en plus court, il parla de l'efficacité des paratonnerres et il entreprit d'en donner l'explication.

— Rien de plus simple, dit-il, que cet appareil; rien de plus facile à comprendre que la manière dont il fonctionne. Le paratonnerre se compose d'une verge de fer ou d'acier qu'on place au sommet des édifices, à l'extrémité des mâts des vaisseaux. Cette tige se termine à son extrémité supérieure par une pointe en cuivre, terminée elle-même par une aiguille de platine. A sa base cette tige est armée d'une

chaîne de fer qui descend le long de l'édifice et va se perdre dans un puits. La pointe du paratonnerre attire sans cesse l'électricité qui s'écoule le long de la chaîne et va se perdre dans le puits. Ainsi le paratonnerre ne détourne pas la foudre, comme le croient beaucoup de personnes; il l'attire au contraire, mais c'est pour l'anéantir.

Alors pour rendre la démonstration plus sensible, le brave vicaire saisit un grand couteau à dépecer qui se trouvait à sa portée ; il le dresse en appuyant le manche sur la table, et il reprend :

— Figurez-vous que voici la tige métallique préservatrice; si la foudre l'atteignait avant qu'elle fût garnie de la chaîne indispensable, elle causerait de grands ravages ; mais...

Une effroyable explosion lui coupa la parole ; cette fois l'éclair et le tonnerre avaient été simultanés. La foudre, perçant la toiture et les plafonds, venait d'arracher le couteau des mains du vicaire ; et, brisant avec fracas la table par le milieu, elle s'échappa par la cheminée. Tous les convives demeurèrent frappés de stupeur, à l'exception de l'abbé Grieux, lequel s'empressa de secourir une dame placée près de lui qui s'était évanouie. Quant au curé, il s'était jeté la face contre terre et il restait dans cette position. Enfin, on se remit peu à peu, et l'on s'aperçut que l'argenterie avait disparu ; on la retrouva plus tard sous la table ; mais entiè-

rement fondue et ne formant plus qu'un amas informe. Le vicaire, afin de constater l'heure précise de cet événement, voulut consulter sa montre, elle avait disparu.

— Dieu me pardonne ! s'écria-t-il, je crois que ce tonnerre voleur m'a dévalisé !

Il chercha sa bourse; elle était à sa place ordinaire; mais les *coulants* en avaient été enlevés, et au lieu de monnaie, elle ne contenait qu'un petit lingot d'or d'un côté, et de l'autre un lingot d'argent.

— J'espère, monsieur Grieux, dit d'une voix altérée le curé, qui s'était enfin relevé, que vous ne jouerez plus avec la foudre.

— J'avoue, répondit le vicaire, qu'elle est redoutable aux gens qui ont la bourse bien garnie, et une autre fois je tiendrai mes mains dans mes poches.

Puis, couvrant avec un plat le trou que le tonnerre avait fait à la table, il ajouta :

— Heureusement, ces belles truites reposaient sur de la porcelaine !

Et se tournant vers un domestique, pâle, immobile et pour ainsi dire cloué contre le mur, il lui demanda une fourchette.

Ce sang-froid donna du courage aux plus timides; il aida à secouer la peur, et le dîner se prolongea gaiement jusqu'à une heure très-avancée.

Le lendemain l'abbé Mignon avait la fièvre ; le vicaire était, comme de coutume, alerte et gai.

— Monsieur le curé, disait-il en remontant dans la cariole avec son compagnon de voyage, je vois avec douleur que le tonnerre vous a fait plus de mal qu'à moi.

Le mal du curé ne venait pas de la foudre, mais de la peur qu'il avait éprouvée; il ne s'en remit jamais complétement, et il mourut quelques années après pendant un violent orage.

Cela ne prouve pas que l'on ne puisse et que l'on ne doive prendre aucune précaution contre le tonnerre; ainsi, en temps d'orage, il est bon de fermer les fenêtres et de boucher les cheminées, attendu que les courants d'air attirent puissamment le fluide électrique. Par la même raison, il faut éviter de courir. Un parapluie de soie dont le manche serait enduit de résine serait un excellent préservatif. Un autre préservatif infaillible serait de se mouiller de la tête aux pieds, et de se tenir ainsi sur la terre mouillée : alors on attirerait l'électricité ; mais dès qu'elle aurait touché le corps, elle irait se perdre dans le sol sans causer le moindre mal.

LES TROMBES.

Il y a deux sortes de trombes, celles de terre et celles de mer. On a cru longtemps que ces terribles météores n'avaient d'autre cause que les vents, mais il est aujourd'hui démontré qu'ils sont dus à l'électricité.

Les trombes de terre, plus désastreuses que les trombes marines, se manifestent sous la forme d'immenses colonnes d'air tourbillonnant avec une vitesse prodigieuse, enlevant tout ce qu'elles peuvent saisir à la surface du sol, et l'emportant à d'immenses hauteurs pour le précipiter ensuite sur la terre. Ces trombes brisent les arbres, enlèvent des habitations tout entières, dessèchent les étangs et même des lacs, et portent partout où elles passent la désolation et la mort. C'est surtout dans l'Amérique du Sud et aux Antilles que ces météores sont fréquents et se font plus violemment sentir. En Europe, où leur violence est moindre, on les confond souvent avec les tourbillons, dont nous avons parlé plus haut. C'est ce qui est arrivé à propos de l'affreuse catastrophe de Montville, près de Rouen, dont nous avons parlé plus haut : était-ce un tourbillon ou une trombe? Les avis furent partagés: la cour royale de Rouen a décidé que c'était une trombe; mais plusieurs savants physiciens sont convaincus que c'était un tourbillon : or, mettre le doigt entre des savants et des juges étant plus dangereux encore que de le

mettre entre l'arbre et l'écorce, vous nous permettrez, mesdames, de nous abstenir; dans le doute, c'est le seul refuge qui reste au sage.

Les trombes marines se composent d'une sorte de pluie dont les gouttes, excessivement grosses et fort agitées, forment un cône tronqué, ascendant ou descendant, qui s'élève de la mer aux nues; elles produisent un bruit semblable à celui du tonnerre, s'élèvent souvent à une hauteur de plus de vingt-cinq mètres, et lorsqu'un navire se trouve attiré par l'immense aspiration de cette colonne, sa perte est presque inévitable.

LE FEU SAINTE-ELNE.

Le feu Sainte-Elne, qu'on appelle aussi feu Saint-Nicolas, est une légère flamme bleuâtre qu'on voit, en mer, au sommet et autour des mâts des navires. Ces flammes, qui ont quelquefois l'apparence d'aigrettes lumineuses, ne brûlent point; elles sont évidemment de même nature que celles qu'on voit par un temps sec se produire sur la fourrure des chats quand on y passe la main pendant l'obscurité. C'est à la même cause que sont dus les feux follets que l'on voit voltiger, aux mois de mars et d'avril, à la surface de la terre. Autrefois, mesdames, tout cela était réputé prodige; mais, hélas! le monde se désenchante depuis que les savants

expliquent tout. A cela le monde positif a gagné sans doute, mais qui dira ce que tout le monde rêveur y a perdu ?

L'AURORE BORÉALE.

Il arrive quelquefois, au milieu des ténèbres de la nuit, qu'une nuée blanche et lumineuse apparaît à l'horizon, vers le nord. Elle semble rester au même point pendant quelques heures ; puis l'intensité de sa lumière diminue graduellement jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout à fait sous l'horizon. On a donné à ce phénomène le nom d'*aurore boréale*, et on l'a rangé dans la classe des météores ignés dus à l'électricité, bien que l'on n'ait pas de données bien certaines sur les causes qui le produisent. Quelques voyageurs ont rapporté que, dans le nord, sur les hautes montagnes de la Norwége, au milieu de l'obscurité, ils ont été tout à coup environnés par une lumière semblable à celle des aurores boréales ; cette lumière, disent-ils, était accompagnée d'un bruissement très-fort, et produisait sur leur visage un effet analogue à celui du vent. D'autres voyageurs ont prétendu avoir senti, au moment de la production d'une aurore boréale, une odeur de fumée. A ces indices peu concluants est venue se joindre cette observation que certaines aurores boréales font dévier l'aiguille de la boussole, et l'on en a conclu qu'elles étaient produites par le fluide électrique.

Nous en concluons, nous, mesdames, qu'il n'est pas du

tout certain que l'électricité soit pour quelque chose dans la production de ce météore. Mais qu'y a-t-il de parfaitement certain ici-bas? *Que sais-je?* disait Montaigne. C'est qu'en effet presque tout ce que nous regardons comme positif ne repose que sur des présomptions, et il arrive souvent que ce que nous croyions le mieux démontré est reconnu faux. Par exemple, le 25 septembre 1827, apparut une superbe aurore boréale, qui fut aperçue en même temps à Paris et à Londres, en Bavière et en Suède. Or, pour être vue en même temps de ces divers points, il fallait qu'elle fût à une hauteur de plus de deux cents lieues dans l'espace; mais si elle était en effet à cette hauteur, que devient l'affirmation des savants qui prétendent que la hauteur de notre atmosphère n'est pas de plus de quinze à vingt lieues? Comment supposer que l'aurore boréale se forme dans le vide?

Heureusement c'est surtout en cette matière qu'il est avec le ciel des accommodements. Et voici l'accommodement que les physiciens ont trouvé : Notre atmosphère se compose de couches d'air superposées; les couches les plus voisines de la terre sont donc les plus comprimées, les plus condensées à mesure qu'on s'élève, les couches où l'on arrive sont plus raréfiées, notre respiration devient de plus en plus difficile; le sang s'échappe par les pores de notre peau. Enfin, à une hauteur de quinze lieues il nous serait absolument impossible de vivre; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'au delà le

vide soit absolu : l'air, se dilatant très-facilement, peut augmenter de volume au point d'atteindre une hauteur infiniment plus grande que celle qu'on lui assigne communément; ce sont, il est vrai, des cas fortuits; mais ici comme ailleurs l'exception confirme la règle.

L'explication n'est peut-être pas très-satisfaisante, mais force est de s'en contenter en attendant qu'on en trouve une meilleure.

L'ARC-EN-CIEL.

Lorsque, à l'aide d'un prisme, on décompose la lumière, on trouve qu'elle est formée de sept couleurs, qu'on appelle *couleurs primitives*, et qui sont : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, le violet. La réunion de ces sept couleurs se nomme *spectre solaire*. L'arc-en-ciel n'est rien autre chose que cette décomposition de la lumière par les gouttes d'eau suspendues dans l'air, et qui font l'office du prisme. Ainsi, lorsque, tournant le dos au soleil, on a devant soi un nuage tombant en pluie, sur lequel le soleil darde ses rayons, on voit dans l'atmosphère un arc immense composé des sept couleurs primitives : c'est l'arc-en-ciel. Il faut, pour qu'il se produise, que le soleil soit élevé sur l'horizon d'au moins 45 degrés; aussi, dans nos climats, n'en voit-on que vers le milieu du jour.

L'arc-en-ciel est souvent double, quelquefois triple et même quadruple : cela résulte d'une double ou triple ou quadruple réfraction, et il est d'autant plus brillant que la partie du ciel derrière laquelle il se montre est plus noire.

Ce phénomène peut avoir lieu alors que le soleil est radieux et qu'il n'y a pas de nuages au ciel ; il suffit pour cela que le soleil traverse la poussière liquide qui s'échappe d'une chute d'eau ou d'un jet d'eau très-fort, et qu'en regardant ce jet d'eau l'observateur tourne le dos au soleil. Cela arrive à Versailles, à Saint-Cloud, quand on y fait jouer les grandes eaux ; le jet d'eau en gerbe du jardin du Palais-Royal, à Paris, produit aussi cet effet.

LES HALOS.

On appelle halo un cercle lumineux qui entoure le soleil ou la lune.

Il y a deux espèces de halos, les petits et les grands ; ainsi le veulent les professeurs de météorologie, bien qu'il semble raisonnable de penser que les uns et les autres procèdent d'une seule et même cause, et qu'ils sont plus ou moins grands, selon le plus ou moins d'intensité de cette cause. Mais ici, mesdames, nous professons, et nous n'avons pas le droit de mettre la raison à la place de la science.

Le grand halo se compose de deux anneaux lumineux,

qui ont pour centre commun le centre de l'astre qu'ils entourent; ces anneaux sont rouges à l'intérieur et blancs à l'extérieur.

Le petit halo se compose également de deux anneaux de diamètre variable, lesquels offrent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais affaiblies et moins distinctes. Et cela est tout simple, car ils n'ont pas d'autre cause que la décomposition de la lumière réfractée dans une atmosphère chargée de vésicules d'eau. Il est donc permis de croire qu'entre ces halos grands et petits et l'arc-en-ciel, il n'y a d'autre différence que la distance respective des uns et de l'autre, relativement au point où l'observateur se trouve placé.

Quelques physiciens prétendent que cette différence entre les petits et les grands halos provient de ce que ces derniers ont pour cause la réfraction que les rayons du soleil éprouvent de la part des facettes d'aiguilles de glace cristallisées qui sont très-abondantes dans l'atmosphère. Peut-être eût-il été logique de démontrer d'abord l'existence de ces aiguilles et leur abondance; mais à cela, mesdames, les professeurs de météorologie répondent qu'ils ne sont pas des professeurs de logique, et c'est là une vérité devant laquelle nous ne pouvons que nous prosterner.

LES PARHÉLIES ET LES PARASÉLÈNES.

On appelle *parhélie* et *parasélène*, faux soleil ou fausse lune, un phénomène consistant en une lune ou un soleil qui apparaissent dans l'atmosphère, et semblent se poser en concurrents des astres véritables dont ils empruntent la forme. On a beaucoup disputé sur la cause de ces météores; mais aujourd'hui il est convenu qu'ils sont produits par des nuages transparents qui, faisant l'office de glaces, reflètent l'image du soleil ou de la lune. Cela, mesdames, nous devons l'avouer, laisse bien encore quelque chose à désirer; car si l'image de la lune est réfléchie par les nuages de cette nature, pourquoi les autres astres qui se montrent en même temps sur l'horizon ne jouiraient-ils pas du même privilége?... Mais encore une fois, un professeur professe et ne discute pas. Comment voudrait-on, en effet, qu'il répondît à des questions plus ou moins hasardées, alors que, à cheval sur un dada quelconque, il chemine du geste et de la voix dans ce champ de l'éloquence, où les phrases creuses ont les premières droit de cité? Donc, les parhélies et les parasélènes, fausses lunes et faux soleils, sont, quant à présent, l'image de ces astres réfléchie par les nuages, de telle sorte qu'il semble y avoir sur l'horizon deux ou trois soleils ou lunes, et même davantage. A Rome, par exemple, en 1629, on vit briller à la fois cinq soleils; à Dantzick, en 1661, il

s'en montra à la même heure huit, dont trois avaient les couleurs de l'arc-en-ciel. A Chartres, en 1671, trois soleils brillèrent en même temps d'un si grand éclat, qu'il était presque impossible de distinguer les faux d'avec le vrai.

C'est là tout ce que nous savons, mesdames, sur ces usurpateurs dont l'éclat d'emprunt est toujours de courte durée, et dont l'apparition jetait l'effroi chez nos ancêtres, qui regardaient la production de ce phénomène comme un présage funeste. Aujourd'hui, on n'en a plus peur; mais il n'est pas bien certain qu'on les connaisse mieux.

LE MIRAGE.

Pendant les campagnes d'Égypte, alors que nos soldats, harassés de fatigue et de chaleur, marchaient sur des sables brûlants, il arrivait souvent qu'ils apercevaient devant eux une vaste nappe d'eau dans laquelle ils voyaient avec délice se peindre des arbres et des maisons; ils marchaient alors avec ardeur, se croyant au terme de leurs souffrances; encore quelques pas, et ils allaient étancher la soif cruelle qui les dévorait. Mais à mesure qu'ils approchaient, le lac semblait fuir devant eux, et les plaines brûlantes s'étendaient sans cesse sous leurs pas. C'était un désappointement cruel, un supplice nouveau ajouté aux tortures qu'ils enduraient. En réalité il n'y avait ni lac, ni arbres, ni maisons; ce

n'était qu'une illusion, un effet d'optique que l'on nomme mirage, et qui a pour cause la dilatation de l'air.

Si, par exemple, la température du sol est très-élevée, et qu'il ne fasse point de vent, le sol cédera continuellement une partie de sa chaleur à l'atmosphère; l'air sera donc extrêmement dilaté; mais la dilatation ne sera pas égale partout : les couches d'air les plus voisines seront plus dilatées que celles placées immédiatement au-dessus d'elles; ces dernières le seront plus que les suivantes, et ainsi de suite, jusqu'à un point où la chaleur du sol ne sera pas arrivée. Les couches d'air de ce point, étant d'une densité considérable en raison de celles qui sont voisines du sol, prennent alors l'aspect d'une nappe d'eau où se reflètent des objets plus ou moins éloignés. Telle est la théorie du mirage.

C'est à ce phénomène que sont dus une foule de faits merveilleux; un grand nombre de prétendus miracles n'ont point eu d'autre cause; tel est entre autres le grand miracle arrivé à Bellac en 1621. Un jour, plusieurs habitants de cette ville aperçurent en l'air, au-dessus de la rivière, une procession de personnages portant croix et encensoirs, et marchant gravement, bien que leurs pieds ne reposassent sur rien. On crie au miracle, et les plus incrédules ne peuvent conserver le moindre doute, car les hommes et les femmes composant la procession aérienne, se voyaient distinctement;

on pouvait distinguer la couleur de leurs vêtements, suivre tous leurs mouvements, et cela dura six jours de suite. Le sixième jour on vit non-seulement la procession; mais encore des maisons, des animaux, une église se montrèrent au même point. C'est alors que quelques personnes remarquèrent la parfaite ressemblance de l'église aérienne avec celle d'un village voisin de Bellac, et l'on sut bientôt que les habitants de ce village faisaient chaque jour, à la même heure, une procession avec croix et bannière, pour obtenir du ciel la cessation de la sécheresse qui menaçait leurs récoltes. Cette sécheresse, en dilatant l'air comme nous l'avons expliqué plus haut, avait fait le miracle.

Il en était de même de l'ange que l'on vit un jour planer dans les airs au-dessus de la ville de Milan ; c'était un ange de pierre placé sur le haut d'un clocher, et dont l'image était réfléchie dans l'atmosphère; que d'illusions détruites ainsi ! que de prodiges expliqués ! Les savants, mesdames, sont de grands désenchanteurs; mais vous n'avez rien à en redouter : si, près de vous, ils tentent d'expliquer les merveilles du monde, ils ne sauraient les nier.

MÉTÉORES MIXTES.

Les météores mixtes sont ceux qui tiennent à la fois à l'air, à l'eau et aux fluides ignés : tels sont les marées, les

aérolithes, météorolithes ou bolides, et les prétendues pluies de feu, de sang, de soufre, etc.

LES MARÉES.

On appelle marée le mouvement périodique des eaux de la mer qui, deux fois chaque jour, se soulèvent, sortent de leur immense bassin, et vont en mugissant battre le rivage et s'étendre sur les grèves, et qui, deux fois dans le même espace de temps, rentrent dans leur lit, laissant à sec les terres qu'elles avaient envahies. Le mouvement de la mer, quand elle monte, se nomme *flux;* celui qu'elle fait en baissant s'appelle *reflux.* Chacun de ces mouvements se reproduit toutes les douze heures.

Les marées sont un des résultats de la loi de gravitation universelle qui fait que tous les corps s'attirent et pèsent les uns sur les autres. Le soleil et la lune attirent la terre et sont attirés par elle; cette attraction est plus ou moins forte, selon la distance à laquelle ces deux astres se trouvent placés de notre globe. Cette force, en croissant, cause le flux; quand elle diminue, le reflux commence. C'est à l'époque où le soleil et la lune sont en opposition que les marées sont le plus fortes. Dans les détroits, les golfes, les isthmes, les marées sont moins fortes, parce que la masse des eaux est arrêtée ou leur cours est ralenti par une foule d'obstacles; dans

les mers intérieures, comme la Méditerranée, les marées sont à peine sensibles, parce que l'étendue de ces mers n'est pas assez considérable pour que l'attraction donne un grand mouvement à leurs eaux. Aussi les anciens Grecs ignoraient-ils jusqu'à l'existence de ce phénomène, ce qui explique le désastre de l'expédition chargée par Alexandre-le-Grand de descendre le Sindh jusqu'à son embouchure dans le Grand-Océan oriental. Arrivé à ce point, l'amiral fit, selon l'usage de ces temps, tirer ses vaisseaux sur le rivage et y établit son camp. Le ciel était serein, l'air calme; la plus grande sécurité régnait dans le personnel de l'expédition. Qu'on juge donc de la surprise et de l'effroi de ces infortunés, lorsque la mer, arrivant tout à coup avec un fracas épouvantable, entraîne les navires qui s'entre-choquent et se brisent, et submerge hommes, chevaux, tentes! Quel spectacle horrible que celui d'une armée entière se débattant au milieu de flots dont la violence augmente à chaque instant! Aussi l'histoire a-t-elle perpétué le souvenir de cette grande catastrophe, qui atteste l'ignorance de ces temps.

LES AÉROLITHES.

Les aérolithes, qu'on appelle aussi météorolithes et bolides, sont des pierres qui tombent du ciel, traversent l'atmosphère et viennent frapper le sol, où elles s'arrêtent. Que de choses prodigieuses on a racontées à propos de ces météo-

res! On leur attribua longtemps une origine divine : c'était, disait-on, un avertissement que Dieu donnait aux hommes afin qu'ils eussent à s'amender s'ils ne voulaient être broyés par une pluie de pierres. On portait les aérolithes comme des talismans ayant la propriété de garantir de la foudre.

Les magiciens et les astrologues tiraient de ces pierres un grand parti en leur attribuant toutes sortes de propriétés merveilleuses. Mais plus tard les savants s'en emparèrent, et, après avoir reconnu que ces météores étaient composés presque exclusivement de fer et de nickel, ils en cherchèrent l'origine. Cela était difficile à trouver. Les uns prétendirent qu'ils se formaient dans l'atmosphère, ce qui s'accordait mal avec les éléments dont ils sont formés; d'autres affirmèrent qu'ils étaient lancés par les volcans de la lune. Cette opinion prévalut pendant longtemps; mais aujourd'hui on croit que ces pierres sont des fragments de petites planètes qui flottent dans l'espace, où elles se rencontrent et se brisent, et que leur exiguïté nous empêche de voir.

Cela n'est pas démontré d'une manière bien satisfaisante; cependant il paraît maintenant hors de doute que les météores qu'on appelle étoiles filantes ne sont autre chose que des aérolithes qui, à cause de la rapidité de leur chute, s'enflamment en traversant l'atmosphère.

On a vu souvent de ces pierres d'une telle dimension et

d'une si forte incandescence, que, deux jours après leur chute, elles n'étaient pas encore entièrement refroidies.

Là se borne ce que l'on sait de ces météores; tout le reste est incertain, ou du domaine de l'invention, sur lequel nous ne sommes pas assez mal avisés pour empiéter en présence du charmant conteur auquel nous devons l'histoire d'une *Étoile qui file*.

PLUIES DE FEU, DE SANG, DE SOUFRE, ETC.

Les prétendues pluies de feu ne sont autre chose que la chute d'un certain nombre d'aérolithes qui, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, s'enflamment en traversant l'atmosphère; on pourrait donc appeler avec autant de raison ce phénomène *pluie de pierres*.

Quant à la prétendue pluie de sang si longuement commentée par les amis du merveilleux, elle n'est composée que d'eau, laquelle se colore en rouge en traversant d'innombrables essaims de certains papillons qui, au sortir de leurs chrysalides, répandent dans l'atmosphère une liqueur d'un rouge très-vif.

Il en est de même des prétendues pluies de soufre, qui ne contiennent pas de soufre et ne sont autre chose que la dispersion du pollen des arbres.

Enfin, les prétendues pluies de paille, de sable ont des causes semblables : ce sont des trombes qui enlèvent ces matières de la surface du sol et les transportent à de grandes distances.

Ici, mesdames, se termine notre excursion atmosphérique ; peut-être le voyage ne vous aura-t-il pas causé de bien vives impressions ; mais nous serons néanmoins heureux de l'avoir entrepris s'il ne vous a pas fait désirer le repos.

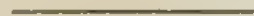
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



PREMIÈRE PARTIE.



SECONDE PARTIE.

ASTRONOMIE DES DAMES.



PLACEMENT DES GRAVURES.



